QUESTLOVE ★ PINK FLOYD ★ GREGOR BARNETT

NUMÉRO 140 – MARS 2022
rollingstone.fr

RollingStone

SPÉCIAL USA
FRANÇOIS BUSNEL
RÉDACTEUR EN CHEF

ROLLING STONE *INTERVIEW*
JOHN MELLENCAMP
Americana Dream

RENCONTRE
FOO FIGHTERS
Toujours plus loin

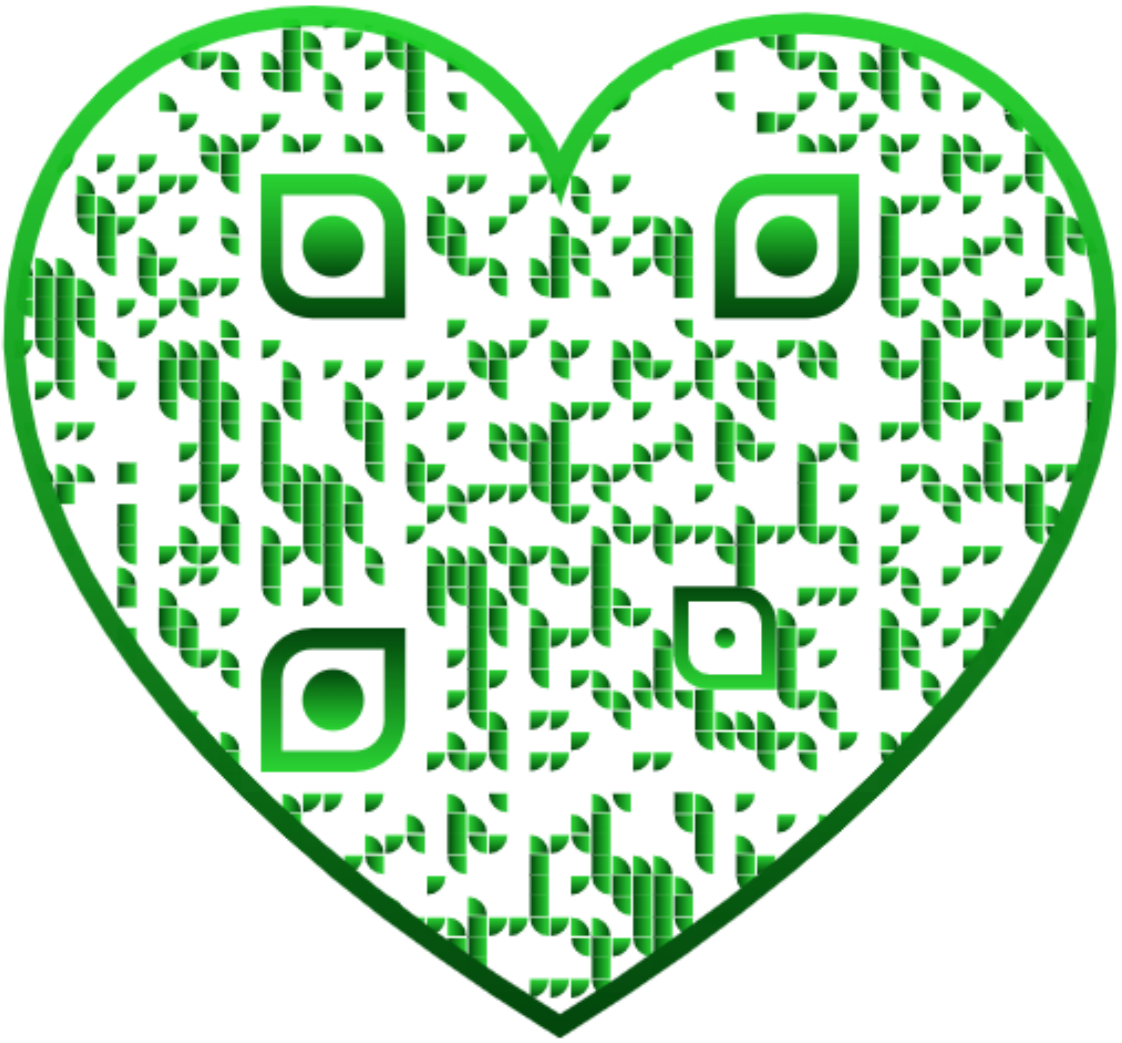
TONINO BENACQUISTA
“Les États-Unis ont nourri mon imaginaire”

“Seule la terre est éternelle”
le film événement sur
JIM HARRISON

PORTFOLIO
L’Amérique de
STEVE SCHAPIRO

Rock, cinéma, livres
QUE RESTE-T-IL DE LA CONTRE-CULTURE?

PLUS
SLASH
THE DIRTY KNOBS
THE OUTLAWS



JIM HARRISON

SEULE LA TERRE EST ETERNELLE

UN FILM DE **FRANÇOIS BUSNEL** ET **ADRIEN SOLAND**

ROSEBUD PRODUCTIONS PRÉSENTE AVEC LE SOUTIEN DE MARIO BATALI ET DE WILLIAM R. HEARST III - JIM HARRISON « SEULE LA TERRE EST ETERNELLE » UN FILM DE FRANÇOIS BUSNEL & ADRIEN SOLAND ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR FRANÇOIS BUSNEL
AVEC LA PARTICIPATION DE JIM HARRISON JIM FERGUS PETER LEWIS LINDA KING HARRISON DANNY LAHREN ET DE RUSSELL BANKS LOUISE ERDRICH PETE FROMM COLUM McCANN DAN O'BRIEN DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE YANN STADEROLI
INGÉNIEUR DU SON DAVID SANDRAS MONTEUSE CAMILLE DALBERA MUSIQUE ORIGINALE MATHIAS MALZIEU & OLIVIER DAVIAUD PLAYLIST JANIS JOPLIN DIONYSOS SEASICK STEVE MERLE HAGGARD & WILLIE NELSON
PRODUIT PAR FRANÇOIS BUSNEL ADRIEN SOLAND ALAIN BUSNEL MARINE CHIAB EMMANUEL PERREAU

Festival LUMIÈRE Grand Lyon Film Festival

AU CINÉMA LE 23 MARS

RollingStone

france inter

france•tv ROSEBUD PRODUCTIONS America NOUR FILMS

F I D E L I O

Sommaire

RS
NUMÉRO 140
Mars 2022

50

Steve Schapiro

Des reportages sur le vif aux coulisses des plateaux de tournage, Steve Schapiro, décédé le 15 janvier dernier, a réussi à capturer, dès les années 1960, les ambiances d'une Amérique changeante.
Par Sophie Rosemont

72

Tonino Benacquista

Avec *Porca Miseria,* l'écrivain signe une autobiographie originale. Cette fresque haute en couleur raconte les jeunes années du romancier, sa passion pour la lecture et l'écriture, échappatoire d'un réel qu'il voulait fuir à tout prix
Par Alma Rota

42

John Mellencamp

S'il a capté les humeurs de plusieurs époques, il reste irrésistiblement grincheux sur son nouvel album, *Strictly a One-Eyed Jack* – où Bruce Springsteen le rejoint sur trois titres. Et, en ce début d'année 2022, l'icône du roots-rock s'attarde sur la solitude et le mensonge, la vie et la mort.
Par Belkacem Bahlouli

34

Que reste-t-il de la contre-culture ?

Est-elle aujourd'hui, remise en cause ? Ce mouvement s'est en fait imprégné profondément dans une société qu'il a contribué à remodeler ?
Par Yves Bigot

PHOTO DE **MYRNA SUAREZ**

Sommaire

26

Jim Harrison, une odyssée américaine

Le film de François Busnel et Adrien Soland, *Seule la terre est éternelle*, consacré à l'un des plus importants auteurs du XX^e siècle, est à la fois un documentaire foisonnant, doublé d'un hommage à l'écrivain qui racontait son pays de son style unique. Carnet de tournage avec son réalisateur.

PAR BELKACEM BAHLOULI

Le Mix

AMERICANA

15 **Gregor Barnett**

La pandémie a eu sur lui des effets secondaires troublants. Comme de passer du punk à l'americana.

Par XAVIER BONNET

RÉÉDITION

18 **Pink Floyd**

Probablement l'un de leurs meilleurs lives, *Pulse,* le film et sa bande-son à la diode rouge, publié en 1995, revient aujourd'hui en version Blu-ray, remonté, restauré et agrémenté de bonus.

Par DENIS ROULLEAU

20 **Sur la route**

Notre chroniqueur revient sur sa découverte de l'Amérique...

Par FRANCIS ZÉGUT

Magazine

INTERVIEW

62 **QuestLove**

Le batteur de The Roots revient sur *Summer of Soul,* annonce un documentaire sur Sly Stone, s'attarde sur l'avenir de son groupe culte et livre même, en tant que journaliste, quelques considérations politiques.

Par BRIAN HIATT

LIVE

66 **Foo Fighters**

Un livre, un film "d'horreur", une tournée mondiale relancée : Dave Grohl et ses ouailles tordent le cou à l'inaction forcée. Car tel est leur projet, depuis le premier jour.

Par BRIAN HIATT

Rubriques

Éditorial 6
Ours 10
Courrier 12
Playlist 14

Guide

Musique

ROCK DE BAR

77 **Mike Campbell & the Dirty Knobs**

Le deuxième album de l'ex-Heartbreakers fait revivre le classique rock avec des sonorités 2.0. À découvrir !

Par BELKACEM BAHLOULI

RADIO CLASSIQUE

80 **Purple Haze**

Un titre, un slogan, une phrase culte. Le "Voodoo Child" signe l'hymne psychédélique définitif.

Par PHILIPPE BARBOT

TRÉSOR ENTERRÉ

84 **The Outlaws**

Le quintette entretient la flamme du rock sudiste.

Par BERTRAND DEVEAUD

BD

90 **Saint-Elme T. II**

Le Suisse Frederik Peeters, signe, avec Serge Lehman, un thriller intense aux couleurs flashy et pop.

Par LORAINE ADAM

Livres

92 **John Woods**

Un roman noir qui raconte une Amérique économiquement et moralement dévastée.

Par PHILIPPE BLANCHET

Dernier mot

98 **Slash**

Il nous parle de sa quête d'identité et de la paix dans les Guns N' Roses.

Par KORY GROW

En couverture

Illustration par Mathieu Persan

© CHRISTIAN BOURQUART/GETTY

Rolling Stone FRANCE

RADIO

LES SOIRÉES THÉMATIQUES

Lundi : Années 80/New Wave
Mardi : Années 70
Mercredi : Années 90
Jeudi : Rock français
Vendredi : Métal/Hard rock
Samedi : Live/acoustique
Dimanche : Années 2000

LA BANDE SON DE VOTRE MAGAZINE

sans publicité

Disponible sur
www.rollingstone.fr

Édito

"Et puis quelque chose d'étrange s'est passé, ça s'appelle la vie d'après mars 2020, quand on ne savait plus faire la différence entre ce qui arrivait en temps réel, en 2020 ; entre George Floyd et les images de 1969."
QUESTLOVE

Par FRANÇOIS BUSNEL

À l'état sauvage

ON A TOUS EN NOUS un paysage fait de musiques, d'images et de lectures. Un paysage qui nous a nourris, élevés, inspirés. Le mien, c'est l'Amérique. Oh, pas celle du dieu dollar, des fast-foods ou du fameux "rêve américain", ce piège-paillettes qui vante les mérites de la réussite et de la performance. Mon Amérique à moi, c'est celle que chante le "Boss", celle que filme Alexander Payne, celle que décrit Jim Harrison. C'est l'Amérique des *mavericks,* des *ramblers,* des *drifters,* des *freewheelin',* des *outcasts,* des *hobos*... L'Amérique des *rolling stones,* en somme. C'est le pays que rêvent d'arpenter de long en large tous ceux qui se distinguent de la meute et galopent seuls au milieu de nulle part. Une Amérique qui n'a rien à voir avec les clichés qui obsèdent ses détracteurs. Je ne l'idéalise pas, je ne la déteste pas ; ce n'est ni mon paradis perdu, ni ma terre promise. C'est celle qu'ont inventée Bob Dylan et Patti Smith, Bruce Springsteen et les Eagles, Blackfoot et Lynyrd Skynyrd, B.B. King et Tony Joe White, Otis Redding et Beth Hart...

C'est aussi le meilleur endroit de la planète pour aller se réensauvager avec une bonne playlist (oui, je sais, quelques esprits forts m'objecteront qu'il y a pour cela un paquet d'autres destinations situées sous des latitudes plus exotiques : certes, les amis, mais vous n'y capterez pas les mêmes ondes FM, celles qui alternent rhythm'n'blues et folk, bluegrass et country, pop and rock... or la vie n'est pas complète sans une bonne bande-son, n'est-ce pas ?). Là, on peut nomadiser à notre guise, le plus loin possible de toute trace de civilisation.

Dans l'Amérique que j'aime, on rencontre des gens atypiques. Ce sont des enfants d'immigrés, venus d'ailleurs. Reporter, j'en ai côtoyé des centaines ; lecteur, j'en ai découvert des milliers. Parmi eux, un grizzli à la trogne de cyclope et à la sagesse de vieil Indien, pourtant originaire de Suède et élevé au milieu des sang-mêlé de la péninsule Nord, devenu écrivain après mille péripéties et célébré dans le monde entier pour avoir chanté les louanges de personnages désormais cultes, les dénommés Dalva, Chien Brun, Tristan Ludlow, Burkett ou Sunderson... Les Ojibwés qui habitent près de chez lui, sur les bords de la Yellowstone River, au fin fond du Montana, l'ont surnommé *"Celui-qui-part-sur-des-chemins-longs-et-obscurs-et-dont-on-espère-qu'il-pourra-revenir"*. Ça, c'est de la poésie, non ? Nous, on l'appelle Jim Harrison. Ou "Big Jim". Cet incorrigible jouisseur fait partie de ceux qui ont porté haut le flambeau de la contre-culture, dont on se demande parfois si elle existe encore en Amérique, en nos temps d'obsession hygiéniste et de circonspection guindée. À ce sujet, osons une brève digression : bien sûr qu'elle existe encore la contre-culture, et vous savez quoi ? Elle est mille fois mieux portante là-bas, en Amérique, qu'ici, en France ! Qu'est-ce que la contre-culture ? C'est ce qui bouscule l'ordre établi avec courage et inventivité. Et ça, il faut bien avouer que ça n'a pas disparu avec les derniers beatniks. La contre-culture est bien vivante en Amérique, et notamment grâce à de jeunes écrivains comme David Joy (son dernier bouquin est une bombe), Gabino Iglesias ou Ben Whitmer - une sacrée relève, croyez-moi. Elle triomphe quand Bob Dylan remporte le Nobel de littérature et elle flambe avec Black Lives Matter et Jesmyn Ward.

"Que deviennent les histoires quand il n'y a personne pour les raconter ?" demande Jim Harrison dans son chef-d'œuvre, *Dalva*. C'est parce que cette question m'obsède que je lui consacre un film, *Seule la terre est éternelle*. Je suis un raconteur d'histoires. Aujourd'hui, le cinéma me semble être l'endroit où l'on peut raconter les plus belles, les plus fortes, tout en proposant une expérience esthétique et émotionnelle inédite. L'histoire que je souhaite raconter, que ce soit à travers mes émissions, mes articles ou mes films, est celle de notre rapport au monde : comment habiter poétiquement le monde ?

Il me semble que se perdre dans l'Amérique, la vraie, celle que vous aimez et dont je viens de vous entretenir, est une assez bonne façon de répondre. Pour cela, allez au bout de ce numéro, épuisez toutes ses richesses : il suffit de se laisser éblouir par les sublimes photos de Steve Shapiro, de boire les paroles de Tonino Benacquista, d'adopter le point de vue du "Cougar" (le mec le plus chanceux du rock, celui qui a écrit *"Ce que vous dites de vous est ce que vous êtes"*), de se prendre un shot de nostalgie woodstockienne et, pourquoi pas, de suivre Jim Harrison dans son road-movie métaphysique au cœur de l'Ouest mythique, et hop, vous voilà sur la route. Là, laissez-vous aller. Allumez la radio et brûlez le dur, comme disait Jack (London, bien sûr !). Laissez derrière vous la vie trépidante des villes tentaculaires, passez les barrages érigés un peu partout sur les territoires pris aux Indiens, traversez les forêts primaires scalpées par la déforestation. Vous voilà *into the wild*. Il ne vous reste plus qu'à ouvrir grand les yeux. Respirez. Accordez votre vie à la musique des grands espaces. Réglez votre horloge biologique sur celle de la nature, loin de l'habitude - cette forme de gravité qui étrangle... Il arrive un moment, quand on est perdu dans les bois, la prairie, le désert, où l'on commence à se sentir chez soi.

Notre problème est qu'aujourd'hui la sonnerie du smartphone nous est plus familière que le cri de l'engoulevent ou celui du coyote ; le monde nous rattrape avec sa grosse botte pointue et notre sauvagerie essentielle glisse, meurtrie, vers l'oubli. Alors réensauvageons-nous ! C'est dans le monde sauvage que réside notre sauvegarde. C'est là, seulement, que nous pouvons nous reconnecter à l'essentiel - et cela passe, entre autres, par le fait de comprendre que la terre n'est pas là pour notre bénéfice mais pour elle-même. C'est là, surtout, que l'esprit cesse de barboter et que nous nous lavons de tous nos soucis. C'est là, en somme, que l'esprit s'allège, que l'on peut apprendre à se libérer. Comment ? En se donnant au monde. Et en faisant du détachement un véritable art de vivre. On ne court qu'un seul risque : celui de tomber accro à la liberté, cette drogue dure.

Oui, l'Amérique est un roman. Ou un film...

27ème édition

17→27 MARS 2022

BEAUVAIS

03 44 15 30 30

FEU ! CHATTERTON
MORCHEEBA

27ME EDITION

LE BLUES AUTOUR DU ZINC

MELVIN TAYLOR
NINA ATTAL
THE BROOKS
LA CHICA
BEAUX GRIS GRIS
&THE APOCALYPSE
JESSIE LEE
&THE ALCHEMISTS
BIG DEZ FT. SAX GORDON
NATALIA M.KING
HOT CHICKENS
LONNY
THEO CHARAF

www.zincblues.com

Impr. POLYSERVICES - Beauvais - Illustration Nicolas Obéry

À nos lecteurs fidèles
Passez à l'abonnement en 2022

Un crédit d'impôt grâce à votre abonnement à Rolling Stone Magazine ? Oui, c'est possible !

- Valable pour tout résident fiscal en France **jusqu'au 31/12/2022** pour **tout 1er abonnement d'une durée minimale d'1 an** pour vous ou toute personne de votre foyer fiscal
- **30% de la dépense** engagée en crédit d'impôt avec un plafond de 50€ par foyer mais **sans plafond de ressources**

Exemple : Abonnement d'1 an de 69€, 20,70€ en crédit d'impôt !

CRÉDIT D'IMPÔT -30% REMBOURSÉS

5 BONNES RAISONS DE FRANCHIR LE PAS !

DISPONIBILITÉ GARANTIE
Votre magazine livré chez vous

DES SERVICES NUMÉRIQUES EN PLUS
Application mobiles et tablettes et liseuse PC/MAC et bientôt des contenus premium réservés aux abonnés

ÉCOLOGIQUE !
Moins d'invendus = moins de papier perdu

MOINS CHER QU'EN KIOSQUE
Une réduction de 10% et des services en plus!

FLEXIBILITÉ
Une option Liberté que vous pouvez mettre en pause ou résilier selon vos envies

CONFORMÉMENT À LA LOI INFORMATIQUE ET LIBERTÉS DU 6 JANVIER 1978, VOUS DISPOSEZ D'UN DROIT D'ACCÈS ET DE RECTIFICATION DES INFORMATIONS VOUS CONCERNANT EN ADRESSANT UN COURRIER À ROLLING STONE, 53, RUE CLAUDE-BERNARD, 75005 PARIS, FRANCE.

ou occasionnels en kiosque
et bénéficiez d'un crédit d'impôt !

CRÉDIT D'IMPÔT -30% REMBOURSÉS

OFFRE INTÉGRALE 1 AN

- 10 numéros papier
+ leur version numérique
- 40 numéros Hebdo digital

BULLETIN D'ABONNEMENT

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLINGSTONE OU BULLETIN À RENVOYER À : ROLLINGSTONE – 53 RUE CLAUDE BERNARD 75005 PARIS

• OFFRE ROLLING STONE INTÉGRALE
(PAPIER + NUMÉRIQUE)

☐ 1 AN ☐ France métropolitaine : 65€ ☐ UE + Suisse : 78€ ☐ Monde : 84€

☐ 2 ANS ☐ France métropolitaine : 105€ ☐ UE + Suisse : 132€ ☐ Monde : 144€

• OFFRE ROLLING STONE PAPIER SEUL

☐ 1 AN ☐ France métropolitaine : 55€ ☐ UE + Suisse : 69€ ☐ Monde : 75€

☐ 2 ANS ☐ France métropolitaine : 96€ ☐ UE + Suisse : 127€ ☐ Monde : 142€

☐ C'est mon premier abonnement et je souhaite recevoir une facture pour mon crédit d'impôt par email.

BÉNÉFICIAIRE (ADRESSE LIVRAISON) ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ M. ☐ Mme NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____

VILLE _____

ADRESSE E-MAIL* : _____

ADRESSE DE FACTURATION (SI DIFFÉRENT)

☐ M. ☐ Mme NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____

VILLE _____

ADRESSE E-MAIL* : _____

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR RECEVOIR VOS CODES D'ACCÈS NUMÉRIQUE

OU

• OFFRE ROLLING STONE LIBERTÉ

☐ 5,90 €/Mois France

☐ 6,90 €/Mois UE + Suisse

☐ 7,50 €/Mois Monde

MANDAT SEPA

COMPTE À DEBITER - VEUILLEZ JOINDRE VOTRE RIB

IBAN _____

BIC _____

TITULAIRE DU COMPTE

NOM _____

PRÉNOM _____

DATE : __ /__ /____

SIGNATURE

IDENTIFIANT CREANCIER	NOM ET ADRESSE DU CRÉANCIER :
FR80ZZZ866A58	ROLLING STONE FRANCE 53 RUE CLAUDE BERNARD 75005 PARIS

J'AUTORISE ROLLING STONE FRANCE A ENVOYER DES INSTRUCTIONS A MA BANQUE POUR DÉBITER MON COMPTE ET A MA BANQUE A DEBITER MON COMPTE CONFORMÉMENTS AUX INSTRUCTIONS DE ROLLING STONE FRANCE. VOUS SEREZ INFORMÉ AU PLUS TARD 30 JOURS AVANT LA FIN DE VOTRE ENGAGEMENT PAR COURRIER ET PAR EMAIL AVANT RECONDUCTION TACITE DE VOTRE PÉRIODE D'ABONNEMENT - VOS DROITS CONCERNANT LE PRÉSENT MANDAT SONT EXPLIQUÉS DANS UN DOCUMENT DISPONIBLE AUPRÈS DE VOTRE BANQUE. **VEUILLEZ COMPLÉTER TOUS LES CHAMPS DU MANDAT.**

ABONNEZ-VOUS EN LIGNE EN 3 CLICS SUR BOUTIQUE.ROLLINGSTONE.FR

Rolling Stone France

Michel Birnbaum
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

RÉDACTEUR EN CHEF **Belkacem Bahlouli**
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION **Stéphane Chaumet**
RÉDACTEUR-GRAPHISTE **Monika Jakopetrevska**

RÉDACTRICE EN CHEF PÔLE NUMÉRIQUE **Alma Rota**

RÉDACTION **53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris**
TÉL. **01 44 39 78 20**

redaction@rollingstone.fr

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO : DRISS ABDI, LORAINE ADAM, PHILIPPE BARBOT, LAURENT BAZIN, YVES BIGOT, PHILIPPE BLANCHET, CHARLES BLOCH, XAVIER BONNET, SANDRINE CHESNEL, SAMUEL DEGASNE, RENAUD DÉLY, BERTRAND DEVEAUD, ALAIN FRÉTET, ALAIN GOUVRION, LAURIC HENNETON, DOM KIRIS, PHILIPPE LANGLEST, BRUNO PATINO, SAMUEL REGNARD, SOPHIE ROSEMONT, ALMA ROTA, DENIS ROULLEAU, SILVÈRE VINCENT, FRANCIS ZÉGUT.

FABRICATION **Anne-Lise Gonnet**
GONNET.ANNELISE@POSITIVEMEDIA.FR

PUBLICITÉ & PARTENARIATS CHEZ L'ÉDITEUR SALES@ROLLINGSTONE.FR

ADMINISTRATION ET GESTION **53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris.**
TÉL. **01 44 39 78 20**
PRÉSIDENT **Michel Birnbaum**

SERVICE DES VENTES **À Juste Titres**
Pascale Delifer P.DELIFER@AJUSTETITRES.FR
TÉL. **04 88 15 12 41**

NUMÉRO RÉSERVÉ AUX DÉPOSITAIRES ET DIFFUSEURS DE PRESSE.
RÉASSORT ET QUANTITÉS MODIFIABLES SUR WWW.DIRECT-EDITEURS.FR

Service abonnements
OFFRE VALABLE JUSQU'AU 30 AVRIL 2022, RÉSERVÉE AUX NOUVEAUX ABONNÉS.
TÉL. SERVICE ABONNEMENTS : 09 88 99 47 78.
RELATIONCLIENT@ROLLINGSTONE.FR
CONFORMÉMENT À LA LOI INFORMATIQUE ET LIBERTÉS DU 6 JANVIER 1978,
VOUS DISPOSEZ D'UN DROIT D'ACCÈS ET DE RECTIFICATION DES INFORMATIONS
VOUS CONCERNANT EN ADRESSANT UN COURRIER
À ROLLING STONE, 53, RUE CLAUDE-BERNARD,
75005 PARIS, FRANCE, OU EN ÉCRIVANT
À DPO@POSITIVEMEDIA.FR
ABONNEMENT : BULLETINS PAGES 8-9
PRIX ABONNEMENT UN AN
MENSUEL PAPIER + NUMÉRIQUE : 114,90 €

Penske Media Corporation (PMC)

CHAIRMAN AND CEO **Jay Penske**
CHIEF OPERATING **OfficerGeorge Grobar**
MANAGING DIRECTOR **Debashish Ghosh**
ASSOCIATE VICE PRESIDENT **International Markets Gurjeet Chima**
FRANCESCA LAWRENCE, **International Markets Associate Director**

International Brand & Partnership Operations
Rolling Stone USA

PRESIDENT AND CHIEF OPERATING OFFICER **Gus Wenner**
EDITOR IN CHIEF **Noah Shachtman**
EXECUTIVE EDITOR **Sean Woods**
CREATIVE DIRECTOR **Joseph Hutchinson**
DIRECTOR OF CREATIVE CONTENT **Catriona Ni Aolain**

Jann S. Wenner
FOUNDER AND EDITORIAL DIRECTOR

COPYRIGHT © 2022 BY ROLLING STONE IS OWNED AND PUBLISHED BY PENSKE MEDIA CORPORATION.
ALL RIGHTS RESERVED. REPRODUCTION IN WHOLE OR IN PART WITHOUT PERMISSION IS PROHIBITED.
THE NAME ROLLING STONE AND THE LOGO THEREOF ARE REGISTERED TRADEMARKS
OF PENSKE MEDIA CORPORATION. WHICH TRADEMARKS HAVE BEEN LICENSED TO POSITIVE MEDIA.

© COPYRIGHT ROLLING STONE FRANCE 2022.
ROLLING STONE EST UN MAGAZINE ÉDITÉ PAR RS FRANCE SAS SOUS LICENCE DE ROLLING STONE, LLC,
FILIALE DE PENSKE CORPORATION

ROLLING STONE N° 140 – MENSUEL, NUMÉRO DE MARS 2022.
ROLLING STONE EST UNE PUBLICATION ÉDITÉE PAR RS FRANCE, SAS AU CAPITAL DE 1 000 EUROS.
RCS PARIS 878 718 436. SIÈGE SOCIAL ET RÉDACTION : 53, RUE CLAUDE-BERNARD, 75005 PARIS.
TÉL. : 01 44 39 78 20. DÉPÔT LÉGAL : PREMIER TRIMESTRE 2022. DIFFUSION : MLP.
NUMÉRO DE COMMISSION PARITAIRE : 0123 D 82240. ISSN : 1764-1071. 26914. LES DOCUMENTS REÇUS NE SONT PAS RENDUS,
ET LEUR ENVOI IMPLIQUE L'ACCORD DE L'AUTEUR POUR LEUR LIBRE PUBLICATION.

© 2022/RS FRANCE

www.rollingstone.fr

LE PAPIER UTILISÉ POUR *ROLLING STONE* EST RECYCLABLE.
L'ENSEMBLE DE NOS EXEMPLAIRES EST COMPOSÉ DE PAPIERS CERTIFIÉS PEFC,
ISSUS DE FORÊTS GÉRÉES DURABLEMENT.

Par YVES BIGOT

The Needle And The Damage Done

L'INTRANSIGEANT NEIL YOUNG, fidèle à ses convictions, a demandé à Spotify de retirer l'intégralité de sa musique de son site de streaming, en rétorsion de la diffusion des podcasts du polémiste Joe Rogan (avec lequel la plateforme a conclu un contrat d'exclusivité de 100 millions de dollars), qu'il accuse de *"répandre de fausses informations au sujet des vaccins"*.

Ayant souffert enfant de la polio, hospitalisé puis confiné à domicile avant qu'un vaccin ne soit disponible, *"en danger de mort"* selon son grand frère golfeur, Bob Young, le désormais "Canericain", épileptique et victime d'un AVC en 2005, affirmait ne pas vouloir censurer Rogan, mais mettait Spotify devant un choix : "Young ou Rogan".

Audiophile forcené, le promoteur déçu du Pono mort-né, curateur vigilant de ses *Archives* sonores, vilipendait de plus *"le son merdique, dégradé et stérilisé"* offert par le service suédois.

Aussitôt, ses principaux succès ("Heart of Gold", *Harvest*, son *Greatest Hits*) bondissaient sur iTunes, et Apple Music s'enorgueillissait de mettre en avant son catalogue (toujours disponible sur Tidal, Pandora, Amazon Prime, Qobuz et Deezer), dont il a récemment vendu la moitié des droits d'auteur pour 150 millions de dollars, se mettant largement à l'abri de la perte des pauvres revenus que Spotify alloue aux artistes, qu'elle exploite à la manière des Congolais par les Chinois dans les mines de coltan du Kivu.

Il était aussitôt soutenu par David Crosby et Peter Frampton. Joni Mitchell, paralysée par la polio, enfant, au Canada, *"la colonne vertébrale tordue"*, se déclarait *"solidaire de Neil Young et de la communauté scientifique et médicale contre les irresponsables qui propagent des mensonges qui coûtent leur vie aux gens"* et retirait, comme Nils Lofgren (membre de Crazy Horse), sa musique du site, dont le P-DG, Daniel Ek, traitait récemment les artistes de "feignasses" qui n'avaient qu'à *"plus travailler et produire"*, plutôt que râler contre leur piteuse rémunération (0,00408 € par écoute). D'autres ont suivi depuis, lançant la première révolte dans la bataille en cours entre les artistes et leurs distributeurs.

NEIL YOUNG
Il a demandé au site de streaming Spotify de retirer l'intégralité de sa musique, en réaction à la diffusion des podcasts conspirationnistes "JRE" ou "Joe Rogan Experience".

En effet, après avoir vendu les droits de ses plus de 600 chansons (plus de 300 millions de dollars), Dylan se défaisait un an plus tard de ses enregistrements à Sony pour près de 300 millions de dollars, suivant Springsteen, qui avait fait un blot des deux pour 500 millions. Les raisons pour lesquelles les rockstars vendent sont multiples, pour beaucoup liées à leur âge avancé et aux conditions fiscales en vigueur actuellement aux États-Unis, que Joe Biden menace d'augmenter (de 20 à 37 % d'imposition). Elles se manifestent au moment où les revenus des tournées mondiales sont drastiquement réduits et rendus aléatoires par la pandémie, mais elles pourraient bien aussi constituer le retour de bâton de la trahison que ces poules aux œufs d'or subissent de la part des majors, actionnaires des sites de streaming, qui ont trouvé là matière à réduire spectaculairement les redevances qu'elles leur versaient sur les ventes de supports physiques. Privés par ce contournement de leur habituelle rétribution sur la vente et la diffusion de leurs œuvres, les artistes se vengent en mettant l'ensemble de leurs droits (d'auteur et compositeur, éditoriaux et phonographiques) aux enchères. Elles obligent ainsi les maisons de disques à surenchérir face à l'offensive des fonds d'investissement purement spéculatifs, lesquels ont compris la valeur fondamentale et durable de cette musique qui constitue l'essentiel de la pop culture dominante. En attendant que Spotify s'en mêle à son tour ?

© COURTESY DE WARNER BROS RECORDS

Courrier

+ LETTRES, TWEETS ET MAILS

"*Harvest*, premier titre, 'Out on the Weekend' et mes poils se dressent. Jamais le terme 'légendaire' n'a été aussi bien employé. Écoutez-le en HD avec un bon converto, c'est du miel. Impensable de qualité pour 1972. On est dans le studio avec lui."

JEAN-LUC (TWITTER)

Les granges

Quelle interview ! Il est sans freins le Neil Young, et ses dernières péripéties, notamment ses démêlés avec Spotify, grandissent encore son image. Quel bonhomme ! Et malin avec ça, car loin de perdre des auditeurs, il en a gagné et n'a jamais ramassé autant d'argent que depuis "l'affaire". Bravo à lui !

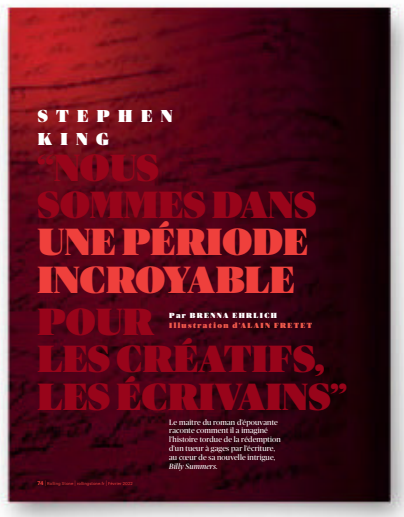
PIERRE (PAR E-MAIL)

Frankenstein !

Mais quelle histoire de malade ! Des dingues ! Comment peut-on être véreux à ce point pour exiger des artistes de se laisser défigurer comme ça de manière irréversible ? Surtout que les chirurgies ont été vraiment ratées ! Je comprends qu'on veuille faire carrière, avoir gloire et fortune, mais à ce point-là ? Et surtout, pourquoi ? Je n'avais jamais entendu parler de cette histoire de dingue sur ces artistes, pourtant vraiment talentueux pour certains, mais pas très futés. Et surtout pour que dalle au final ! Ce reportage a été éprouvant à lire, on souffre pour ces chanteurs et on comprend leur désespoir et, pire, la fin de leurs illusions. Cela dit, quand on voit certains artistes aujourd'hui au sommet des charts, on ne peut que constater que le bistouri n'a pas fini de trancher et ne risque pas, contrairement à ces chanteurs, de se retrouver "out of business".

MICHÈLE (PAR E-MAIL)

@olivierveran
"Because I'm still in love with you
On this harvest moon"



La classe de King

Stephen King est un vrai bon client. J'ai beaucoup apprécié son interview ainsi que tous les autres entretiens que vous menez avec ces auteurs et écrivains "rock". La franchise du maître de l'horreur, désarmante, et son parler cash, honnête, me le rendent encore plus sympathique.

J.-C. (PAR E-MAIL)

Mellencamp

J'ai donc suivi les conseils de votre magazine et me suis empressé d'écouter le nouvel album de John Mellencamp : mais quel disque remarquable ! C'est un vrai classique comme on n'en voit pas, je ne comprends même pas pourquoi vous ne lui avez pas attribué 5 étoiles, largement méritées. LE songwriting du bonhomme, sa voix chargée de tabac, le son du disque, tout y est parfait. Et comme un ado, je le fais tourner en boucle chez moi comme en voiture. Et je ne vous parle même pas de cette merveille de duo avec le "Boss"...

LAURENT (PAR E-MAIL)

ÉCRIVEZ À LA RÉDACTION

REDACTION@ROLLINGSTONE.FR
FACEBOOK.COM/ROLLINGSTONEFR
TWITTER.COM/ROLLINGSTONEFRA
INSTAGRAM.COM/ROLLINGSTONEFRANCE

© DR

My Back Pages

Par BRUNO PATINO

Across The Meta-Universe

Le moins que l'on puisse dire, c'est que votre magazine ne s'est pas trompé en mettant Neil Young en couverture le mois dernier. Toujours sur le qui-vive, le vieux guerrier est depuis lors reparti au combat. Un combat comme il semble les aimer, où la victoire improbable compte moins que la geste du combattant. On ne va pas revenir ici sur le détail de la révolte du "Loner" : Spotify qui passe un contrat à 100 millions de dollars avec Joe Rogan, dont certains podcasts ressemblent comme deux gouttes d'eau à du complotisme antivax ; Young, qui ne supporte pas le voisinage, énonce un ultimatum sous forme de "lui ou moi", et Spotify qui noie le poisson, avec le cynisme coutumier de son fondateur Daniel Ek, promettant des "mesures à venir" contre la désinformation (sous forme d'avertissement avant le podcast !), manière de dire à Young et ses congénères, "la porte est ouverte".

Offensive perdue, donc. Mais la défaite n'est pas totale. D'abord, Young, on l'a déjà dit ici, est de toute façon présent sur le réseau grâce à son site d'archives, un modèle du genre. Ensuite, les lignes ont bougé : quelques jours plus tard, *Variety* a publié un sondage montrant que 19 % des utilisateurs de Spotify étaient prêts à quitter la plateforme après la controverse. Puis, sans en faire grande publicité, Spotify a retiré de son site 70 épisodes du podcast de Rogan.

Le coup de chaud de Neil Young n'a pas été inutile, car il a déchiré le voile de nos illusions sur le statut des plateformes.

Mais, surtout, le coup de chaud n'a pas été inutile, car il a déchiré le voile de nos illusions sur le statut des plateformes musicales, un voile tissé par le confort d'utilisation d'outils dont on nous fait croire que l'accès total est musicalement souhaitable et financièrement indolore. La réponse de Spotify à Neil Young a mis les choses au clair. Les plateformes ne se vivent pas comme des éditrices, et il est aussi vain pour un artiste de se plaindre de son voisinage en ligne que de vouloir, par le passé, contrôler l'ensemble de ce qui était vendu dans un magasin de disques. Le Loner est un peu hors sujet.

Mais, et c'est là toute la complexité, elles ne se comportent pas comme de simples instruments de distribution. Ce sont des interfaces qui disposent du lien avec les utilisateurs, et c'est ce lien et lui seul qui détermine la "politique éditoriale", pas la cohérence de l'offre. Et plus ce lien est important, plus il permet un écrasement de tous ceux qui se situent avant lui. Les artistes le savent : leurs relevés de reversements le leur rappellent. Et l'industrie musicale ferait bien de ne pas feindre de l'ignorer. La mise à disposition exhaustive ne signifie pas une mise en avant équitable. Et un podcast "produit à la maison" commence à être préférable à la musique produite ailleurs, et sur laquelle on reverse des royalties de 70 %. C'est ce qu'il faut entendre lorsque Ek parle de "plateforme de créateur". Les eaux glacées du calcul égoïste ne feront pas de cadeaux. La réputation de Spotify est écornée, mais pas son cours de Bourse. Pour le moment, Daniel Ek n'a pas perdu grand-chose. Ce qui n'est pas le cas de Mark Zuckerberg, le patron de Facebook-Meta qui, début février, a passé vingt-quatre mauvaises heures quand le décrochage du cours de Bourse de son entreprise a fait diminuer son patrimoine personnel de près de 30 milliards de dollars. La baisse (relative) du nombre d'utilisateurs a agi comme un révélateur des remises en cause politiques, économiques et sociales accumulées ces dernières années. Est-ce le début du toboggan qu'annoncent certains analystes ? On verra, mais ce qui est sûr, c'est que l'annonce de la réorientation de l'entreprise vers le métavers, univers virtuel collectif en trois dimensions dans lequel nous pourrions vivre l'ensemble de nos interactions numériques, n'a pas convaincu. Les plus critiques dénoncent un écran de fumée pour détourner l'attention des difficultés, les sceptiques l'éternel retour de l'illusion déjà ancienne du monde parallèle, alors que vouloir s'immerger volontairement en s'équipant d'un casque ad hoc n'est pas la même chose que de répondre directement à une sollicitation d'un outil que l'on a dans sa poche.

Je me souviens du documentariste David Attenborough qui, tout en produisant des documentaires en 3D pour la télévision, affirmait que la 3D ne se généraliserait que lorsque l'on pourrait manger des chips et regarder son journal en regardant l'écran, chose impossible quand on est équipé d'un casque. Paradoxalement, on pourrait imaginer que le métavers ne deviendra un réflexe général que lorsque l'on pourra faire autre chose en y étant, y compris regarder son portable…

Je pense malgré tout qu'on aurait tort d'enterrer le projet. Certaines activités semblent devoir s'y prêter assez facilement. Le jeu, bien sûr (nous voilà dans *Ready Player One* !) et… la musique. Tout y concourt déjà, depuis plusieurs années. Entre ceux qui se connectent à la planète depuis leur salle de concert (U2, parmi les premiers), les artistes morts ou absents qui "revivent" sous forme d'hologrammes (Presley, parmi tant d'autres !), la tentative de refaire un concert planétaire à la "We are the World" sous forme de pastilles vidéo pendant la pandémie (One World), Fortnite qui devient une salle de concert immense, puis Twich où règnent les musiques urbaines, et Abba qui passe des mois en studio pour préparer sa tournée d'avatars. Une tournée des Arena qui aurait pu (aurait dû ?) avoir lieu dans le métavers… Et, déjà, les premières "salles" s'ouvrent dans l'univers parallèle. Arte (oui, je sais, c'est le moment d'autopromotion) a ainsi enregistré le concert de Timothée Joly, au studio Pigalle, dans le métavers.

Le rassemblement musical connecté en réalité mixte est en marche. Reste à savoir qui sera, dans cet univers, le "tourneur". Une entreprise unique, qui dictera les règles de son économie, ou un ensemble d'initiatives plus favorables aux artistes.

Neil Young va devoir reprendre les armes…

PLAYLIST

DOM KIRIS DE OÜI FM PRÉSENTE SES COUPS DE CŒUR DU MOIS

Chroniques de disques et playlists de la rédaction sur rollingstone.fr

1. Red Hot Chili Peppers

Black Summer (Warner)

John Frusciante est bel et bien de retour. C'est effectivement la guitare éthérée du fils prodige qui rayonne sur ce "Black Summer". Tout y est, des arpèges délicats aux solos hendrixiens, encadrés par Rick "Magic" Rubin, le seul à savoir transformer les jams des Red Hot en compositions aériennes.

2. Liam Gallagher

Everything's Electric (Warner)

Les seconds rôles d'Oasis et de Nirvana sont désormais au premier plan. Dès l'intro massive à la basse tonitruante, c'est gagné. Liam Gallagher plie le game en sortant sa gouaille des grands soirs pour affronter le "feu roulant" de la batterie de Dave Grohl, coauteur de ce brûlot tout électrique.

3. Fontaines DC

Jackie Down the Line (Partisan Records)

Salués comme le renouveau du post-punk, les frères d'armes de Dublin City sortent leur troisième album en moins de trois ans. Loin de s'épuiser au fil du temps, le single "Jackie Down the Line" renforce la cohésion du groupe pour transcender les mots de Grian Chatten, le poète aux yeux tristes, comme Ian Curtis.

4. North Mississippi Allstars

Never Want To Be Kissed, featuring William Bell (New West Records)

Les frères Dickinson, toujours à la recherche du Graal de l'authentique deep soul, ont déniché une des dernières voix du légendaire label Stax. Le frisson est réel quand le précieux vestige William Bell, élève de la chorale de Sam Cooke et meilleur ami d'Otis Redding, vient leur souffler "Never Want To Be Kissed.

5. Gaspard Royant

The Real Thing (Bellevue)

L'esprit de la soul musique émane toujours des compos de Gaspard Royant. Cependant, "The Real Thing" est plus ancré dans la vérité d'aujourd'hui. Le son est percutant et l'emploi des cuivres est une explosion de vitalité, dans cette chanson résolument moderne du dandy parisien, qui signe un retour prometteur

6. Villa Fantôme

Série noire (At[h]ome)

À surveiller comme l'huile sur le feu, cette Villa Fantôme, en hommage au *Ghost Town* de The Specials. Les deux fondateurs de La Ruda, Manu et Pierrot, relancent avec classe l'épopée de la "série noire"... et blanc du ska, avec le skank des guitares et des textes en français sous intonations Bashung années 1980.

TOP LECTEURS

CHARTS MARS 22

Ce classement a été réalisé à partir des chroniques les plus lues sur les supports numériques de *Rolling Stone*.

TOP ALBUMS

1 - DAVID BOWIE
Toy
2 - NEIL YOUNG
Barn
3 - NICK CAVE & WARREN ELLIS
La Panthère des neiges BO
4 - THE WEEKND
Dawn FM
5 - JOHN MELLENCAMP
Strickly a One-Eyed Jack
6 - BEIRUT
Artifacts
7 - CAT POWER
Covers
8 - DAVID BOWIE
Brilliant Adventure
9 - ACID TONGUE
Arboretum
10 - ERIC GALES
Crown
11 - LOWLAND BROTHERS
Lowland Brothers
12 - EELS
Extreme Witchcraft

TOP SINGLES

1 - AXEL BAUER
Ici Londres
2 - STROMAE
L'enfer
3 - THE SMILE
The Smoke
4 - JACK WHITE
Taking Me Back
5 - MUSE
Won't Stand Down
6 - PLACEBO
Surrounded by Spies
7 - THE WAVE PICTURES
This Heart of Mine
8 - MADAM
Mad
9 - AVRIL LAVIGNE
Love It When You Hate Me
10 - EELS
Amateur Hour
11 - EDDIE VEDDER
Brother the Cloud
12 - HOWLIN' JAWS
She Lies

© BEN DAUCHEZ/GETTY/DR/

LeMix

QUOI DE NEUF DANS LE ROCK ?

Vivre et laisser mûrir

La pandémie a décidément eu des effets secondaires troublants. Comme de passer du punk à l'americana pour Gregor Barnett.

Par XAVIER BONNET

Comme ça, instinctivement, forte sera la probabilité que son nom n'évoque pas grand-chose au plus grand nombre. Tout juste dira-t-il vaguement quelque chose à l'amateur de punk-rock américain puisque, "en temps normal", Gregor Barnett officie en tant que chanteur et guitariste au sein de The Menzingers, fierté de la vaste et riche scène de Philadelphie et des alentours, à commencer par Scranton, le fief du gang depuis toujours. Sauf que, comme tout un chacun, Barnett en est passé par un temps tout sauf normal depuis deux ans. Un temps fait de confinement, de réclusion, lui qui reconnaît volontiers que le temps de cinq albums et de concerts à un rythme effréné, il n'avait jamais vraiment relevé la tête du guidon avec The Menzingers. La pandémie aura donc marqué un… temps d'arrêt à plus d'un niveau, que Barnett aura cherché à

PHOTOS DE **Tom May**

GREGOR BARNETT

mettre à profit pour s'atteler à un projet qui lui trottait dans la tête depuis un moment : un album solo. *"Et encore, la perspective que ça se transforme en album ne s'est pas imposée tout de suite,* précise-t-il d'emblée. *Mon premier challenge était ailleurs, en quelque sorte : être capable de maîtriser seul tout le processus d'écriture d'une chanson, puis d'une autre, et ainsi de suite. Tout ce que nous avons toujours fait avec The Menzingers tournait autour du collectif ; là, je me suis retrouvé livré à moi-même, même si je savais que j'avais le soutien total de chacun dans le groupe."*

Une solidarité qui se manifestera de manière plus marquante encore dans un second temps, puisque Eric Keen et Joe Godino, respectivement bassiste et batteur du groupe, viendront participer aux enregistrements de l'album, tandis que Tom May, l'autre chanteur-guitariste de The Menzingers, se chargera de faire profiter son compère de ses talents de photographe, pour la partie visuelle de cette escapade en solitaire. Barnett se souvient encore des mémos, notes et remarques que ses potes lui envoyaient dès qu'il les consultait au fil de l'écriture des chansons. Façon pour Barnett de se rassurer par rapport à la montagne qu'il s'était mis en tête de franchir ? Il ne présente pas forcément les choses ainsi, tout en reconnaissant un gain de confiance dans l'opération. Car cette notion de mise en danger à se mettre à nu dans l'écriture, aussi cliché puisse-t-elle apparaître parfois, s'est accompagnée de choix qui auront de quoi déconcerter les aficionados habituels de The Menzingers. Des choix musicaux, l'album solo s'engouffrant inexorablement dans une veine americana, ainsi que des choix de thèmes, souvent très sombres, quand ils ne se focalisent pas ouvertement autour de la mort, bien au-delà de la chanson qui fournira son titre à l'album, *Don't Go Throwing Roses In My Grave. "J'ai toujours été intéressé par la folk, l'americana, le blues, la country,* concède sans surprise Barnett. *Quand j'ai commencé à écrire ces chansons, c'est vers ça qu'elles se sont naturellement tournées. Je ne me suis pas forcé à sonner différemment. De la même manière, quand le côté sombre est en quelque sorte devenu le fil rouge de cet album, l'influence d'artistes qui m'avaient marqué dans le genre – les Tom Waits, Nick Cave, Warren Zevon –, m'est revenue d'elle-même."*

Barnett l'admet sans fausse pudeur : *Don't Go Throwing…* tient de la thérapie. Comme pour beaucoup, la pandémie s'est traduite chez lui par la perte de proches, de déséquilibres familiaux que ces chansons lui ont permis de surmonter pour mieux passer à autre chose, quitte, pour ce faire, à réveiller quelques souvenirs anciens, également en rapport avec la mort, tel ce "The First Dead Body I Ever Saw" où tout est dit dans le titre – ou presque. *"Avec la pandémie, j'ai été amené à retourner dans le village où j'ai grandi afin d'aider des membres de la famille qui traversaient à leur tour des moments difficiles,* explique-t-il. *Je me suis retrouvé à arpenter les mêmes rues qu'à mon adolescence, à me réveiller à nouveau dans la même chambre d'enfance dans la maison de mes grands-parents, dont je parle dans "Guest In Your House"* [le magnifique dernier morceau de l'album, nda], *et ça a forcément réveillé certaines choses. Là aussi, c'était d'autant plus un choc que tellement éloigné du quotidien trépidant de The Menzingers. Sans compter, une fois de plus également, que ces chansons correspondaient à la première fois où je composais seul depuis cette même adolescence, quand je bricolais des trucs dans cette chambre précisément."*

Sombre donc, nostalgique plus souvent qu'à son tour, *Dont Go Throwing…* n'a rien de déprimant. D'ailleurs, plutôt qu'un album sur la mort, Barnett y voit une célébration de la vie, de ces moments aussi que l'on oublie de vivre. Une leçon de… vie qu'il compte bien appliquer à lui-même. Un album plus qu'utile, donc.

Retour aux sources
"Avec la pandémie, j'ai été amené à retourner dans le village où j'ai grandi, afin d'aider des membres de la famille qui traversaient à leur tour des moments difficiles."

© TOM MAY

À SAVOIR

HEUREUX QUI COMME ULYSSE…
Gregor Barnett aime parsemer ses textes de références littéraires. On y trouvera donc des clins d'œil au *Maître et Marguerite,* de Mikhaïl Boulgakov, ou au *Ulysse,* de James Joyce, à propos duquel il aura mis la pandémie à profit pour relever un autre challenge : en terminer la lecture !

VITE FAIT, BIEN FAIT…
Autre satisfaction de Barnett à propos de *Don't Go Throwing…,* le fait que les sessions d'enregistrement n'aient duré que deux semaines et demie : *"Avec le groupe, il nous faut en moyenne cinq à six semaines pour faire un album ; bosser si vite était donc incroyable…"*

JOHNNY MARR

NOUVEL ALBUM

FEVER DREAMS PTS 1 - 4

BMG
www.bmg.com

DISPONIBLE LE 25 FÉVRIER
CD / LP / Digital

Sur scène, au Earls Court, à Londres, le décor et l'éclairage du light show du *"Division Bell Tour"*, le 1er octobre 1994.

© MICK HUTSON/REDFERNS

RÉÉDITION

Pink Floyd
Le retour de la diode!

Pulse, *le film et sa bande-son à la célèbre diode rouge, initialement publié en 1995, revient aujourd'hui en Blu-ray, remonté, restauré et agrémenté de bonus.* **Par DENIS ROULLEAU**

"EN FAIT, ON a fait l'erreur de tourner Pulse *en vidéo, au format 4/3, et il est impossible d'en faire du 16/9, on perd trop en qualité… En revanche, nous sommes très contents du 5.1"*, déclarait David Gilmour, en 2006, au moment de la sortie de *Pulse* en DVD. Ce format 4/3 était imposé à l'époque, il est vrai, par la diffusion en direct du concert, joué le 20 octobre 1994 au Earls Court de Londres, sur plusieurs chaînes de télévision internationales, dont Canal+. Le guitariste sous-entendait alors que *Pulse,* qui a déjà connu tous les supports (CD, vinyle, K7, LaserDisc, VHS, DVD), ne bénéficiera jamais de la qualité de résolution de *Delicate Sound of Thunder* ou de *Live at Pompeii*, tous les deux tournés en 35 mm. Est-ce que c'est grave ? Non, pas vraiment, d'autant que cette édition restaurée, déjà présente dans le coffret *The Later Years* de 2019, tire le meilleur parti possible des masters originaux et bénéficie d'un nouveau montage comprenant des plans additionnels (notamment sur "Another Brick in the Wall, Part 2").

Pulse, le film, orchestré par le réalisateur de vidéoclips David Mallet (Bowie, Queen…), rend bien compte de la démesure du "Division Bell Tour", qui a visité 68 villes dans le monde entier (dont Chantilly, Montpellier, Bordeaux, Strasbourg et Lyon), devant un public d'environ 45 000 personnes en moyenne par concert. *"David, Rick et Nick n'ont aucune limite de budget. Il s'agit simplement de savoir combien il faut pour créer le meilleur show qu'on puisse faire"*, avait déclaré leur manager

Steve O'Rourke. Concrètement, le *"meilleur show possible"* a nécessité 200 techniciens son/lasers, trois scènes en circulation, 500 000 dollars de coût de fonctionnement quotidien, deux cochons gonflables géants, 400 Varilight, 300 haut-parleurs, un écran circulaire de 12 mètres de diamètre, sans oublier un partenariat difficilement assumé avec Volkswagen, dont les profits furent immédiatement reversés à une œuvre de charité. Pink Floyd était devenu, selon les propres termes de David Gilmour, un *"lumbering behemoth"* ("mastodonte").

Pulse, la bande-son, voit le groupe interpréter, pour la première fois depuis 1975, l'intégralité de *The Dark Side of the Moon*, rare disque, avec *Wish You Were Here*, pour lequel Gilmour avait pu pleinement exprimer sa vision musicale, grâce à une collaboration fructueuse avec son meilleur ennemi, Roger Waters. La set-list propose par ailleurs un savant dosage entre les incontournables du répertoire ("Comfortably Numb", "One of These Days", "Wish You Were Here"...) et quelques titres issus des deux derniers albums, *A Momentary Lapse of Reason* et *The Division Bell* : notamment "Learning to Fly", le single de la résurrection en 1987, "High Hopes", où Gilmour évoque avec nostalgie ses jeunes années à Cambridge, et "Sorrow", dont le fabuleux solo demeure toujours tronqué dans cette réédition Blu-ray. Ceux qui ont eu la bonne idée d'enregistrer à l'époque le show retransmis en direct sur la chaîne cryptée française, possèdent non seulement l'intégralité de ce titre mais également la version non retouchée de "Shine on You Crazy Diamond", dans laquelle le guitariste commet – cela arrive, même aux meilleurs – une faute d'accords dans l'introduction. Le 20 octobre 1994, le concert final du "Division Bell Tour" restera comme l'ultime témoignage en concert du Floyd version Gilmour. En deux albums et deux tournées dantesques, celui-ci a non seulement ramené la formation sur le devant de la scène mais a également réussi le tour de force de séduire une nouvelle génération qui n'avait jamais entendu parler de Syd Barrett, voire de Roger Waters, qu'il retrouvera néanmoins sur la scène du Live 8, en 2005, pour ce qui restera le dernier tour de piste au complet du groupe britannique.

Quant à la fameuse diode qui clignota durant des années dans les chambres obscures des adolescents et qui ne manque pas de figurer à nouveau dans cette réédition (elle fonctionne désormais avec deux piles AA remplaçables), le batteur Nick Mason éclaire aujourd'hui notre lanterne : *"Il s'agit principalement d'un dispositif que nous trouvions amusant. C'était une idée de Storm Thorgerson (Hipgnosis) qui faisait référence à* The Dark Side of the Moon *et à la pulsation, et comme c'est un album live, son packaging est 'vivant'. Il serait difficile d'y voir un sens plus profond..." Shine on you!*

La célèbre diode se retrouve désormais sur la tranche du coffret.

L'Amérique, la vraie. Celle d'Hemingway, de Patti Smith, de WPLJ... et de Zégut !

SUR LA ROUTE

Freewheelin' Zégut

Pour ce numéro spécial États-Unis, notre chroniqueur s'est remémoré ses premiers séjours dans le Nouveau Monde.

PAR FRANCIS ZÉGUT

Animateur radio et journaliste rock, mais aussi grand voyageur, Francis, photographe à ses heures, nous fait découvrir chaque mois un lieu et une histoire qui ont marqué l'imaginaire. Avec la BO du voyage, bien sûr.

À LA MAISON, au milieu des années 1950, on écoutait la "boîte à tonnerre", Zappy Max, sur Radio Luxembourg. Il y avait "Quitte ou double" ou "Radio Circus", une émission itinérante et en public qui réunissait 10 000 à 20 000 personnes dans des villes de France et de Belgique, sponsorisée par la marque de shampoing Dop. Combien de boomers n'ont pas écouté "Salut les copains", avec Frank Ténot et Daniel Filipacchi ? Deux peut-être ! C'était le temps des yé-yés et de la découverte des Beatles, en 1962. Côté lecture, il y avait un *Petit Larousse* illustré dans notre unique pièce, je lisais une page par jour ; les instituteurs étaient épatés car, dans les rédactions, je sortais des mots inhabituels. Parallèlement, au début des 60's, une passion pour la pêche commençait à m'étreindre. J'ai lu *Le Vieil Homme et la mer,* d'Ernest Hemingway et *Des poissons si grands*, de Pierre Clostermann, ces livres ont nourri mes envies de capturer un marlin bleu, ce que j'ai réalisé en décembre 1988, à l'île Maurice. Ils ont guidé mes voyages, tout d'abord en Afrique, puis aux États-Unis. J'ai lu Steinbeck, par exemple, *Les Raisins de la colère*, en me remémorant la tragédie du *dust bowl* : sécheresse, tempête, famine, migration par la *Mother Road,* la Route 66, en direction de la Californie, dans les "cages à miel", *The Ghost of Tom Joad,* de Bruce Springsteen, ça va bien !

Aller au bout de ses passions, toucher ses rêves, boire un Bloody Mary au Sloppy Joe's Bar, s'arrêter 907 Whitehead St, Key West, et caresser les chats polydactyles de Monsieur Ernest, un endroit où il a écrit *En avoir ou pas, Pour qui sonne le glas* ou *Les Vertes Collines d'Afrique*. Pensait-il à Hadley Richardson, la volcanique Pauline Pfeiffer, l'indocile Martha, et la prévenante Mary Welsh, ou bien à Marlene Dietrich, qu'il rencontre sur un paquebot en 1934 ?

La première fois que j'ai visité Big Apple, whaou ! C'est haut, c'est speed ! Arrêt pour quelques photos au club CBGB, temple de la scène turbulente new-yorkaise, Patti Smith, The Ramones, Blondie, et même Elmer Food Beat. Notre Yellow Cab nous conduit au River Café, au pont de Brooklyn, avec vue sur le World Trade Center, c'était il y a quarante ans, sur WPLJ ça joue "Little Red Corvette", de Prince.

Dormir dans une cabane en bois avec vue panoramique sur Monument Valley, j'avoue, on touche l'intouchable ; les fragments de mon enfance bousculent mon esprit, tu y es, dans ton décor de môme, les cow-boys et les Indiens, *La Chevauchée fantastique* ! Excursion à dos de cheval autour des *mesas,* quelle force ! Le vent dans la barbe, les sabots des mustangs, un petit pow-wow s'impose et John de nous raconter l'escalade d'une des Three Sisters par Clint Eastwood, pour les besoins du tournage d'un film.

Ma femme et moi, nous n'avons pas mis les pieds à Hayden Valley, Wyoming, depuis bien longtemps, pas de rodéo à Cody non plus, pas d'image de Corn Palace dans le South Dakota, une ville où tout est épis de maïs, sculpture d'Elvis Presley, porte-clés, T-shirts. Et Chicago, les Blues Brothers, Sunset Blvd. Au volant de son corbillard Neil Young rencontre Stephen Stills, ils forment Buffalo Springfield et créent "For What It's Worth", en 1966. Rien à l'horizon, comme si le temps s'était figé, histoire de nous emmerder... *Run, Forrest, run* ! La terre est si belle, presque éternelle, pourquoi s'en priver...

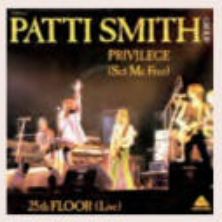
PLAYLIST

Bruce Springsteen
The Ghost of Tom Joad

Woody Guthrie
This Land is Your Land

Marlene Dietrich
Lili Marleen

Prince
Little Red Corvette



Patti Smith
25th Floor

The Ramones
Pet Sematary

The Blues Brothers
Gimme Some Lovin'

Buffalo Springfield
For What It's Worth

John Lurie
Mystery Train

Jevetta Steele
Calling You

LA BOUTIQUE

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION

LES HORS-SÉRIES

Hors-série n°44 - Keith Richards

Hors-série n°43 - The Beatles (132 p.)

Hors Série N°37 - Mai 68

Hors-série n°42 - Spécial Woodstock

Hors-série n°40 - Eric Clapton

LES ANCIENS NUMÉROS

n°138 - B. Obama & B. Springsteen

n°137 - Dave Gahan

n°136 - Charlie Watts

n°135 - George Harrison

n°134 - Amy Winehouse

n°133 - The Who

n°132 - Crosby, Stills, Nash & Young

n°131 - The Rolling Stones

n°130 - Neil Young

n°129 - Foo Fighters

BON DE COMMANDE
ANCIENS NUMÉROS

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLINGSTONE, À RENVOYER À :
ROLLINGSTONE – 53 RUE CLAUDE BERNARD 75005 PARIS

1. JE COCHE LE(S) NUMÉRO(S) CHOISI(S)

TARIF DES MENSUELS

☐ n°129 : 5,95€ ☐ n°130 : 5,95€ ☐ n°131 : 5,95€ ☐ n°132 : 5,95€ ☐ n°133 : 5,95€
☐ n°134 : 5,95€ ☐ n°135 : 6,50€ ☐ n°136 : 6,50€ ☐ n°137 : 6,50€ ☐ n°138 : 6,50€

TARIF DES HORS-SÉRIES

☐ n°37 : 7,90€ ☐ n°40 : 7,90€ ☐ n°42 : 7,90€ ☐ n°43 : 11,95€ ☐ n°44 : 8,95€

2. J'AJOUTE LES FRAIS DE PORT

FRANCE métropolitaine : 1,50€ par numéro / Europe + Suisse (Zone 1) : 2,50€ par numéro
autres pays + DOM TOM (Zone 2) : 3€ par numéro

COÛT TOTAL : ..... € (prix des numéros) + ... € (frais de port) = ... €

3. J'INDIQUE LES COORDONNÉES POUR LA LIVRAISON

☐ M. ☐ Mme **NOM** _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

_____

CODE POSTAL _____ **VILLE** _____

PAYS _____ **TÉLÉPHONE** _____

ADRESSE E-MAIL*: _____

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR VOUS CONTACTER ET CONFIRMER VOTRE COMMANDE

ACHETEZ EN LIGNE EN 3 CLICS SUR BOUTIQUE.ROLLINGSTONE.FR

“The economy, stupid!”

On dit qu’une élection se joue souvent sur l’économie. Si c’est le cas, Emmanuel Macron a de bonnes chances de se succéder à lui-même. Mais les Français l’entendront-ils de cette oreille ?

PAR LAURENT BAZIN

1992. George Bush père triomphe dans les sondages. Le Président sortant est le vainqueur de la guerre du Golfe et accumule les lauriers internationaux. La politique étrangère est son bâton de maréchal et – veut-il croire – la recette magique de sa réélection. N’est-ce pas ainsi que votent les Américains depuis Eisenhower ? Pendant ce temps, dans le QG de campagne de son rival, un jeune Démocrate inexpérimenté venu d’Arkansas, un conseiller politique scotche au mur une phrase tracée au feutre gras : *“It’s the economy, stupid!”*, “Tout se jouera sur l’économie, idiot !” James Carville en fera le mantra de la campagne de son poulain. Il a compris que l’Amérique, affaiblie par la crise pétrolière et les fermetures d’usines, n’élit plus ses Présidents sur la grandeur de la nation, mais sur leur capacité à dégripper la machine économique pour créer de l’emploi. Pour l’avoir sous-estimé, Bush senior sera battu par Bill Clinton. En France, de la même manière, on n’a jamais vu un Président réélu avec un chômage en hausse. C’est ainsi. Presque mathématique.

Si le mantra de Carville est le bon, disons-le tout net : Emmanuel Macron sera notre prochain Président. Car sur le terrain de l’économie, tout lui sourit. Notre pays vient d’effacer deux ans de crise avec un + 7 % digne des grandes années de la croissance chinoise. En Europe, il est l’un des champions de la création d’emplois : avec un demi-million de chômeurs en moins, le chômage est revenu à son niveau d’il y a quinze ans. Jadis, on disait de la France qu’elle avait de bons amortisseurs mais que son système social hyper-protecteur avait un prix : son incapacité, sa lenteur à rebondir en sortie de crise (*“French can’t jump”*, comme on dit au basket). Elle démontre désormais tous les jours que les Français savent aussi sauter : les entreprises y investissent plus qu’ailleurs, les licornes de la tech s’y multiplient comme les coquelicots dans les champs au printemps (26 contre 5 seulement en 2017) et notre pays caracole en tête du hit-parade des investissements étrangers en Europe, devant l’Allemagne et le Royaume-Uni, déconfits. Même l’industrie, longtemps naufragée, ressort la tête de l’eau et annonce créer 60 000 emplois l’an prochain…

Le *Financial Times* et le *New York Times* – qui ne sont pas tendres, habituellement, avec le goût des Français pour les charges, l’impôt et la dépense sociale – saluent l’exploit à sa juste mesure. Selon le prix Nobel Paul Krugman, nous serions les *“champions de la pandémie”* et Macron la nouvelle *“star”* de l’économie mondiale.

Les chiffres sont là, implacables : nous sommes sortis d’une dépression historique comme un boulet de canon, et le Président sortant n’y est pas pour rien. Ses intuitions économiques auront été les bonnes. Il faut être un mélenchoniste (ou un Républicain) de base pour le nier : ces résultats, on les doit autant au *“quoi qu’il en coûte”* (plus de 300 milliards et le décompte court toujours) et au plan de relance massif mis en branle par l’exécutif dès le tournant de la première année de crise (70 milliards au total), qu’au paquet mis d’entrée de quinquennat sur l’apprentissage et la formation des jeunes, et à sa drague effrénée des chefs d’entreprise… Si Macron a raté son début de crise, se perdant en conjectures pendant des mois, confondant parfois Didier Raoult et son ministre de la Santé, sa fibre économique a repris le dessus rapidement. C’est elle qui lui a fait garder coûte que coûte les écoles ouvertes et financer à tour de bras le chômage partiel ; elle qui lui a interdit les reconfinements que d’autres pays s’octroyaient. Garder la machine en route, empêcher le moteur de caler, c’était son obsession.

“The economy, stupid…”

Alors bien sûr, il y a la dette… Mais la dette, tout le monde s’en moque ! D’ailleurs, voyez-vous un candidat qui en parle ? Non. Le vrai problème est de savoir si les Français se rendront compte de la réussite qui est la nôtre, réussite imparfaite, inégale, inaboutie, mais réussite tout de même. Ou s’ils verront, comme d’habitude, la bouteille à moitié vide. C’est toute l’équation politique qu’Emmanuel Macron va devoir résoudre en quelques courtes semaines de campagne. Ne pas s’agacer. Comprendre qu’il est difficile d’entendre parler taux de croissance et création nette d’emplois, quand des millions de Français ne voient que leur précarité, leurs difficultés à se loger ou la flambée de l’essence à la pompe. C’est une autre règle de la politique : le froid ressenti est électoralement plus porteur que la température du thermomètre.

Ça aussi, c’est de l’économie, *stupid* !

Petites trahisons entre faux amis

À droite, à gauche, à l'extrême droite et même en Macronie, ils sont nombreux ceux qui font l'impasse sur la présidentielle et rêvent déjà du coup d'après. Au risque de tout rater...

QUAND ON SE PRÉSENTE à l'élection présidentielle, comme quand on se hasarde à baragouiner l'anglais, il est toujours bon de se méfier des faux amis. Un piège aussi fourbe que fatal, souvent délicat à éviter.

En politique, il est quelques caractéristiques à connaître pour les repérer. En général, le faux ami fait assaut de loyauté autant que de discrétion. Il aime à faire profil bas. Surtout dans la tempête... Quand le vent se lève, le faux ami n'est pas du genre à s'exposer. Il préfère se calfeutrer bien à l'abri en attendant que les éléments se calment. Il le fait d'autant plus volontiers qu'il est tapi dans l'ombre, et même dans le dos, du candidat projeté en pleine lumière. Prêt à trahir le moment venu.

C'est ce qui le distingue des Anglais, dont le roi Jean le Bon tentait de parer les coups à la bataille de Poitiers, en 1356. Il se guidait à la voix de son fils, Philippe le Hardi : *"Père, gardez-vous à gauche, Père gardez-vous à droite."* Le faux ami, lui, est planqué derrière. Pour sauver sa peau, plutôt qu'un fils attentionné, un candidat à la présidentielle se doit plutôt d'avoir des yeux dans le dos. Le cru 2022 de la présidentielle ne déroge pas à cette règle de prudence. Chaque candidat a ses faux amis, qui déjà tracent des plans sur la lointaine comète de 2027.

Dans le camp d'Emmanuel Macron, Philippe le Hardi a cédé la place à Philippe... le roublard. La présidentielle, Nicolas Sarkozy y pensait en se rasant. Édouard Philippe n'en a même pas besoin. Sa barbe n'en finit plus de blanchir à mesure que l'échéance l'obsède. Le nom même du mouvement dont il s'est doté pour assouvir son ambition résonne comme un aveu : Horizons... Tiens donc, il y aurait donc un autre horizon, et même plusieurs, que les scrutins des 10 et 24 avril pour lesquels l'ancien Premier ministre devrait consacrer toute son énergie à essayer de faire réélire son ancien supérieur ?

Le nom de ce mouvement ne reflète d'ailleurs pas vraiment un optimisme démesuré. L'horizon, n'est-ce pas cet objectif qui s'éloigne à mesure que l'on croit s'en rapprocher ?

RENAUD DÉLY

"Loyal" et "libre", "libre" mais "loyal", Édouard Philippe joue avec les nerfs d'Emmanuel Macron. Au point qu'entre deux coups de fil à Vladimir Poutine, le président-candidat a jugé bon descendre de son Olympe jupitérien pour bloquer la fusion du lilliputien parti de centre droit, Agir, du ministre Franck Riester, avec la boutique du maire du Havre. C'est dire s'il a l'épiderme sensible dès qu'il s'agit de son faux ami "Doudou"...

Marine Le Pen n'est pas moins à fleur de peau. Il faut dire que la candidate d'extrême droite découvre des faux amis tous les jours, à mesure que ses soutiens la quittent pour rejoindre l'esquif zemmouriste. Pire encore pour l'héritière de Montretout, il est une "fausse amie" issue du nid familial qui vient de lui planter une hallebarde dans le dos, sa nièce Marion, qui a annoncé qu'elle ne soutiendrait pas "tata Marine" et qu'elle était tentée de rejoindre son "ami Éric". Marine Le Pen a mis en scène son martyr, ses plaies, ses scarifications, pour tenter de se victimiser. "Sainte Marine", votez pour elle ? Pas sûr que la pitié suffise à multiplier les bulletins de vote à l'occasion de ce que tous, dans son camp, présentent comme son dernier tour de piste...

Car tel est le ressort de la trahison de la nièce. Comme Édouard Philippe, Marion Maréchal vise l'échéance de 2027. À cette fin, elle entend bien s'emparer du leadership d'une hypothétique "union des droites", appellation "contrôlée" du conglomérat de l'extrême droite et de la droite extrême sur fond de phobies identitaires.

Elle n'est pas la seule. Laurent Wauquiez poursuit exactement le même dessein. Avec ses faux airs de "bad boy", "Lolo" du Puy est prêt à flinguer Valérie "Détresse" – ou "Traîtresse", deux des vacheries que lui accolent ses nombreux faux amis au sein de LR. En politique, la vengeance est un plat qui se mange souvent chaud. Le président de la région Auvergne-Rhône Alpes n'a pas oublié qu'il y a à peine deux ans et demi, son homologue d'Île-de-France claquait la porte de LR en lui reprochant d'avoir impulsé une ligne beaucoup trop droitière. Avant d'y revenir en se lançant dans une folle surenchère musclée avec le tandem Le Pen-Zemmour.

La gauche aussi collectionne les faux amis, tel le député insoumis François Ruffin, invisible en cette campagne tant il prépare l'après-Mélenchon. Anne Hidalgo ne semble pas avoir besoin d'eux pour perdre, mais elle n'en manque pas non plus, à commencer par François Hollande, qui se rêve encore en démiurge de la reconstruction du PS après le désastre annoncé.

L'œil braqué sur le coup d'après, tous ceux-là oublient un peu vite que rien ne se passe jamais comme prévu, ou presque... Lors des deux dernières présidentielles, l'Élysée n'était-il pas promis à Dominique Strauss-Kahn en 2012, puis à Alain Juppé en 2017 ? À force de négliger un présent bien réel pour préparer un avenir toujours incertain, il n'est pas rare que les faux amis passent à côté de leur destin.

Black Magic Woman (reprise)

Après Kamala Harris comme vice-présidente, Biden entend nommer une femme noire à la Cour suprême pour remobiliser son électorat fétiche avant les midterms de novembre prochain.

DU RIFIFI CHEZ LES SUPREMES ! Cette fois, Diana Ross n'y est pour rien, pas plus que Florence Ballard. Même les rebondissements de l'affaire Neil Young vs Spotify n'ont pas totalement éclipsé l'annonce, le 26 janvier, du prochain départ à la retraite du juge Stephen Breyer, 83 ans. Enfin, si Biden et le Congrès arrivent à lui trouver un remplaçant à temps. Ou plutôt une remplaçante, car Biden a fait de la nomination d'une femme noire à la Cour suprême une promesse de campagne. Les promesses n'engagent guère que ceux qui y croient, mais quand on est assez impopulaire et qu'une élection compliquée se profile en novembre, il convient de limiter les dégâts.

D'où l'idée de nommer Diana Ross, qui coche toutes les cases (femme, noire) et dont l'absence de diplômes en droit peut être compensée par sa pratique du terrain dans le showbiz depuis le haut Moyen Âge. C'est dire si elle a dû en voir. Mais, "I Heard Through the Grapevine", Biden a d'autres idées. On ne m'écoute jamais…

"Babe, I'm Gonna Leave You". Mais pourquoi maintenant ? Justement parce que les élections de mi-mandat s'annoncent désastreuses pour les Démocrates et refermeraient la petite fenêtre pendant laquelle ils peuvent encore nommer plus ou moins qui ils veulent à la Cour suprême. Pour cela, il ne fallait pas attendre que le juge Breyer meure en fonction. Les Démocrates n'ont jamais tort (ce qui les distingue des Républicains), mais ils savent désormais que si Ruth Bader Ginsburg, l'icône progressiste longtemps aux prises avec des récidives de cancer, avait passé la main quand les Démocrates contrôlaient largement le Sénat (2009-2011), ils auraient pu lui trouver un successeur du même tonneau idéologique. Elle a voulu s'accrocher ("Hang Tough"), en espérant tenir le coup mais a fini par succomber, à 87 ans… sous Trump et une majorité républicaine au Sénat. Elle fut donc remplacée au pied levé par une femme, certes, mais ultra-conservatrice (Amy Coney Barrett). C'est le scénario que le juge Breyer a voulu éviter. Donc "Hey Joe", "*Time is on your side*" !

Pourtant, si le retour d'une "Red House" en novembre ne fait guère de doute, c'est moins totalement acquis pour le Sénat, mais "You Never Can Tell". Évidemment, côté républicain, on n'a pas attendu pour réagir : Ted Cruz – "People are Strange" – a dénoncé que la promesse de Biden de nommer une femme noire disqualifiait d'office toute femme blanche, et tout homme, quelle que soit l'excellence de leur parcours. C'est donc de la discrimination positive et pas du mérite ! Mais un certain Ronald Reagan (pas franchement un hippie "*Woke-on-the-Wild-Side*") n'avait-il pas promis de nommer une femme – la première de l'histoire –, Sandra Day O'Connor, en 1984 ? Par ailleurs, George Bush Sr avait remplacé le premier juge noir (Thurgood Marshall) par un autre Noir, Clarence Thomas. Bon, certes, il est ultra-conservateur. George Bush Jr, lui, avait nommé le premier Hispanique – Samuel Alito. Bon, certes, il est aussi très conservateur. Mais c'est l'intention qui compte, n'est-ce pas ?

PAR LAURIC HENNETON

@lauric_henneton

Lindsey Graham, devenu un paillasson trumpiste depuis la mort de son copain John McCain, a un tout autre discours : il fait généralement confiance au Président – fut-il démocrate ! – pour les nominations judiciaires. Il est donc prêt à suivre, surtout si l'heureuse élue (enfin, nommée) est originaire de son État, la Caroline du Sud. D'autres sénatrices républicaines, Susan Collins, du Maine, et Lisa Murkowski, d'Alaska, ont jusqu'ici largement approuvé les nominations de Biden pour les tribunaux fédéraux. Ce qui permettrait de se passer de l'éventuelle défection de l'électron libre démocrate, Joe Manchin, qui s'est attiré les foudres de son camp sur bien des dossiers – au point que "Rage Against the Manchin" est devenu un des bons mots les plus éculés du circuit.

Contrairement à ce qu'affirme Ted Cruz, les femmes noires pressenties ont toutes fait leurs preuves. Celle qui semble tenir la corde, Ketanji Brown Jackson, est bardée de diplômes et a récemment été approuvée par le Sénat à la cour d'appel de Washington D.C., par 53 voix contre 44. Pourquoi voter pour elle une année et contre elle l'année suivante ? Une autre prétendante, Michelle Childs, vient de Caroline du Sud, et elle est plébiscitée par… les sénateurs républicains locaux, dont le fameux Lindsey Graham. Pour qui il est important que la Cour reflète la physionomie du pays.

"Wantin' Ain't Gettin'". La nomination d'une juge noire suffira-t-elle à (re)mobiliser les femmes noires, la clientèle la plus fidèle de l'électorat démocrate ? Possible, mais le risque est aussi (voire surtout) de susciter une contre-mobilisation au sein d'un électorat républicain revanchard (on lui a volé son Président, après tout !), qui voit toujours d'un mauvais œil la relégation symbolique des Blancs vers les marges. Et, malgré les statistiques (revenus, éducation, etc.), c'est ce que ressent une partie de l'électorat, notamment avec ce type de promesses. Biden aurait simplement pu nommer une femme noire sans rien promettre avant. *"That ain't workin', that's the way you do it!"*

Si la Cour suprême, justement, remet en cause le droit à l'avortement en revenant sur l'arrêt Roe v. Wade (1973), le sursaut de mobilisation pourrait s'inverser : plus rien à espérer côté républicain, revanchisme exacerbé côté démocrate. Mais cette nomination, en définitive, ne contribuerait pas à inverser les rapports de force à la Cour suprême, qui resterait à majorité conservatrice (6 juges contre 3). Il s'agirait juste de maintenir le statu quo.

"*Mr Big, You'd Better Watch Out!*" Pendant ce temps, l'étoile de Trump semble pâlir : des soutiens contestés pour les midterms, et l'annonce de sa troisième dose qui a provoqué des huées parmi sa base antivaccin. Une légère démobilisation républicaine pourrait faire les affaires des Démocrates dans des États serrés. *"Just a little pinprick/You might feel a little sick"*. Dit autrement, "Needle and the Damage (possibly) Done".

Abonnements

LE MENSUEL PAPIER ET SA VERSION NUMÉRIQUE SUR APPLICATION SMARTPHONES ET TABLETTES

(10 N^os PAR AN)

LE MAG « L'HEBDO » 100% NUMÉRIQUE ET INTERACTIF SUR NOTRE LISEUSE TOUS SUPPORTS

(40 N^os PAR AN)

ACCÈS CLUB ROLLINGSTONE.FR

(NEWSLETTER, CONCOURS ET INVITATIONS)

BULLETIN D'ABONNEMENT

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLINGSTONE, À RENVOYER À : ROLLINGSTONE – 53 RUE CLAUDE BERNARD 75005 PARIS

1. JE CHOISIS MON OFFRE

• OFFRE ROLLING STONE INTÉGRALE
(PAPIER + HEBDO & MENSUEL NUMÉRIQUES)

➥ **1 AN** *(10 N^os PAPIER INCLUS)*

- ☐ France métropolitaine : **65 €** *(au lieu de 154,90 €)*
- ☐ UE + Suisse : **78 €**
- ☐ Monde : **84 €**

➥ **2 ANS** *(20 N^os PAPIER INCLUS)*

- ☐ France métropolitaine : **105 €** *(au lieu de 309,80 €)*
- ☐ UE + Suisse : **132 €**
- ☐ Monde : **144 €**

• OFFRE ROLLING STONE 100% NUMÉRIQUE

- ☐ **1 AN : 47 €** (Toutes zones)
- ☐ **2 ANS : 72 €** (Toutes zones)

2. J'INDIQUE MES COORDONNÉES ET/OU CELLE DU BÉNÉFICIAIRE DE L'ABONNEMENT

BÉNÉFICIAIRE (ADRESSE DE LIVRAISON) ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ **M.** ☐ **M^ME** **NOM** _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____ **VILLE** _____

PAYS _____ **TÉLÉPHONE** _____

ADRESSE E-MAIL*: _____

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR RECEVOIR VOS CODES D'ACCÈS NUMÉRIQUES

☐ **ADRESSE DE FACTURATION** (SI DIFFÉRENT DE LA LIVRAISON)

NOM _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____ **VILLE** _____

PAYS _____ **EMAIL** _____

CONFORMÉMENT À LA LOI INFORMATIQUE ET LIBERTÉS DU 6 JANVIER 1978, VOUS DISPOSEZ D'UN DROIT D'ACCÈS ET DE RECTIFICATION DES INFORMATIONS VOUS CONCERNANT EN ADRESSANT UN COURRIER À ROLLING STONE, 53, RUE CLAUDE-BERNARD, 75005 PARIS, FRANCE.

ABONNEZ-VOUS EN LIGNE EN 3 CLICS SUR BOUTIQUE.ROLLINGSTONE.FR

Making of
JIM HARRISON

UNE ODYSSÉE AMÉRICAINE

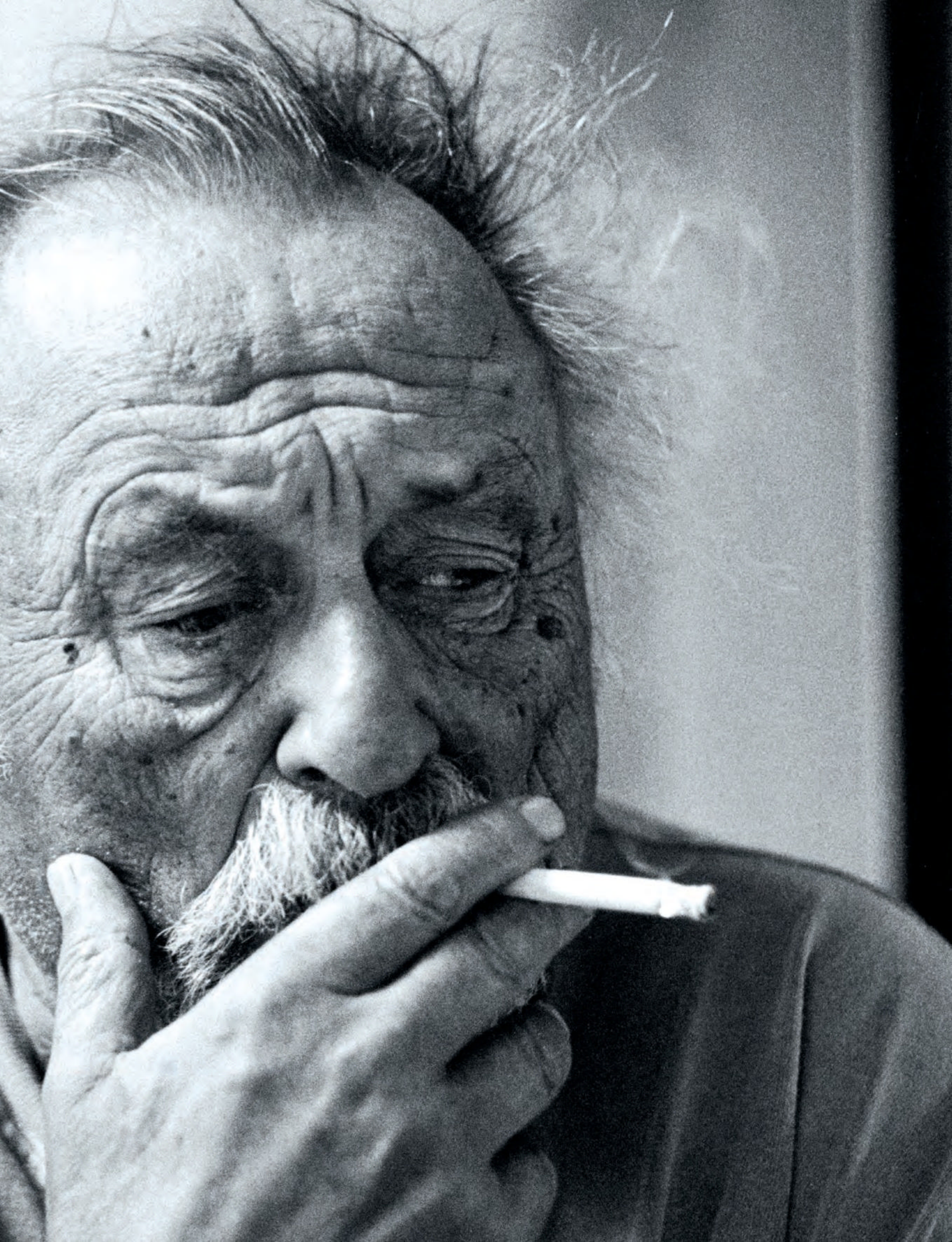
Le film de François Busnel et Adrien Soland, *Seule la terre est éternelle*, consacré à l'un des plus importants auteurs du XXe siècle, est à la fois un documentaire foisonnant, doublé d'un hommage à l'écrivain qui racontait son pays de son style unique. Carnet de tournage avec son réalisateur.

Par BELKACEM BAHLOULI

Photo de JEAN-LUC BERTINI

BIGGER THAN LIFE. Harrison, le "grizzli du Montana", probablement l'un des plus grands écrivains américains, fait aujourd'hui l'objet non pas d'un film ou d'un documentaire, mais d'une allégorie, manière d'hommage de la part de celui qui a été son inconditionnel mais aussi son ami, le journaliste François Busnel. Pudique, sensible, émouvant, chatoyant, pittoresque, ce film sur "Big Jim" est une ode à la nature, une ode à sa nature d'amateur de bonne chère, mais surtout un voyage intemporel dans les décors qui ont forgé le caractère de l'écrivain : Montana, Wyoming, Nebraska, Colorado, Arizona, Utah. Ces grands espaces qui incitent à la méditation et à l'écriture, et où Harrison a trouvé ses paysages, mais aussi une certaine philosophie de la vie, malgré les drames, malgré les échecs, mais aussi les succès, les parties de pêche et les dîners interminables. Paysages sauvages, comme son caractère, cultures autochtones des Native Americans qui l'ont aidé à mieux penser la nature autour de lui, et aussi, peut-être, à comprendre l'identité même de ce peuple américain au travers de sa galerie de personnages, héros ou antihéros, winners ou losers, mais toujours pittoresques, hauts en couleur et surtout inoubliables.

François Busnel, ancien directeur de la rédaction du magazine *Lire,* patron des pages littéraires de *L'Express* et cofondateur, avec Éric Fottorino, de la revue *America,* avait signé nombre d'articles et de reportages sur les auteurs américains, qu'il a reçus aussi dans son émission hebdomadaire *La Grande Librairie* (France 5), toujours en gardant une place à part pour son ami et inspirateur, Jim Harrison. Aujourd'hui, après sept années de travail, de découragements, de rebondissements, il sort enfin *Seule la terre est éternelle*, coréalisé avec son ami et partenaire de télévision, Adrien Soland. Le *must be seen* de ce début d'année, dans lequel Busnel fait revivre Harrison au milieu de paysages grandioses.



Comment êtes-vous tombé dans l'Amérique et Jim Harrison ?
Dans l'Amérique, d'abord par la musique et le cinéma. Ce fut une révélation : tout à coup, l'horizon s'est ouvert. Comme tous les gamins qui vivaient en banlieue, je m'entendais sans cesse dire : *"Tu ne peux pas dépasser le bitume, et ton seul horizon c'est la tour."* J'ai grandi entre Argenteuil et Cormeilles-en-Parisis, dans un milieu où il y avait peu de livres et aucun accès à cette culture américaine, dans les années 1970-1980. La seule fenêtre sur le monde, en l'occurrence sur l'Amérique, c'était le cinéma. Et "La dernière séance" d'Eddy Mitchell, à la télévision. C'est là que j'ai découvert l'envers du décor car Eddy Mitchell présentait deux films : l'un très classique (type John Wayne, sa cavalerie et les clichés) et le second, très contre-culture, loin du folklore et du pittoresque, où les Indiens n'étaient plus présentés comme des sauvages à abattre mais comme ceux dont on avait volé la terre !

Qu'est-ce qui vous a le plus surpris, justement, dans ces films ?
On y inversait le dogme, comme dans *Jeremiah Johnson, Little Big Man, L'Homme qui tua Liberty Valance, La Flèche brisée* et les grands films de ce calibre. On y faisait l'éloge des marginaux, des outcasts, de la liberté. J'étais au collège, en banlieue, et là-bas on vivait au sein d'un melting-pot. Mes copains, c'étaient les Indiens ! Ces films qui m'ont marqué ne ressemblaient en rien à l'Amérique consumériste, ultralibérale et conquérante qu'on nous vendait alors.

Côté livres, l'impact a été similaire ?
Ce fut même plus fort ! Le premier choc, c'est *Sur la route*, de Kerouac. Qui m'amène tout naturellement vers Jack London et ses pérégrinations de hobo. La lecture de ces auteurs remet en cause la vision du monde, lisse et propre, que l'on vend alors à un gamin de 15 ans. Je me dis : *"C'est quoi cette Amérique dont on ne parle jamais ?"* Puis viennent Steinbeck, avec *Voyage avec Charley*, l'Amérique du maccarthysme, dans les années 1950 et enfin John Fante et les Bandini. Qui mène à Jim Harrison : *Dalva* et *Légendes d'automn*e. Les BD ont aussi joué un rôle déterminant : avant Blueberry, que j'ai découvert sur le tard, il y eut Corto Maltese qui m'a refilé le virus du voyage, de l'envie d'aventures. À 15 ans, dans la vie, je voulais faire "Corto Maltese". Bref : bourlinguer à travers le monde. Et puis, évidemment, il y a eu la musique, libératrice, elle aussi…

Alors, quelle est la bande originale pendant votre adolescence ?
À l'époque, la FM n'avait pas encore explosé, donc il ne restait que les stations "officielles", sur lesquelles il fallait attendre la nuit pour échapper à la variété française et découvrir les merveilles diffusées par Georges Lang puis Francis Zégut alias "Tonton". Une déflagration ! D'un côté le rock californien, de l'autre le hard rock bien graisseux grâce à "Wango Tango". Tout mon argent de poche passait soit chez les bouquinistes des quais de Seine soit chez Crocodisc, rue des Écoles (et au bistro, pour le flipper). C'est là qu'entre "Indiens", on s'échangeait des disques et des cassettes : *"Tiens je te passe mon Lynyrd Skynyrd et tu me files ton Deep Purple."* J'ai, grâce à eux, découvert les artistes qui m'habitent encore, Eagles, Crosby, Stills, Nash & Young, Mellencamp, Blackfoot et le Boss, bien sûr, dont je suis un énorme fan ! Mais surtout, je me suis enfin mis sérieusement à l'anglais : je voulais comprendre ce qu'ils racontaient. En fait, ce que j'ai surtout compris, grâce à la musique, au cinéma et à la littérature, c'est qu'il fallait que je parte, que je quitte cette banlieue, que j'élargisse mon horizon et que j'explore le champ des possibles.

"Comme j'écrivais sur la littérature américaine, dès que je me rendais aux États-Unis pour réaliser un sujet, je prenais une petite semaine de vacances pour aller pêcher avec Jim, dans le Montana."
François Busnel

Et c'est à ce moment-là que vous vous plongez dans l'histoire des États-Unis, par le biais de ses écrivains ?
En fait, comme je suis monomaniaque - et ça n'a d'ailleurs pas changé -, pendant un an ou deux, je dévore les livres qui parlent des États-Unis, car je suis aussi un passionné d'histoire. Et je découvre qu'on ne nous a pas tout dit sur les Indiens, l'esclavage, la guerre de Sécession. Je lis tout ce qui me tombe sous la main, notamment Mark Twain et *Les Aventures de Huckleberry Finn*, qui m'a profondément marqué, mais aussi James Baldwin et Toni Morrison. Et découvrir cette histoire-là, par les marges, m'a fasciné ! Tous ces personnages ont de la "paille au pied" et me renvoyaient à ma propre histoire : quand on vient de la zone, on trimballe un complexe d'illégitimité qu'il n'est pas facile de briser. Aujourd'hui encore, d'ailleurs. Quand j'ai débuté dans le journalisme, à 20 ans, je n'avais pas les codes (je ne les ai toujours pas), et je me sentais bien plus proche des héros marginaux de Jim Harrison, comme Chien Brun, que des fêtards mondains ,comme Gatsby le Magnifique, par exemple.

Puis vous découvrez Jim Harrison…
La révélation, ce fut *Dalva*. J'avais 20 ans et cette lecture a changé ma vie. Elle m'a, littéralement mis en route. *Dalva* est le plus beau livre du monde sur la liberté, sur le destin. Et sur l'adoption. Harrison vous fait voyager de la Californie au Nebraska, entrelaçant la quête des origines d'une famille marquée par la violence d'État et l'histoire du déclin de la civilisation indienne. Mais il le fait en vous invitant à inventer votre vie au cœur d'une nature sauvage, à vous "ensauvager".

Et vous le rencontrez enfin ?
À la fin des années 1990, j'allais très souvent, au festival Étonnants Voyageurs, à Saint-Malo. En marge du festival, nous nous sommes retrouvés un jour autour d'une table, à Cancale, avec mon ami Gérard Oberlé, grand libraire et poète de haute sève. Notre amitié est née ce jour-là, autour de quelques flacons, à causer pêche et littérature, histoire et sens de la vie. Cette amitié s'est solidifée au fil des années, notamment lors du fameux repas d'amphitryons organisé par Gérard (encore lui), où défilèrent 37 plats mitonnés par le chef Marc Meneau, à Vézelay (Jim raconte ce moment dans *Un Sacré Gueuleton*). Quand je suis entré à *L'Express* puis à *Lire*, j'ai beaucoup écrit sur Jim. Des portraits, des interviews fleuves, des reportages. Nous nous sommes vus régulièrement pendant quinze ans, avons beaucoup échangé par lettres ou mails… Et comme j'écrivais pas mal sur la littérature américaine, dès que je me rendais aux États-Unis pour un reportage, je prenais une petite semaine de vacances pour aller pêcher avec Jim dans le Montana. Et c'est aussi à cette époque, au tournant des années 2000, que j'ai rencontré son ami Jim Fergus, qui n'était pas encore publié en France, et que Gérard Oberlé a fait éditer. En 2015. Je venais de réaliser un doc sur Philip Roth pour France 5 et un autre sur Zweig pour Arte. J'avais adoré faire ça, mais à la télévision un film obéit à des contraintes. J'avais envie de m'en libérer. Et Jim est l'exemple même de la liberté ! Un soir, dans le Montana, alors que nous venions de passer un moment homérique à table avec Jim et ses copains, Adrien - avec qui je signe ce film - me dit : *"Tu vois, c'est un moment comme ça qu'on aurait dû filmer."* Je connais Adrien depuis 2009, c'est avec lui que j'ai créé "La Grande Librairie" puis réalisé mes "Carnets de route", ces documentaires sur les écrivains américains. C'est un super-réalisateur et un de mes meilleurs amis. Il vient du grand reportage, il a notamment bossé pour "Faut pas rêver" ou "Thalassa". Ce soir-là, il m'a dit : *"Écoute, tu me parles de Jim Harrison depuis tellement longtemps que c'est toi qui vas réaliser ce film. Tout seul, comme un grand". "Mais, je ne sais pas faire",* lui ai-je répondu. Il m'a répliqué : *"Ben, tu vas apprendre. Écris, fais*

© PRODUCTION

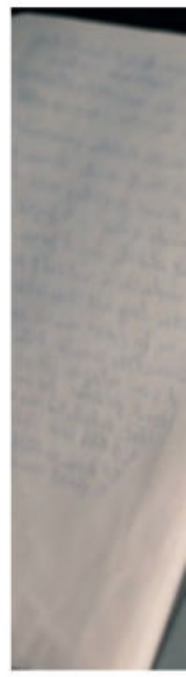
TOURNAGE
Chez Glenn, le bar de Livingston, Montana, où Jim Harrison avait ses habitudes. Halte indispensable entre deux prises.

© ROCKERAMA/LOOP

L'ÉQUIPE
De gauche à droite : Adrien Soland, François Busnel, Yann Staderoli (directeur de la photo) et David Sandras (ingénieur du son).

INTO THE WILD
À deux pas de la maison de Jim Harrison, dans le Montana, se trouve le terrain de jeu des grizzlis.

AMITIÉ
Avec Jim Fergus et ses chiens (Tux et Harry), devant son Airstream, dans le décor de Paradise Valley, avec un verre de Vieux Télégraphe. La Yellowstone River coule au pied des montagnes bleues.



le story-board, tu choisis les plans, les axes, tu feras le montage, etc., et moi je te 'back', je me charge du côté technique." Au final, on a décidé de le cosigner. Je savais que Jim refusait tout projet de doc sur lui depuis des années. Il a d'ailleurs commencé par me dire non. Puis un jour, j'ai reçu un mail de lui : *"François, si tu veux toujours faire ce film, viens me voir cet été."* Je lui ai dit ce que je voulais faire : un film de cinéma, sans archives, où je n'apparaîtrai pas à l'image, sans intervenants extérieurs, qui raconterait l'histoire d'un vieil homme qui rentre chez lui dans les grands espaces et raconte sa vie, laquelle se confond avec l'histoire de l'Amérique, et nous montre les coins sauvages dans lesquels nous pouvons nous reconnecter à la nature. Jim a tout de suite dit *"Okay"* et a été d'une disponibilité absolue. C'est un cadeau inestimable qu'il nous fait là. Ce que je n'avais pas saisi, c'était l'urgence de tourner le film, et pourtant Adrien m'avait alerté : "[Harrison n'allait] *pas durer éternellement*", et il n'avait pas tort. Et en fait, ce film est le résultat de tout ce que j'ai voulu faire dans ma vie et qui connecte tous les points de tout ce que j'aime dans ce métier. Depuis trente ans et même depuis que je suis gamin ! Oui, je lui fais parler de mes obsessions, sur les Indiens notamment, car il a été l'un des premiers à employer le terme de génocide à propos des Premières Nations, en Amérique. À l'époque, ça n'a pas plu !

Dans ce film, on est loin de l'entretien classique alternant avec des images d'archives et des paysages…

Dès le départ, j'ai dit à Jim, on ne va pas faire un film d'interviews dans ton bureau, on va se promener ensemble, on va aller à la pêche, on va aller traîner à la Casita, dans ton bistro habituel, et Jim a dit : *"Mais oui, bien sûr."* L'autre point, c'est qu'on voit Jim, comment dire… un peu fatigué. Je lui ai demandé s'il voulait qu'on le voie de cette manière, et il m'a répondu, avec son grand sourire : *"Tu crois qu'on triche encore à mon âge, devant la mort ? Je sais bien qu'elle arrive, c'est pas grave, tu sais. Filme-moi tel que je suis, et quand on se parlera, pareil, on ne maquillera pas ce qu'on se dira. Vas-y, demande-moi ce que tu veux."* C'est une chose à laquelle je tenais beaucoup car, dans ce métier, les gens qu'on idolâtre – parfois, faut le reconnaître, ce sont des héros pour nous –, qu'on interviewe, ont un rang à tenir, une image qu'ils surveillent : à quel moment arrive-t-on à toucher la vérité d'une personne ? Là on est en dehors des circuits promo. Dès le départ j'ai l'idée du titre… que je lui soumets d'ailleurs le deuxième soir : je voulais un truc non formaté, surprenant. D'où ce début de film très radical, presque étouffant dès les premières images, car c'est Jim tel qu'il était à ce moment-là, six mois avant sa mort : fragile, titubant, fatigué mais vivant ! Ça nous renvoie à ce qu'on ne veut pas voir, dans le journalisme comme au cinéma, c'est-à-dire un homme qui va mourir, le sait et s'en fout un peu. Mais Jim rend joyeux ce moment crépusculaire, il parle, il sort des aphorismes un aphorisme par-là, un haïku par-ci, c'est un peu le grand-père qu'on aurait tous aimé avoir, qui t'emmène à la pêche et te raconte la vie. Malgré tous les drames qu'il a pu vivre – un œil crevé, les dépressions, la mort sou-

"Tu crois qu'on triche encore devant la mort ? Je sais bien qu'elle arrive, c'est pas grave tu sais. Filme-moi tel que je suis, et quand on se parlera, pareil, on ne maquillera pas ce qu'on se dira."
Jim Harrison

© COURTOISIE DE LA PRODUCTION

BUREAU
Lunettes, cendrier, des stylos Bic par dizaines, en réserve, et sa canne-serpent. Tel était le bureau de Jim Harrison.

CARNET
Harrison ne s'est jamais mis à l'ordinateur. Jusqu'à son dernier souffle, il a écrit romans et poèmes à la main, sur ces carnets.

daine de sa sœur et de son père tués par un chauffard, l'argent qui ne rentre pas… – il continue de profiter de ce qu'il a : *"Get It While You Can"* chantait Janis Joplin, qu'il adorait. Sa philosophie de vie, c'est le *carpe diem*.

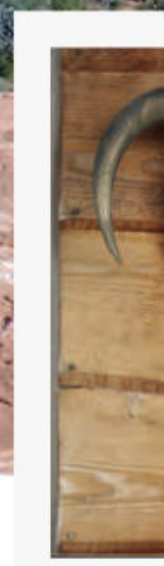
Car il y a une philosophie harrisonienne…

Tout à fait. Il y a une vraie philosophie. Le titre de ce film, *Seule la terre est éternelle*, est un proverbe Lakota-Sioux, qu'on attribue à Crazy Horse. On dit qu'il galvanisait ses troupes avant le combat avec cette phrase. Avec, évidemment, la vision écologique avant l'heure qu'implique une telle maxime : c'est dans l'ordre des choses que la terre soit éternelle, en revanche ça ne l'est plus quand l'homme sabote la planète. Jim parle beaucoup des Indiens, dans le film, et dit qu'il a appris d'eux que nous prouvons notre appartenance à l'endroit où nous vivons sur terre en utilisant notre maison avec soin, sans la détruire. Comment habiter poétiquement le monde ?, voilà ce que demande Jim dans son œuvre. Réponse : en marchant, en pêchant, en apprenant à écouter le murmure d'une rivière ou d'une forêt, en prenant la route, en se branchant sur radio-cosmos, cette fréquence qui nous réconcilie avec l'univers. Ce film dit cela : ré-ensauvagez-vous ! Jim n'a pas son pareil pour décrypter la mélodie d'un ruisseau, décrire la danse d'un flocon de neige, percer les secrets d'une écorce d'arbre, comprendre les métamorphoses d'un paysage. Mais ce qui est frappant, c'est que Jim Harrison, poète dans l'âme, ne se contente pas d'exalter la beauté des grands espaces : il montre par quelle alchimie elle s'infiltre dans les replis des cœurs en soumettant les êtres à sa violence, à sa démesure, à son indomptable sauvagerie. Toute son œuvre est une célébration de ce rapport retrouvé à une nature à la fois majestueuse et dangereuse.

Vous avez choisi un tempo plutôt lent dans la narration.

Le film documentaire, au cinéma, ne doit pas être aussi rapide qu'une émission de prime time et il fallait se réapproprier le temps long, la patience, l'attente et en même temps le mouvement. Un film documentaire est un moment suspendu, poétique, qui raconte une histoire, ce qui n'est évidemment pas incompatible avec la dimension "grand public", bien au contraire. Quand Harrison dit : *"Une rivière est une merveilleuse métaphore de la vie car la rivière va toujours de l'avant, impossible de revenir en arrière, tu ne peux qu'avancer"*, il faut être dans le tempo de la rivière. Calmer le temps. Ralentir. On ne prend plus le temps de regarder le monde qui nous entoure : ce film propose de le faire. C'est comme pour la route : il ne faut pas la voir comme un rouleau de bitume qui se déroule devant soi, mais comme un intermédiaire qui permet d'arriver dans des endroits incroyables ! Il n'a pas tort. Pour lui, il fallait rouler sans but dans les

© COURTOISIE DE LA PRODUCTION



© COURTOISIE DE LA PRODUCTION

grands espaces et regarder la nature, s'arrêter où on veut, sortir les cannes à pêche, dormir dans un motel et vivre de l'imprévu. Se gorger d'imprévu, se donner des surprises, retrouver l'essentiel, la nature. Pas la nature idyllique, mais la nature sauvage. La force de Jim, c'est de nous avoir fait comprendre tout ça, de chercher à saisir l'esprit des lieux, de ne pas se complaire dans le passé ou l'autoapitoiement. Il expliquait qu'un paysage est avant tout une force d'évocation, surtout destiné à chasser toutes nos névroses, et j'y crois ! Et tout cela s'inscrit dans une philosophie, qui est aussi celle de Thoreau et Whitman, en littérature, et Neil Young, en musique, notamment la chanson "Be the Rain", dans *Greendale*. Harrison l'expliquait ainsi : *"Deviens ce que tu vois : deviens la neige, la pluie, le vent."*

Vous avez mis près de sept ans à réaliser ce film.

Oui, sept ans, c'est long, très long, mais entretemps il y a eu le Covid, qui nous a ralentis pendant près de deux ans, et surtout la mort de Jim. Et très honnêtement, ça m'a très profondément atteint. Cette année 2016 a été éprouvante, je n'avais vraiment pas vu venir sa mort et ça m'est tombé dessus, comme à ses millions d'inconditionnels. Un véritable choc. Je l'ai appris le 27 mars par un appel de Jim Fergus, son vieil ami, qui m'a annoncé la nouvelle. Fergus n'est pas le genre de types qui prend son téléphone… La veille ils avaient fait un grand dîner avec Jim, Fergus bien sûr et Phil Caputo, qui a reçu le prix Pulitzer. Quand j'ai vu son nom apparaître, je savais qu'il était porteur de mauvaises nouvelles. On avait commencé à tourner à l'été 2015, et Jim est mort en mars 2016, alors qu'on avait rendez-vous pour tourner la deuxième partie du film le mois suivant. Car au départ, j'avais écrit un scénario dans lequel Jim ne mourrait pas, évidemment : nous devions nous balader avec lui dans la péninsule Nord en hiver, puis au printemps suivant en Arizona. Sa mort a mis un coup d'arrêt au film.

Comment vous êtes vous alors remis en selle ?

Pendant un an et demi je me suis dit que le film ne sortirait jamais, que je ne le finirais jamais. J'étais découragé. Prêt à laisser mes bobines dans un fond de tiroir. Et là, miracle : en 2018 je reçois un coup de téléphone de Thierry Frémaux, notamment directeur de l'Institut Lumière de Lyon, que je ne connaissais pas : *"On me dit que vous avez des images de Jim Harrison dont je suis un grand fan, je l'ai reçu à Lyon au début des années 1990. Et on me dit aussi que vous l'avez bien connu, alors pouvez-vous venir en parler au Festival Lumière ? Et si vous pouviez m'envoyer vos images…"* J'en-

"Jim est cadré serré car son visage est un paysage à lui tout seul, avec ses grands espaces, ses ravins, ses canyons, et en extérieur, en plan large avec les paysages grandioses du Montana ou de l'Arizona."
François Busnel

CAFÉ
Une station-service abandonnée au cœur du Nebraska. Le décor des romans de Jim Harrison, où vivent les marginaux qui les peuplent.

PANORAMA
Dans le parc national des Arches (Utah), sur la route qui conduit Jim Harrison du Montana à la frontière mexicaine : François Busnel au cadre, Adrien Soland qui le back : "*Moteur ! Action !*"

RAPACE
Buster, le faucon de Dan O'Brien, l'écrivain-rancher ami de Harrison, réveillait l'équipe toutes les nuits par ses piaillements pendant le tournage de la séquence sur les bisons.

ARIZONA
L'équipe de tournage a suivi Harrison jusqu'à sa maison arizonienne, située à Patagonia, près de la frontière mexicaine.

PÊCHE À LA LIGNE
Jim sur son canot, avec le chien Jack. Il partageait sa passion de la pêche (ici, sur la Yellowstone River) avec ses amis Richard Brautigan et Peter Matthiessen.

AMBIANCE
Un tournage avec Jim Harrison est aussi un moment de franche rigolade. La preuve…

© COURTOISIE DE LA PRODUCTION

voie les images et quelque temps plus tard, Frémaux me rappelle : *"Les images que j'ai vues, là, vous en avez d'autres ?"* Je réponds : *"Oui, bien sûr !" "Ah, combien ?" "Une dizaine d'heures." "De la même qualité ?", "Oui…", "Mais il faut absolument en faire un film ! Vous êtes fou, vous attendez quoi ?"* Il avait raison, mille fois raison. On a déjeuné ensemble et il m'a dit, comme à un gamin : *"Va falloir se réveiller ! Si tout est de ce niveau-là, ne pas faire le film serait malhonnête vis-à-vis de Jim, qui vous a fait le cadeau incroyable de se confier à vous comme à personne."* Je me suis dit : il est gonflé, ce gars, quand même. Mais je dois avouer que Thierry (suivi par la femme que j'aime à qui j'ai raconté ça et m'a répliqué : *"Il a raison et ça fait deux ans que je te le répète."*) m'a donné l'impulsion de réécrire tout le film, de le repenser entièrement au montage et d'imaginer notamment une autre fin que celle que j'avais initialement prévue. Quand je lui ai dit que je n'avais jamais fait de cinéma avant, Frémaux m'a répondu, comme Adrien : *"Vous apprendrez."* Alors j'ai travaillé, et l'été suivant nous sommes repartis tourner les plans complémentaires pendant trois semaines, sur la route. Puis je me suis attelé au montage et j'ai montré le film à Thierry Frémaux, qui l'a sélectionné au Festival Lumière de Lyon, où l'accueil a été fabuleux…

Vous y dressez un portrait joyeux d'Harrison qui avait un côté vieux bougon…
Quand on le voyait, avec son physique de cyclope, on se disait : *"C'est un grizzli, un gros macho, un personnage à la Crumley."* Alors qu'il était tout le contraire. Jim porte sur le monde un regard à la fois poétique et insolent. Facétieux. Il y a dans le film des moments de cocasserie et d'autodérision qui confinent au burlesque. C'est aussi l'un des hommes qui a le mieux compris les femmes, d'ailleurs les féministes l'adorent ! Au départ, elles disaient : *"C'est qui ce mec, avec ses photos de femmes nues, etc. ?"* Et en fait, non, il n'y a qu'à voir tous ses personnages féminins, dans *Dalva, La Femme aux lucioles*, ce sont des femmes libres, qui se sont libérées de tous les carcans. Jim est politiquement (et sanitairement) très incorrect : il fume, il boit, il mange, mais il ressemble aussi à un vieil Indien, à un vieux sage, c'est pour cela qu'on a filmé de cette manière : en cadre serré car son visage est un paysage à lui tout seul, avec ses grands espaces, ses ravins, ses canyons, et en extérieur, en plan large avec les paysages grandioses du Montana ou de l'Arizona. Le cinéma est là. Car si en musique j'ai été formé par les Beatles, Eagles ou Springsteen, à l'image, mes modèles sont Fred Wiseman, William Klein et Raymond Depardon. Quand j'étais jeune, j'allais à Paris et j'enchaînais trois séances au cinéma : deux films et un documentaire, c'est très formateur. Et tous ces documentaires réalisés par ces hommes exceptionnels ont été un vrai choc pour moi, je me suis dit : *"Tiens, un journaliste peut faire ça aussi."*

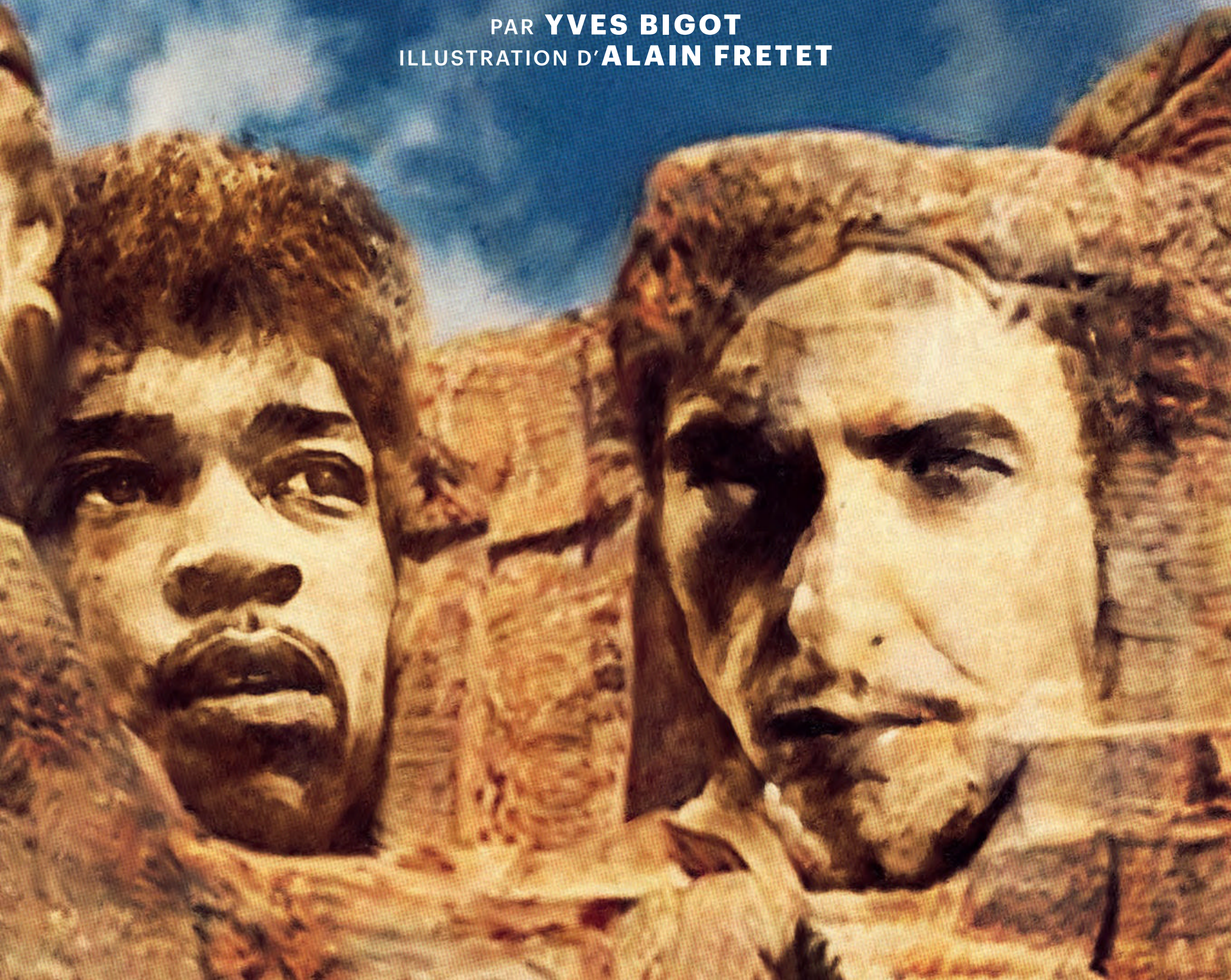
© JEAN-FRANÇOIS PAGA/GRASSET

ROCK – CINÉMA – LIVRES

QUE RESTE-T-IL DE LA *CONTRE-CULTURE ?*

Révolutionnaire et avant-gardiste, subversif et anticonformiste, ce mouvement né au début des années 1960 prônait la libération sexuelle, les droits des femmes et des minorités, l'intégration des cultures mondiales, le refus de l'autorité et de la censure, la prise de conscience écologique et le rejet de la société de consommation. Aujourd'hui remis en cause, ce phénomène s'est en fait imprégné profondément dans une société qu'il a contribué à remodeler.

PAR **YVES BIGOT**
ILLUSTRATION D'**ALAIN FRETET**



18+

WHAT IS AVAXHOME?

AVAXHOME-

the biggest Internet portal, providing you various content: brand new books, trending movies, fresh magazines, hot games, recent software, latest music releases.

Unlimited satisfaction one low price
Cheap constant access to piping hot media
Protect your downloadings from Big brother
Safer, than torrent-trackers

18 years of seamless operation and our users' satisfaction

All languages
Brand new content
One site

AVXLIVE.ICU

AvaxHome - Your End Place

We have everything for all of your needs. Just open https://avxlive.icu

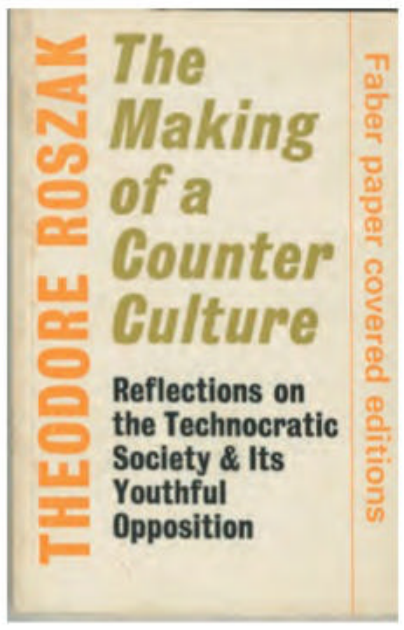
HAPPENING
Janvier 1967, Allen Ginsberg s'adresse à la foule lors d'un be-in humain, au Golden Gate Park de San Francisco.

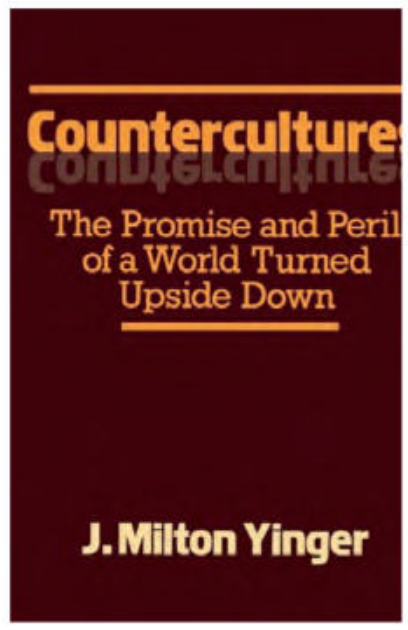
"A MURDER MOST FOUL" : c'est ainsi que Bob Dylan qualifie l'assassinat de John Kennedy à Dallas, Texas, le 22 novembre 1963, dans une litanie prophétique cosmiquement tombée du ciel pendant le Grand Confinement du printemps 2020. Il y dresse un inventaire personnel de la contre-culture, comme si elle seule avait préservé l'âme de l'Amérique après *"The Day John Kennedy Died"* que lamentait déjà Lou Reed.

Ce coup de tonnerre dans la démocratie et la psyché américaine tout juste revigorées par l'élection d'un président jeune, moderne, qui portait l'espoir d'une génération enfin délivrée du maccarthysme, a fracassé sa foi en l'American Dream au point d'en dérouter massivement les baby-boomers, comme le prédisait apocalyptiquement Allen Ginsberg dans *Howl* : *"I saw the best minds of my generation destroyed by madness starving hysterical naked, dragging themselves through the negro streets at dawn looking for an angry fix"* (*"J'ai vu les plus grands esprits de ma génération détruits par la folie, affamés hystériques et nus, se traînant à l'aube dans les rues nègres à la recherche d'un shoot furieux"*).

La jeunesse américaine y répond by *going underground, "en devenant souterraine"*, d'où ses graines allaient resurgir et éclore en Flower Power multicolore, entraînant le reste du monde.

La contre-culture n'a effectivement commencé à s'identifier comme telle qu'à partir de l'orée des Golden Sixties, ainsi désignée pour la première fois dans un article de l'*American Sociological Review* par John Milton Yinger, et définitivement conceptualisée dans *The Making of a Counter Culture* (Doubleday & Co, 1969) par le sociologue californien Theodore Roszak. Pour tous ceux qui la vivaient et l'inventaient alors au quotidien, portés par le mouvement pour les droits civiques, l'opposition à la guerre au Viêt Nam, la libération sexuelle, les droits des femmes et des minorités, l'intégration des cultures mondiales, la découverte des drogues psychédéliques, le refus de l'autorité et de la censure, la prise de conscience écologique, le rejet de la société de consommation et de son cauchemar climatisé, la démographie d'après-guerre, un niveau d'éducation et de pouvoir d'achat de la jeunesse inédit dans l'histoire de l'humanité, le plein-emploi, elle aura aussi, et peut-être surtout, été la résultante inévitable de la rencontre de Bob Dylan et des Beatles. Cela avant même qu'elle ne se matérialise physiquement, en pleine folie de Beatlemania américaine, dans une suite de l'hôtel Delmonico (aujourd'hui hôtel Trump Park Avenue !) à New York, le 28 août 1964, où le roi du folk fit découvrir la marijuana aux Fab Four de Liverpool, jusque-là habitués à la benzédrine et à la Préludine des clubs du quartier rouge de Hambourg, où ils devaient jouer toute la nuit pour des marins alcoolisés et des soldats en goguette.





◀TEXTES FONDATEURS
À gauche, les deux premiers ouvrages traitant du sujet.

◀COUVERTURE
Le festival de Woodstock vu par l'hebdomadaire américain le plus populaire.

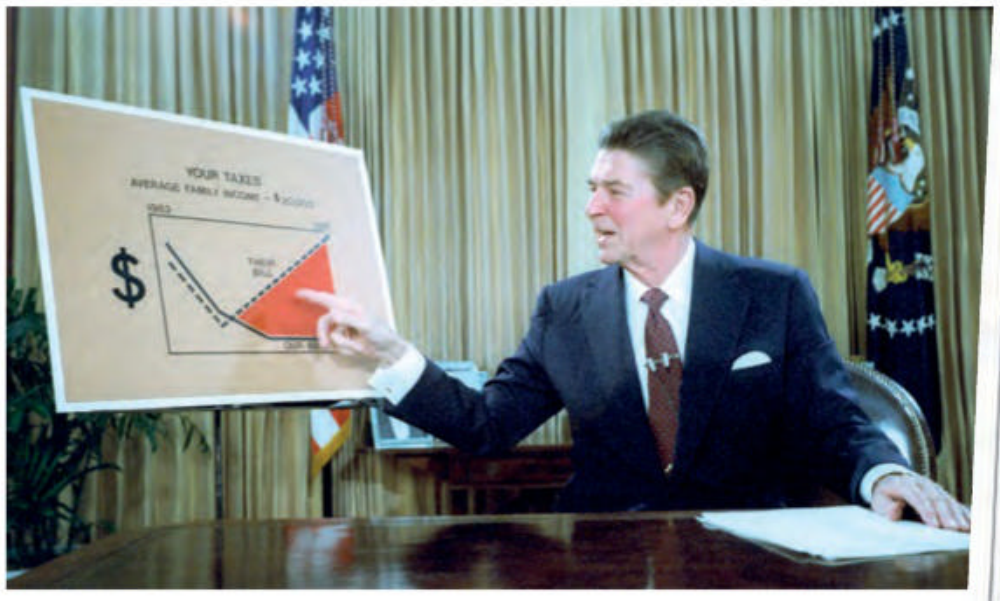
Pour révolutionnaire et avant-gardiste qu'elle semble alors, subversive et anticonformiste, cette convergence inédite de différentes sous-cultures et d'une opposition ontologique à l'État et à toute forme d'autorité, n'en avait pas moins des racines anciennes, remontant aux Cyniques grecs, aux socialistes utopiques (Thomas More, Saint-Simon, Charles Fourier, les Diggers et les Levellers du XVII^e siècle), aux Bohémiens, à Tristan Tzara et son Manifeste dada du Cabaret Voltaire zurichois, avec lequel Greil Marcus établit le parallèle avec le punk nihiliste des Sex Pistols dans son brillant *Lipstick Traces* (Harvard University Press, 1989), au Jazz Age des Roaring Twenties, aux Années folles, jusqu'à la Beat Generation, qui, devenue binaire et électrique, accouchera, "Like a Rolling Stone", de la révolution rock.

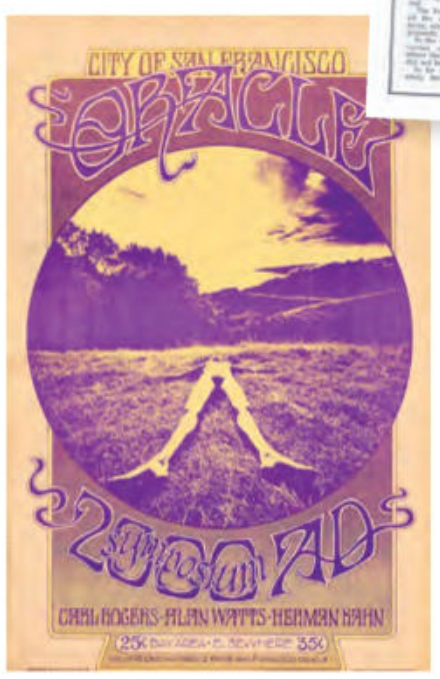
Celle-ci porte l'avènement de cette remise en cause fondamentale des valeurs conservatrices de l'Establishment, du "shitstem" aliénant, la sous-tend et la soutient en en fournissant bien plus que la bande-son et la chronique : l'expression la plus puissante et la plus contagieuse, l'incarnation planétaire et l'accélérateur, le creuset, sans lequel elle n'aurait pas fait de la décennie 1964-1974 l'âge d'or auquel tout est désormais comparé, confronté, rapporté.

Rolling Stone, né à San Francisco au cœur du vortex hippie en plein Summer

© COLLECTION PRIVÉE/HENRY DILTZ-GETTY/ ELLIOTT LANDY/WHITE HOUSE LIBRAIRY

BOB DYLAN
Le Zim attend le début de la conférence de presse destinée à présenter le concert qu'il donnera le soir même, au Royal Albert Hall, à Londres en mai 1966.





▲ RONALD REAGAN
Les années 1980 ont été traversées par les "Reaganomics", le capitalisme spéculatif et bientôt voyou.

▲ UNE DE *ROLLING STONE*
Le magazine naît à San Francisco au cœur du vortex hippie, en plein Summer of Love.

◀ FREEP!
It, magazine emblématique de la fin des 60's.

◀ MEETING
Affiche invitant à un symposium avec Rogers, Watts et Kahn.

of Love, quelques semaines après le festival fondateur de Monterey, est devenu dès son premier numéro, le 9 novembre 1967, avec la photo de John Lennon en treillis sur le tournage de l'antimilitariste *How I Won the War,* le journal culte, bientôt quasi officiel de cette contre-culture triomphante. Ralph Gleason et Jann Wenner la revendiquent en tant que telle, convaincus que chacun de ses adeptes pense et vit en fonction de ce que chantent Dylan, les Beatles, les Stones et les groupes de San Francisco. Ce faisant, ils encouragent et suscitent une nuée de concurrents, allant du free-jazz et des drogues à l'ésotérisme et aux styles de vie alternatifs, qu'ils l'aient précédé ou lui succèdent : *Mojo Navigator, Berkeley Barb, East Village Other, San Francisco Oracle, Los Angeles Free Press, Crawdaddy, International Times, Oz, Gandalf's Garden, Zigzag, Creem, Pop-See-Cul, Who Put The Bomp!, High Times,* sans parler des milliers de fanzines plus ou moins spécialisés qui fleurissent partout sur la planète, jusqu'en Inde et en Australie. Serge Loupien de *Libération* s'en souvient dans *La France Underground* (Rivages Rouges, 2018) : *"Tout le mouvement est lié à la Free Press, tout un réseau qui se tisse, des gens pleins de bonne volonté s'emmerdent et montent ces relais. Elle joue un rôle déterminant. Il y en avait partout. Ici, on se souvient d'*Actuel *qui a duré plus longtemps que les autres, mais il y avait des journaux dans tous les bleds. On ne faisait plus confiance à la presse traditionnelle. Comme tout le monde s'improvisait musicien, tout le monde se décrétait journaliste."*

Après le pic spectaculaire que constitue le festival de Woodstock, hyperbolisé par le film et le triple album qui le médiatisent et sacralisent la contre-culture en lui conférant une faculté quasi messianique, sa propre importance, sa force, vont entraîner sa perte. Épouvantée par les crimes odieux de la Manson Family puis le catastrophique festival d'Altamont, elle s'étiole, se dissout progressivement avec l'arrêt de la conscription, la crise pétrolière et économique de 1973 qui met fin aux Trente Glorieuses, la démission penaude de Richard Nixon, le 9 août 1974, la fin de la guerre du Viêt Nam et le pardon des déserteurs par Jimmy Carter, *Rock'n'Roll President* financé par les Allman Brothers, qui cite Bob Dylan dans ses discours et introduit le rock à la Maison-Blanche. "*The dream is over*" clame Lennon. "Won't Get Fooled Again" renchérissent les Who. Neil Young en éditorialise la chute dans *Tonight's the Night* et *On the Beach,* Bowie et Bryan Ferry enregistrent des albums nostalgiques qui célèbrent ce qu'ils considèrent déjà comme sa période impériale (*Pin Ups* et *These Foolish Things*), *American Graffiti* célèbre les conditions de son apparition et l'ennui qui l'a précédée, Mott The Hoople claironne l'arrivée d'une tout autre tribu, à la fois glam et paumée, qui annonce le punk : "*All the young dudes carry the news.*" Les Rolling Stones eux-mêmes, qui faisaient le jeu critique et

LIVE!
Août 1969, près de Bethel, New York, Jefferson Airplane sur scène, au Woodstock Music and Art Fair.

transgressif jusqu'alors, dressent ce constat d'impuissance : "It's Only Rock'n'Roll", alors que justement, c'était tellement plus que ça, les rêves, les engagements, les espoirs, les grands combats psychédéliques dans les cieux, de la Woodstock Generation trahie, par le business et les institutions, mais aussi par elle-même.

Les Beatles sont séparés, Brian Jones, Hendrix, Janis et Morrison sont morts, les rockstars ont gagné leur guerre contre la société corsetée et tyrannique héritée de la Silent Generation, les multinationales et les intérêts personnels vont peu à peu reprendre les rênes : la révolution n'a plus lieu d'être, la dépression s'installe. Privée d'adversaire et de cause suffisamment mobilisatrice, la contestation se résumera à des luttes plus sectorielles : le nucléaire, la famine en Afrique, le sauvetage des baleines, l'apartheid en Afrique du Sud, le racisme, l'extrême droite, et ne fédérera plus jamais pareillement…

On a basculé de paradigme. Place à la Me Generation, à la cocaïne, à la pornographie, aux "Reaganomics" qui rendent les riches plus riches et les pauvres plus pauvres, au capitalisme spéculatif et bientôt voyou, aux golden-boys et aux traders sans foi ni loi, aux punks qui haïssent les hippies alors qu'ils en

Les Beatles sont séparés, Brian Jones, Hendrix, Janis et Morrison sont morts, les rockstars ont gagné leur guerre contre la société corsetée et tyrannique héritée de la Silent Generation, les multinationales et les intérêts personnels vont peu à peu reprendre les rênes.

sont à leur façon désespérée et paupérisée, à MTV et aux superstars de l'image, aux paillettes du disco et aux clips de rap hâbleurs et consuméristes, à la radicalisation du Parti républicain qui trouvera son comble avec l'élection de Donald Trump.

Est-ce dire pour autant que la contre-culture est désormais muséifiée, un apogée destiné à nourrir la nostalgie et des uchronies, "Retour vers le futur" permanent ? Déjà, en septembre 1981, dix ans après son trépas d'une overdose d'héroïne dans les toilettes du Rock'n'roll Circus, rue de Seine, à Paris, où il était en exil volontaire, Jim Morrison rayonnait en couverture de *Rolling Stone* sous ce titre fulgurant : *"He's hot, he's sexy and he's dead"*. Le chanteur charismatique des Doors n'allait devenir que l'un des plus emblématiques poster-boys (and girls) dont l'écho ne s'est pas atténué avec les décennies, prenant le statut de légendes, de "golden gods", comme le clamait en 1975 un Robert Plant allumé au balcon du Continental Hyatt de West Hollywood, scène rejouée dans le film *Almost Famous,* de Cameron Crowe.

Janis Joplin, Hendrix, Elvis, Mick et Keith (et regardez, même Charlie), Lennon, Zappa, Miles, Bowie, Iggy, Bob Marley, Springsteen, Prince, Kurt Cobain et tant d'autres, sont devenus des totems pour plusieurs générations, vénérés comme des demi-dieux et élevés au rang d'icônes aux côtés de Che Guevara, Martin Luther King, Angela Davis, Mohammed Ali, James Dean, Marlon Brando, les Kennedy, Marilyn, Brigitte Bardot, Jane Fonda, Andy Warhol, Basquiat, Maradona, etc.

© HENRY DILTZ/ STEVE SCHAPIRO

TAXI DRIVER
Des réalisateurs américains, dont Martin Scorsese, ont repris le pouvoir sur les producteurs.

La contre-culture se recycle et se commente à l'infini, reprises, rééditions et inédits semble-t-il inépuisables (les *Bootleg Series* de Dylan, les *Archives* de Neil Young et de Joni Mitchell, les *Tracks* et concerts de Springsteen, les *Early* et *Later Years* de Pink Floyd), se décline au cinéma en fiction pure (de *Into the Wild* à *Inside Llewyn Davis, Yesterday* ou *Blinded by the Light*) et en biopics assumés (de *Backbeat* à *Bohemian Rhapsody*) ou démarqués (*The Rose, The Wall, I'm Not There*), documentaires (de *No Direction Home* à *Get Back*, de *20 Feet from Stardom* à *It Might Get Loud*), comme en littérature (*High Fidelity* et *Juliet, Naked* de Nick Hornby, *Great Jones Street* de Don DeLillo, *The Informers* de Bret Easton Ellis, *Freedom* de Jonathan Franzen, *Vernon Subutex* de Virginie Despentes, *The Unstable Boys* de Nick Kent), sans parler des innombrables biographies best-sellers (*Just Kids* de Patti Smith, *Life* de Keith Richards, *The Dirt* de Mötley Crüe, etc.). Certains vendent autant de merchandising (T-shirts, casquettes, mugs, affiches, figurines) que d'albums, et nombre de pochettes font figure de véritables œuvres d'art contemporain et partie de l'imaginaire collectif (*The Velvet Underground and Nico, Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band, Aoxomoxoa, Weasels Ripped My Flesh, In the Court of the Crimson King, The Dark Side of the Moon, Aladdin Sane, London Calling, Nevermind*...).

La contre-culture se recycle et se commente à l'infini : reprises, rééditions et inédits ; biopics ou documentaires. Sans parler des biographies best-sellers. Le tout se décline en merchandising et nombre de pochettes font figure de véritables œuvres d'art.

C'est qu'au XXIe siècle, purgée de toute menace qu'elle faisait peser sur l'ordre établi et les grands intérêts financiers, la contre-culture, ou plutôt sa production, son image, est définitivement devenue dominante ; elle est passée dans les mœurs avec l'accession de nombre de ses acteurs aux plus hauts leviers de la société, son invasion concomitante des médias et de la vie quotidienne, jusque dans les séries qui la mettent en scène.

Mais pourquoi ces rockstars ayant toutes dépassé l'âge de la retraite (ou décédées) sont-elles toujours les idoles des adolescents et des jeunes adultes, plutôt que leurs successeurs ? Parce que le climat a changé. Certes, nombre de jeunes - et moins jeunes - gens se reconnaissent en Thom Yorke, Ed Sheeran, Jay-Z, Taylor Swift ou Billie Eilish, mais ces étendards des générations Y et Z sont tributaires de, et confinés dans, leur époque. *"Things Have Changed"* constatait Dylan en 2000, obtenant un Oscar. La société d'aujourd'hui, en crise d'identité et d'avenir autant que financière, n'offre plus les possibilités semblait-il infinies, la latitude, qui autorisaient Jim Morrison, Lemmy ou Grace Slick de développer, gloire et fortune à la clé, les personnalités tonitruantes qui étaient les leurs. Le monde s'est refermé, le plein-emploi a disparu, tous les conservatismes règnent de nouveau, le puritanisme est de retour, Lennon ne pourrait plus chanter "Woman Is the

Nigger of the World", Véronique Sanson "Allah", les Stones autocensurent "Brown Sugar", Costello en fait de même de "Oliver's Army", et Frank Zappa aurait été embastillé dès *Freak Out!,* Iggy en camisole de force. Le politiquement correct l'a emporté partout, la cancel culture menace tous ceux qui ne sont pas dans la ligne de l'extrême gauche universitaire qui divise et foudroie le Parti démocrate comme la gauche française. Et, à ces égards, la contre-culture, et pas seulement le rock, a beaucoup péché aux yeux des nouveaux inquisiteurs. Reste donc, dans l'imaginaire collectif, l'adoration de ces personnages plus grands que la vie, au-delà du Bien et du Mal, que sont les rockstars, ces Rock'n'Roll Animals à la charge virale désactivée mais dont l'empreinte reflète la liberté absolue - et perdue - de la période *Sur la route* et *Easy Rider* des chemins de Katmandou et des road trips à travers l'Amérique. Plus ceux que les institutions jugent compatibles, acceptables, auxquels se raccrocher (Patti Smith, Leonard Cohen, Paul McCartney), ce qui permet de les intégrer dans la culture chic, les "récupérer" comme on disait alors, lorsqu'on se posait la question de savoir si la musique de Pink Floyd était ou non "commerciale" ?

Couronnement suprême à ce titre, le prix Nobel de littérature attribué en 2016 à Bob Dylan, reconnaissance ultime de l'académisme à l'oracle insaisissable et irrédent des années d'entre *The Freewheelin' Bob Dylan* et *Desire,* "Blowin' in the Wind" et "Hurricane". "The Times They Are a-Changin'" à l'envers politiquement, socialement, religieusement même désormais, mais pas culturellement, malgré l'electronic dance music, le hip-hop et le rap, les Black Superstars de Michael Jackson à Beyoncé et Rihanna, les "Video Games".

C'est que la contre-culture aura survécu en infiltrant l'ennemi, en se neutralisant, se transformant en pop culture, cette ambiance générale, expérience commune, culture au sens américain, anthropologique. Elle constitue la référence, les fondations, sert de point de repère à celles, atomisées, qui lui ont succédé en l'enviant, l'imitant ou la convoquant, diluées le plus souvent. *Random Access Memories* de Daft Punk en constitue un aveu flagrant, comme tout Lana Del Rey.

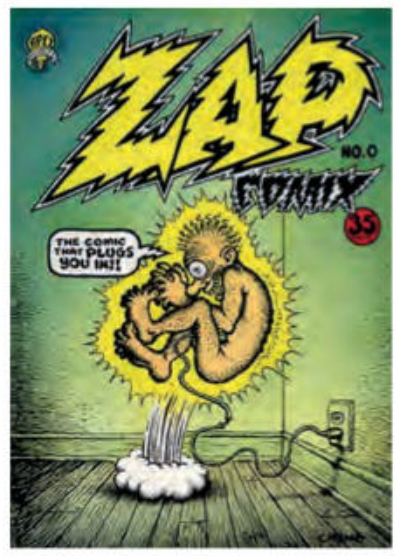
C'est qu'aujourd'hui, les frontières sont plus que floues. "Popopop" revendique Antoine de Caunes tous les après-midi sur France Inter. Plus personne ne veut être considéré comme faisant partie du grand public : c'est ringard. Les bobos et les hipsters se vantent de transgresser les normes sociales, alors même qu'ils les incarnent et les fixent. Après Carter, non seulement Bill Clinton joue "Heartbreak Hotel" au saxophone et copine avec Bono, mais Obama bosse avec Springsteen, Nicolas Sarkozy est fan de Dylan, qui lui a offert un harmonica, et a épousé Carla Bruni, ex d'Eric Clapton et Mick Jagger. Ce sont maintenant les tenants du pouvoir qui s'imaginent procéder de la contre-culture qui devraient les combattre, et réciproquement. Si elle était toujours vivante. Mais elle a tellement infusé la so-

◀ TRANSGRESSION
Les Rolling Stones sont emblématiques du côté transgénérationnel de la contre-culture.

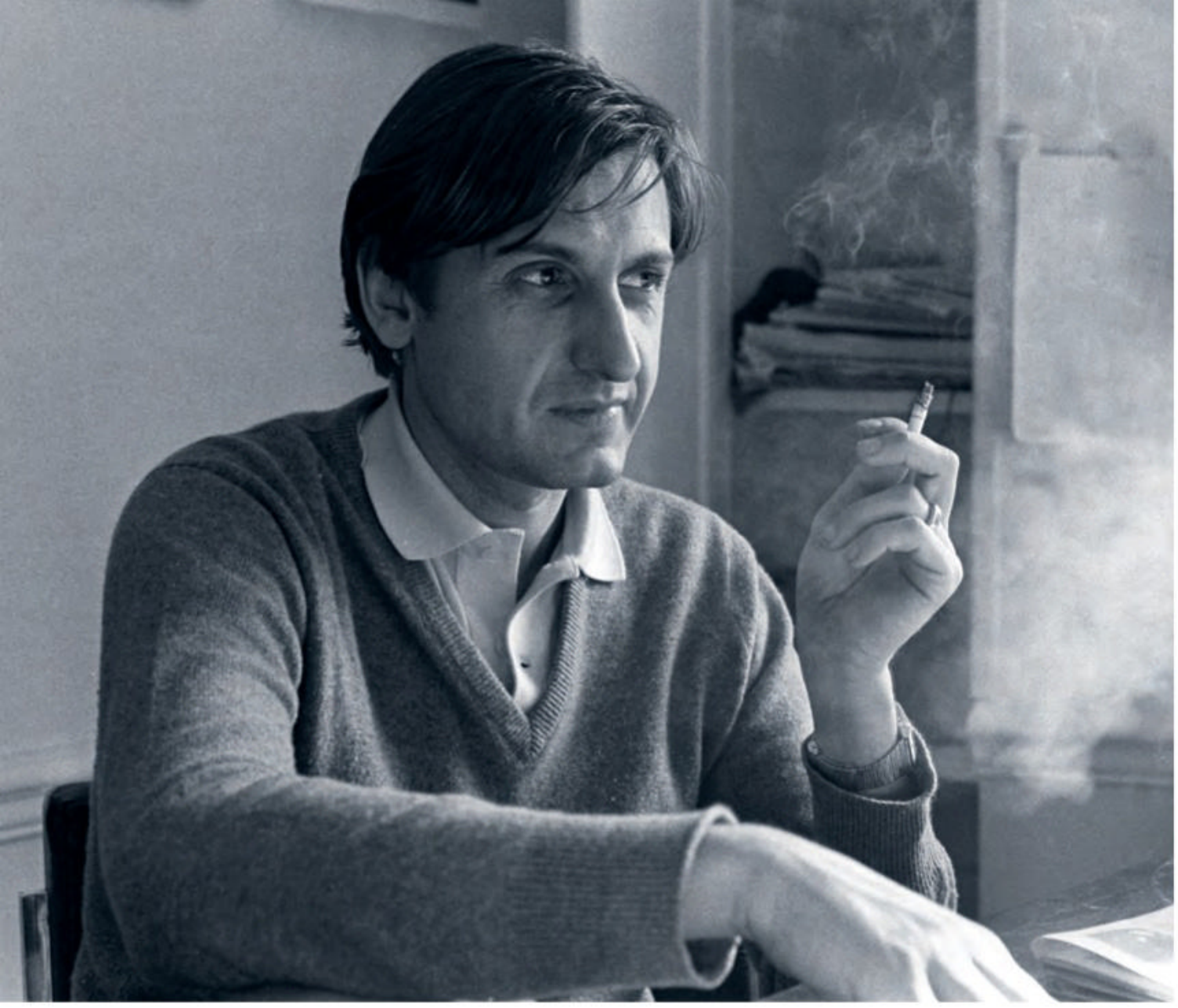
▶ JEAN-FRANÇOIS BIZOT
Fondateur d'*Actuel,* magazine qui a secoué la presse française.

▼ ACID TESTS
Octobre 1966, à San Francisco, les Merry Pranksters décorent le bus en vue de la célébration de la remise des diplômes de l'Acid Test.

▲ ICÔNE
Jimi Hendrix en juin 1967, à Monterey, en Californie, dans les coulisses du Monterey Pop Festival, où se produisent à la fois le Jimi Hendrix Experience et The Who. Au centre, Hendrix (assis) et, derrière lui, (de gauche à droite) John Entwistle et Noel Redding.

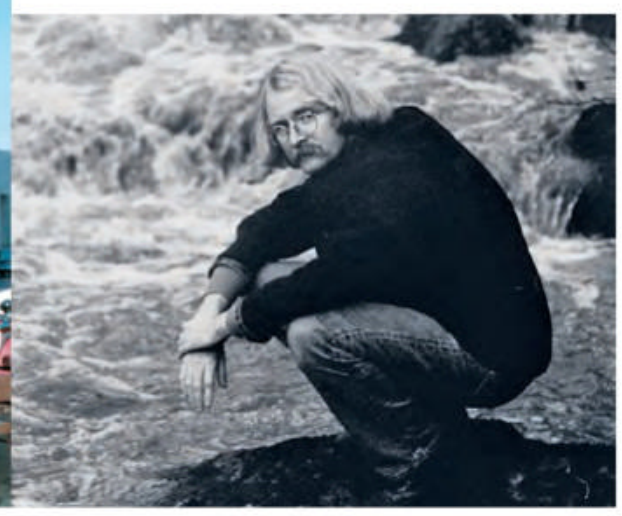


▲ FREE PRESS
"Tout le mouvement est lié à la Free Press, estime Serge Loupien, ancien journaliste à *Libération, tout un réseau qui se tisse, des gens pleins de bonne volonté s'emmerdent et montent ces relais."*



▼ **PÊCHE À LA MOUCHE**
Richard Brautigan, en 1970, en Californie.

▶ **REVIVAL**
Les frères Coen ont réinventé l'histoire des débuts de la folk à New York avec leur film *Inside Llewyn Davis*.



ciété des loisirs et du divertissement qu'il est quasi impossible d'être contre, puisque c'est elle, aujourd'hui, la culture commune ! Il n'existe plus de centre, pas même géographique : l'affrontement est rendu impossible par l'effritement des dissidences. Alors, on peut jouer, à Coachella ou à Glastonbury et aux Vieilles Charrues, à se croire à Monterey, Woodstock ou Wight, mais en dehors du plaisir de la musique et de l'événement, cela n'a plus rien à voir, s'est vidé de toute contestation sérieuse, de toute communauté. Ne subsistent que les signes de la contre-culture, mais son âme, sa raison d'être, sont évaporés, disséminés, assimilés.

Car ses grands marqueurs sont partout. Dans le monde occidental, les droits des femmes, de la galaxie LGBTQIA, des Afro-Américains et Afro-Européens, sont globalement reconnus et respectés, comme l'avortement et la contraception, malgré certaines menaces et reculs en cours, le racisme et l'antisémitisme officiellement combattus, la conscience écologique a envahi les esprits, la marijuana est légale dans trente-sept États américains et au Canada, dépénalisée dans l'ensemble des Amériques, en Espagne et en Italie, le microdosage au LSD est pratique courante dans la Silicon Valley, l'ethnopsychiatrie acceptée comme les écoles parallèles, les crazy comics font florès, le mélange des cultures dans les arts et la gastronomie dicte le game, le joug des Églises, des entreprises, des familles et des États s'est largement relâché, comme les tenues vestimentaires et la mode (la situation liée à la pandémie de Covid-19 ne devrait être qu'une parenthèse). De fait, oui, il existe à droite à gauche, des poches de modes de vie militants, de pensée et d'activités alternatives, des véganes aux sourcières, mais elles ne se rencontrent pas pour en faire le formidable mouvement unitaire des années 1960 et 1970, aux répercussions, au karma et à la musique insubmersibles.

Si l'on part de l'idée qu'une contre-culture est une résistance, on peut toutefois s'interroger sur sa possible résurgence et remercier paradoxalement, pour cette éventualité, Donald Trump, Boris Johnson, Jair Bolsonaro, Éric Zemmour, les talibans. Mais les Gilets jaunes, les antivax, Occupy Wall Street, dans leur diversité, sont des conflits politiques, plutôt que culturels et ne sauraient se revendiquer comme tels – ce qui ne leur interdit pas de le faire ! Seules les Femen semblent poursuivre avec cran et humour la tradition interventionniste des Provos d'Amsterdam, qui avaient inspiré l'aspect le plus joyeux et libertaire de Mai 68.

Difficulté supplémentaire : là où les mouvements protestataires des sixties se situaient tous à gauche, désormais la rébellion s'exprime tout autant à l'extrême droite qu'à l'extrême gauche, ce qui rend plus improbable une réunion de ces deux opposés qui s'affrontent entre eux autant qu'ils combattent le consensus (culturellement, on insiste ; politiquement, les deux partagent un but commun : faire péter le système). Sans compter qu'en fonction des sujets, les mavericks d'aujourd'hui peuvent passer sans prévenir d'un bord à l'autre (Joe Rogan en est un exemple flagrant) ou être suspectés de le faire (Blanche Gardin, après Houellebecq, Régis Debray, Michel Onfray). Mais on ne peut jurer de rien. S'il est très improbable de voir la contre-culture renaître aussi puissamment qu'à ses plus beaux jours, les ruptures sociétales et civilisationnelles sont toujours brutales et la situation planétaire si explosive, géopolitiquement comme au sein des sociétés nord-américaines et européennes, que rien n'est à exclure complètement. Lorsque j'interrogeais Dylan, au printemps 1981, sur l'esprit déjà nostalgique de l'effervescence de Greenwich Village qu'il avait ressuscitée le temps de la Rolling Thunder Review, avec Joan Baez, Ginsberg, Roger McGuinn et Ramblin' Jack Elliott, il s'était quand même montré dubitatif : "*Ça n'arrivera plus. Ça ne pouvait malheureusement pas continuer éternellement comme ça. Le monde a changé. Drôlement. Mais tout est possible. Ça pourrait repartir. Ça m'étonnerait et je ne vois vraiment pas pourquoi ni comment, mais pourquoi pas ?*"

© COLLECTION PRIVÉE/ ALAIN DENANTES-GAMMA-RAPHO VIA GETTY/
PATRICK FRILET-CHRISTIAN POULIN-LIBÉRATION

JOHN MELLENCAMP

"VOUS SAVEZ QUE VOUS INTERVIEWEZ LE MEC LE PLUS CHANCEUX DU ROCK BUSINESS ?"

PAR
BELKACEM BAHLOULI

PHOTO DE
MARC HAUSER

S'IL A CAPTURÉ LES HUMEURS DE PLUSIEURS ÉPOQUES, IL RESTE IRRÉSISTIBLEMENT GRINCHEUX SUR SON NOUVEL ALBUM *STRICTLY A ONE-EYED JACK* – OÙ BRUCE SPRINGSTEEN LE REJOINT SUR TROIS TITRES. ET EN CE DÉBUT D'ANNÉE 2022, L'ICÔNE DU ROOTS-ROCK S'ATTARDE SUR LA SOLITUDE ET LE MENSONGE, LA VIE ET LA MORT.

INSPIRATION
"Je n'ai pas à me forcer pour commencer à écrire un album", assure le songwriter.

AVEC SA VOIX NOIRCIE par la cigarette, Mellencamp incarne mieux que personne le fameux "One-Eyed Jack", *"comme cette carte du valet... ce valet avec son visage de profil dont on ne voit qu'un œil,* explique d'emblée le chanteur. "*Nous regardons nos vies s'évanouir*", chante-t-il sur son vingt-cinquième album studio. L'honnêteté de cette déclaration est frappante, presque aussi frappante que le rauque coassement de sa voix, qui se rapproche désormais de ses héros et/ou amis, Bob Dylan et Tom Waits. *"Ce que j'ai découvert à mon âge avancé, c'est que nous sommes tous en confinement solitaire à l'intérieur de notre propre peau, et que nous n'apprenons pas vraiment à connaître qui que ce soit."* Cette rudesse est peut-être due à ses origines, le Midwest, le vrai, dont il est une sorte de héraut, portant haut les couleurs de son Indiana natal, où il vit encore ; cette Amérique des campagnes, des small towns et des pink houses. La vivifiante chanson country-rock "Lie to Me" nous plonge dans un monde de faux et de tricheurs, avec des connotations politiques évidentes.

Aussi, celui qui s'était surnommé "Cougar" il y a bien des décennies, reste le même. La musique de ce chantre du heartland rock, qu'il incarne à la perfection, n'a pas vraiment changé, toujours aussi sérieuse, à la fois brute et raffinée avec ces accents rustiques americana, genre qu'il a notablement contribué à inventer. *"J'ai écrit une chanson qui disait :* "Ce que vous dites de vous est ce que vous êtes." *Et quand je l'ai écrite, je ne savais pas vraiment ce que ça voulait dire, mais maintenant, je le sais,* affirme Mellencamp. *Ce que tu crois sur toi-même est ce que tu es."* Son songwriting n'a pas énormément évolué, il écrit comme ça lui vient, ne sachant pas exactement comment démarre le processus créatif : *"Je suis souvent surpris parce que, comme je l'ai dit bien souvent, je ne sais même pas sur quoi j'écris. Ça me tombe dessus, directement, à croire que ces chansons m'ont été simplement envoyées. Je dois avoir une muse ou un ange qui m'inspire naturellement."*

John Mellencamp a probablement raison de claironner que cet album n'est *"pas pour tout le monde"*. Sa musicalité riche, voire ésotérique, et les paroles tranchantes reflètent pourtant parfaitement cette époque où les illusions règnent en maître absolu sur les destinées. Et tout cela, entre deux cigarettes et trois éclats de rire. L'interview est lancée.

Votre nouveau disque est une sorte de concept album articulé autour de ce One-Eyed Jack qui lui donne son titre. Qui est ce fameux "One-Eyed Jack" ?

En fait, nous sommes tous des One-Eyed Jack, moi y compris. J'ai remarqué, il y a déjà pas mal d'années, que les gens que je fréquente, mon entourage, y compris moi-même, nous limitons volontairement à voir seulement ce que l'on veut voir, et surtout à ne montrer que nos bons côtés. Donc ce One-Eyed Jack est en fait chacun de nous, un œil sur le côté, à jouer un rôle, ou plutôt le rôle qu'on veut bien nous accorder. Mais cet album est d'abord le point de vue d'un One-Eyed Jack. J'ignore de qui il s'agit car, comme je vous le disais, les chansons me tombent littéralement dessus, c'est inexplicable. Je n'ai pas à me forcer pour commencer à écrire un album, j'ai la chance d'avoir une sorte d'instinct qui me dit : *"John, vas-y, tu es dans la bonne direction, tu dois écrire ça, là, tout de suite, ou le peindre"*, et je n'ai plus qu'à écrire, composer ou peindre ce qui me vient spontanément à l'esprit.

Et c'est justement cette chanson qui a servi de point de départ à l'album ?

Je ne travaille pas du tout comme ça. Il n'y a pas vraiment de point de départ, et les chansons ne s'articulent pas forcément entre elles. Je ne conçois pas l'album, il n'y a pas vraiment de chronologie de travail, en fait. J'ai commencé cet album avant la pandémie et l'obligation de subir une année blanche, où nous ne pouvions plus entrer en studio, enregistrer puis faire les mix, mais la plupart des chansons avaient été écrites bien avant.

© BRAD BARKET

CONCEPT
"Je ne conçois pas l'album, il n'y a pas vraiment de chronologie de travail, en fait."

RENCONTRE
"Je connais Bruce depuis une éternité, et cette participation est un heureux hasard." Ici pendant le tournage du clip de "Wasted Days"

© DANNY CLINCH

Votre album sonne plus americana acoustique que d'habitude, avec quelques sonorités jazz…

En fait, ce n'était pas prévu du tout, je ne démarre pas mes albums avec des concepts ni d'idée générale. Je l'ai appris il y a bien longtemps. Et surtout, j'ai compris une chose essentielle : on ne peut pas contrôler la chanson. Il faut laisser la musique ou l'écriture aller là où elle veut ! Quand j'étais plus jeune, lorsque je me mettais à écrire et à composer, j'avais l'habitude d'essayer de contrôler la chanson, de trouver une direction et de m'y tenir. J'écrivais un couplet et je me disais : *"Ah non, ce n'est pas comme ça, je ne veux pas aller vers cette direction."* Mais ces dernières années, j'ai complètement arrêté de suivre la destinée d'un titre ou d'un tableau, j'ai laissé les chansons aller où elles voulaient aller, pas où je voulais qu'elles aillent. Pareil avec mes peintures. C'est assez étonnant et en même temps dérangeant quelque part, mais on s'y habitue, on n'est plus dans l'imagination, on est ailleurs, dans le spontané, le naturel. Je peux me dire : *"Tiens, je vais peindre quelque chose"*, et au final, je prends une tout autre direction, et je peins quelque chose de totalement différent. Enfin, j'en suis sûr. En clair, dès que j'ai une idée, elle se développe toute seule, soit avec des mots et de la musique, soit avec de la peinture, je ne choisis pas, la musique ou le tableau va ou il veut en somme, et ainsi chaque artiste, vous, moi, peut se laisser surprendre. Et ça s'appelle la créativité, enfin je pense : on est devant quelque chose qu'on n'avait pas conceptualisé et c'est aussi ce que mes amis qualifient d'"art pur" ! Une fois qu'on a fini, on moissonne le tout, et parfois je me dis que "*Non, ce n'est pas moi qui ai peint ce tableau, ou composé cette chanson.*"

Vous avez tiré des théories de votre métier de songwriter ?

Très honnêtement, je n'attends jamais ce qu'on appelle communément "l'inspiration", j'attends qu'une voix dans ma tête m'interpelle et me dise : *"Vas-y, écris donc ça."* Je suis un observateur de la vie. Plus vraiment un participant désormais, mais davantage un observateur, je regarde les gens, ce qu'ils disent, ce qu'ils font, et à partir de là, je rédige des chroniques on va dire. J'en suis à mon vingt-quatrième, vingt-cinquième album peut-être, je ne sais pas, et j'ai appris qu'on ne pouvait pas écrire sur soi-même tout le temps. J'ai appris aussi à être un auditeur, donc j'écoute ce que pensent et ce que disent les gens. Puis je suis ouvert aux suggestions, ce qui signifie que, parfois, je suis en train de faire quelque chose et une voix me dit : *"Eh bien, tu ferais mieux d'écrire ça."* Et je me dis : *"Ah, putain, je suis en train de peindre, je ne veux pas écrire"*, avant de me reprendre et de reconnaître que j'ai justement besoin de l'écrire. Et c'est arrivé assez souvent avec ce disque. Si on prend un titre comme "I Always Lie to Strangers", cette chanson m'est venue il y a quelques années. Avec un titre pareil, "Je mens toujours aux gens que je ne connais pas", on est dans la déclaration ! Je ne fais pas vraiment ça, mais je suppose que c'est le cas. Et je suppose que tout le monde le fait. Et puis je me suis lancé dans une petite recherche. Une personne moyenne dit entre 400 et 500 mensonges par jour, et 150 sans le savoir elle-même. Lorsque vous écoutez les infos, vous entendez des mensonges. Pareil pour la pub, du baratin non-stop. Vous parlez aux gens, ils vous mentent. Même sur des choses aussi simples que *"Comment allez-vous aujourd'hui ?" "Je vais très bien."* Non, ce n'est pas le cas ! Vous vous sentez mal, vous êtes en colère contre quelque chose, rien ne va et vous dites quand même : *"Oui oui, ça va !"* Pire encore, on nous ment dans les églises, dans les écoles. Quant au gouvernement, n'en parlons même pas. C'est donc cette simple pensée qui a donné naissance à cette chanson. Mais, plus prosaïquement, je ne vois pas du tout ça comme quelque chose de sombre. Je le vois simplement comme la recherche de la vérité de la vie. Que vous soyez d'accord ou pas, peu importe, de toute façon, je ne cherche pas à ce que tout le monde m'aime… On nage en plein mensonge en permanence, c'est peut-être dans la nature humaine, de mentir en permanence et quoi qu'il arrive !

Vous vous dites parfois qu'une chanson ou une peinture n'est pas vraiment terminée ? Ou une fois achevée, il vous arrive de jeter le tout et de recommencer à zéro ?

Pour moi, une œuvre n'est jamais vraiment finie, elle a juste été abandonnée en cours de route. À chaque fois qu'en écoutant la radio je tombe sur l'un de mes anciens titres, sans exception, je me dis : *"Mais pourquoi je ne l'ai pas écrite d'une autre manière, avec un autre son, un autre arrangement."* Quand j'arrête de bosser sur un titre, je l'abandonne provisoirement, en me disant : *"Tiens j'y reviendrai tout à l'heure ou demain"* et là, parfois elle reste telle quelle, parfois je la refonds entièrement. Il m'arrive également de le faire sur scène, en changeant un texte, un bridge, une mélodie mais ce n'est pas systématique…

C'est une chose difficile à constater d'ici, car vous venez très-très rarement en Europe, vos concerts en France se comptent sur les doigts d'une main !

Ah bon ? Ah ? Si peu ? Je croyais que j'étais venu beaucoup plus souvent que ça. Mais c'était il y a très longtemps *[ses deux derniers concerts à Paris remontent à 1992, au Zénith, et le second, en 2012, à l'Olympia, ndlr]*. Je me vois surtout comme un artiste américain, qui chante pour un public américain, parfois australien ou plus généralement anglophone. Je venais plus régulièrement en Europe il y a quelque temps, mais, très honnêtement, je n'ai jamais vraiment senti de réelle connexion, peut-être la barrière de la langue.

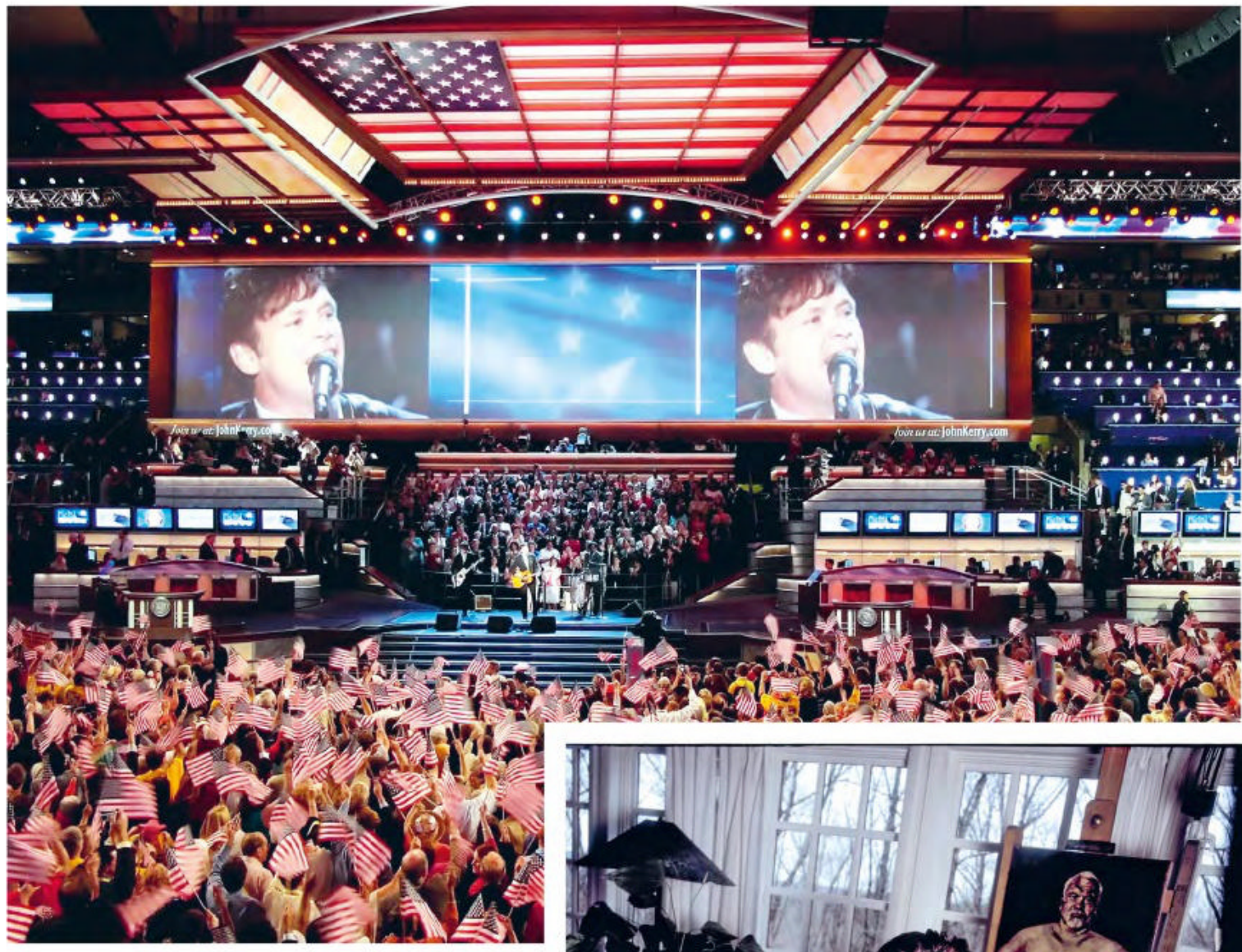
Justement, vous parlez beaucoup d'Amérique et citez le nom du pays régulièrement dans vos chansons, de ses disparités, de ses problèmes…

Vous savez, il y a une grosse dizaine d'années, j'ai été décoré du John Steinbeck Award. Cet

écrivain luttait contre le gouvernement, le capitalisme effréné et, de mon côté, je ne suis pas contre une certaine forme de gouvernement : sur le papier, le capitalisme a l'air d'être une bonne chose et, toujours sur le papier, *Le Capital* de Karl Marx semble être une bonne chose. Tous les systèmes semblent être bons en théorie, mais les problèmes commencent lorsque les humains, avec leur caractère, se mettent à interpréter et à appliquer ces principes selon leurs propres visions du monde, et c'est là que ça part en vrille ! Les humains ne savent qu'interpréter et manipuler ces idées à leur profit : c'est ce que nous avons ici, aux États-Unis. Je ne sais pas comment ça se passe en France, mais dans notre pays, tout le monde tire la couverture à soi. En clair, on ne peut pas dire que les institutions fonctionnent ici à plein, si vous voyez ce que je veux dire. Surtout, actuellement, avec la pandémie et les frustrations que cela engendre, les problèmes avec la Russie qui continue de masser des troupes à la frontière ukrainienne… Plus personne n'a une vision claire de ce que nous traversons et surtout de ce qui nous attend, on n'a plus de perspectives. Un nouveau monde se dessine mais on ne sait pas par qui ni comment. Il faut s'interroger sur le pourquoi d'une telle situation, comment en est-on arrivé là : pourquoi sommes-nous aussi égoïstes ? J'ai ma petite idée là-dessus… Parce que nous sommes tous devenus des valets à un œil ! On passe notre vie à mentir, à tricher, à rester dans l'entre-soi et surtout à se trahir ; on a oublié ce qui a fait les fondements de ce pays ! Et je ne vous parle même pas de la religion et de son hypocrisie : entre ce qui est prêché et ce qui est appliqué, on voit bien que Dieu a abandonné la partie et a envoyé la planète entière se faire foutre.

Vous vous impliquez beaucoup dans des causes humanitaires, notamment le Farm Aid en soutien aux fermiers américains.

En fait, je n'aime pas vraiment être mis dans une case et surtout je ne porte pas de croix, je ne suis pas un prêcheur professionnel et je refuse d'être le modèle ou le héros de qui que ce soit. Je fais surtout ce qui me paraît juste. Alors vous savez, depuis que j'ai signé mon premier contrat avec une maison de disques, à 21 ans, je ne me rappelle pas avoir paraphé une page exigeant de ma part que je ne la ramène pas sur la politique ou sur mes considérations sociétales, et encore moins d'être le porte-parole de quoi que ce soit. J'ai signé pour enregistrer des disques. Tout le reste ? C'est du bullshit qu'on fabrique de toutes pièces, du genre : *"John doit être un modèle pour la jeunesse"*, mais non, *fuck them* ! Les artistes rock n'ont jamais cherché à être des modèles pour une génération, c'est même le contraire. Et tout ce que je vous dis, en plus, ce sont mes opinions, je ne détiens pas la vérité, je dis ce que je pense, cela ne veut pas dire que c'est une vérité ultime. Juste l'avis de Mellencamp et, franchement, hein, qui en a quelque chose à branler de mon avis ? Hein ? *[Rires]*

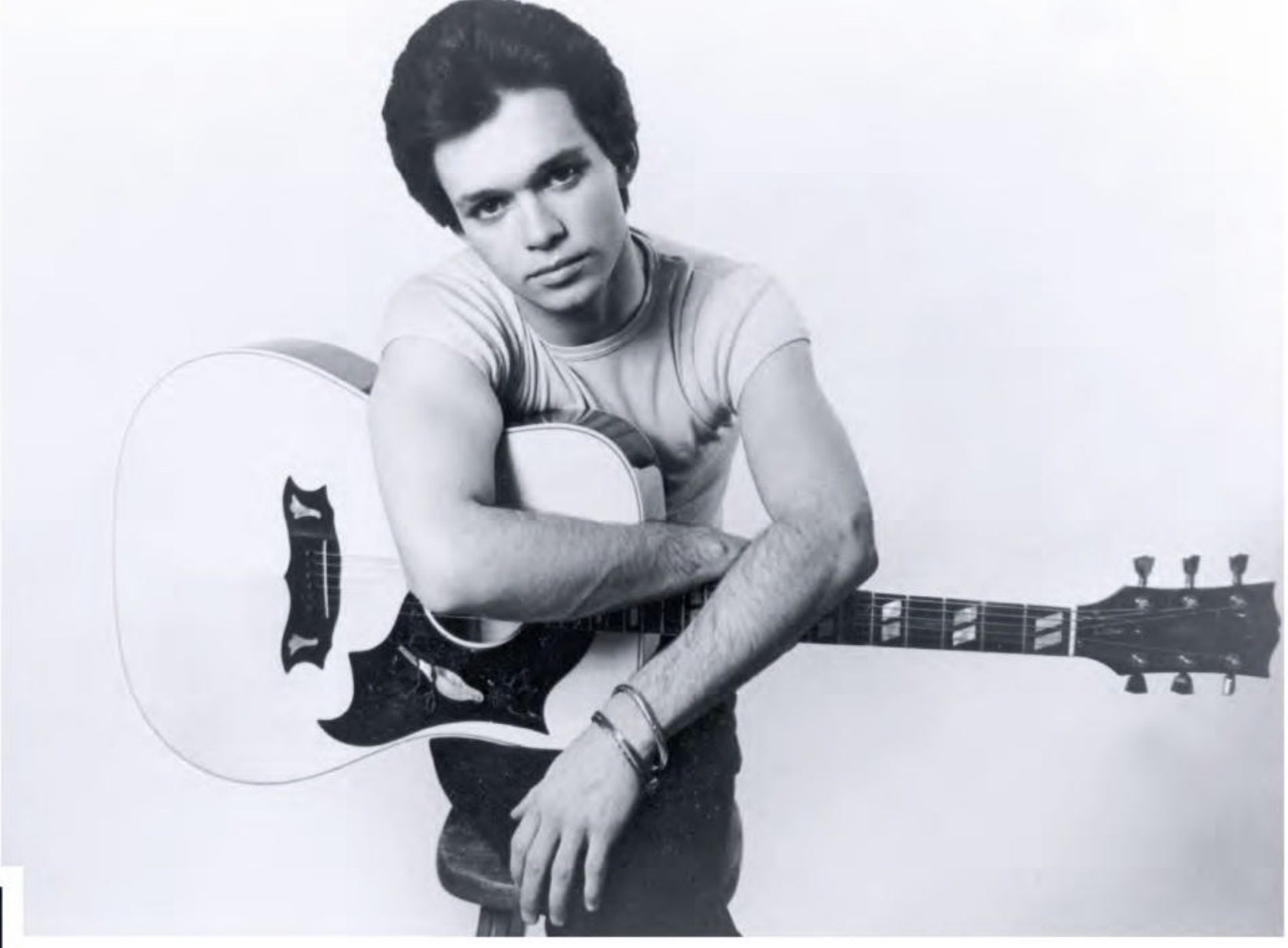


Cet album est d'abord centré sur la vraie vie, celle de tous les jours, le temps qui passe, parfois la nostalgie, des trahisons, des mensonges comme vous venez de l'expliquer. Tout ce qu'on n'attend pas forcément d'une rockstar en quelque sorte.

Je n'ai jamais cherché à être une rockstar ou quoi que ce soit de ce style, le rock c'est d'abord et avant tout une rébellion, à mon sens, et désormais le relais a été passé à une nouvelle génération. Désormais ce n'est plus de mon ressort, et je n'ai aucune influence là-dessus. C'est une progression naturelle et logique. Qui se rappelle aujourd'hui des grands groupes d'après-guerre, qui est encore capable de citer l'un de leurs titres ? Seules quelques chansons resteront, soyons honnêtes. Le rock'n'roll et les rockstars, c'est juste une petite période, que vous et moi avons eu la chance de traverser.

En parlant de période, sortir un album alors qu'on est encore en pleine pandémie et que même les matériaux manquent pour fabriquer les disques ne vous inquiète pas plus que cela ?

Pas vraiment, en fait, en revanche, j'aimerais bien savoir si je pourrai repartir sur les routes avec mon groupe ! J'ai déjà dû annuler trois tournées à cause de cette pandémie. Je n'ai toutefois aucune inquiétude pour mon nouvel album, car mes disques sont désormais des cartes postales que j'envoie à mon public, j'ai la chance de ne plus avoir à me soucier de savoir si mon nouvel album va se vendre ou pas. Mon label me soutien à 100 % sur ce point, j'ai une liberté totale : je sors des disques quand je veux, à mon rythme et surtout si ça me chante ! Que j'en vende des tonnes ou que le disque reste en rayon n'est pas ma priorité. De plus, j'ignore totalement si *Strictly One-Eyed Jack* est mon dernier album, non pas que je veuille me retirer et sans même parler des excellentes relations que j'entretiens avec les gars de Republic Records, mon label, mais je déciderai ce qui sera mon dernier album.



DANS LE SENS DES AIGUILLES D'UNE MONTRE
En live, lors de la Convention démocrate, à Boston, en 2004. En 1976, il pose pour son premier album. En 2006, avec Neil Young, Willie Nelson et Dave Matthews, il co-organise le Farm Aid. Dans sa maison de Bloomington, Indiana, en 2005, devant l'une de ses peintures. En 1981, il remporte un American Music Award.

L'une des grandes surprises de ce disque est la participation de Bruce Springsteen sur pas moins de trois titres.
Je connais Bruce depuis une éternité, et cette participation est un heureux hasard. Curieusement, on se connaissait juste assez pour se dire bonjour et échanger deux ou trois phrases convenues. Mais on a participé tous les deux à un concert caritatif, à New York, pour la Rainforest Foundation de Sting, et on m'a demandé si je voulais faire un duo avec lui. On ne peut pas refuser une telle invitation ! Aussi on a beaucoup parlé pendant l'organisation de ce show et on a compris qu'on avait énormément en commun. C'était franchement amical. Et tout d'un coup, je l'ai perçu comme un grand frère. Curieux, non ? On a senti une sorte de fraternité. J'adore vraiment ce gars. On éprouve chacun un profond respect l'un pour l'autre. De tous ceux que j'ai pu croiser dans le monde du music business, Bruce est définitivement l'un des mecs les plus cool que j'ai jamais rencontrés. Et depuis, nous sommes devenus de très bons amis, on s'appelle toutes les semaines ! Plusieurs mois plus tard, il est venu me voir en Indiana et il est resté quelques jours à la maison. Un vrai bon moment !

Comment est venue l'idée de ce duo avec Bruce Springsteen sur "Wasted Days" ?
Il n'y avait rien de planifié, et je reste persuadé que si ça avait été pensé, voire calculé, ça n'aurait pas aussi bien marché. Bruce est venu chez moi et je lui ai fait écouter les titres sur lesquels je travaillais. Mais le fait que Bruce vienne jouer et chanter sur cet album était totalement naturel et même logique. Cette collaboration n'a pas pour but de booster nos carrières, évidemment ! C'est juste le plaisir de partager une musique qu'on aime, une démarche artistique pure, deux artistes jouant ensemble. On n'a pas cherché à savoir sur quel titre il voulait intervenir, il est entré dans les titres comme il le sentait. Et comme certaines chansons lui plaisaient, il m'a proposé de jouer dessus.

Il y a d'autres artistes avec lesquels vous aimeriez faire un duo ?
Tout dépend de ce qui se présente, je ne cherche rien, je ne cherche pas d'opportunité de duo qui me propulserait à nouveau sur les ondes. J'admire Bob Dylan, mais ça, vous le savez, et s'il m'appelait demain pour chanter avec lui, j'accepterais, évidemment ! Pareil pour Joni Mitchell. Et vous allez être étonné, j'adore John Huston. Il m'inspire plus que n'importe quel chanteur ou compositeur, à part peut-être Dylan et Guthrie. Mais John Huston a fait des films inoubliables, a été marié cinq fois. Il a vécu sa vie et il l'a bien vécue. C'est comme ça que je vois les choses. Il vivait comme il l'entendait. Il ne suivait aucune règle. Mes centres d'intérêt ne se limitent pas à la musique et au rock'n'roll, et j'aurais adoré avoir sa vie. C'était un joueur, un homme libre. Quand j'avais 20 ans, c'était mon modèle ! En fait, j'ai aussi eu une vie heureuse et vécu la vie que je voulais. Vous savez que vous interviewez le mec le plus chanceux du rock business ? *[Rires]* Je me fiche du nombre d'interviews que vous avez faites, là vous parlez à l'homme le plus chanceux du monde. Et la chance, c'est de penser qu'on a de la chance. Et j'ai toujours pensé que j'en avais. Je n'avais peut-être pas beaucoup de talent quand j'ai commencé. En fait, j'entends parfois mes chansons à la radio et je me dis : *"Pourquoi t'es-tu donné la peine de continuer ? Parce qu'elles sont si terribles."*

Quelle a été votre réaction lorsque Bob Dylan a déclaré que votre chanson "Longest Days" était l'une des meilleures chansons de ces dernières années, avant d'ajouter : *"Je ne baratine même pas"* ?
Je connais bien Bob, j'ai même réalisé des vidéos sur certaines de ses chansons pendant les années 1980, mais cette cérémonie, je m'en souviens très bien, et vous voulez rire ? Ma compagne Meg Ryan, qui était avec moi ce soir-là, en entendant Bob prononcer cette phrase, a explosé en sanglots. Et voir Meg réagir de la sorte m'a sacrément ému !

Vous avez composé une comédie musicale avec l'écrivain Stephen King, produite par T-Bone Burnett...
Steve King est un très bon et très vieil ami ! Nous avons travaillé ensemble sur une comédie musicale il y a déjà une dizaine d'années, et ce spectacle continue d'ailleurs de tourner un peu partout dans le pays, je crois qu'il y a trois ou quatre compagnies qui le présentent encore. Steve est quelqu'un de très droit, on n'a jamais eu un quelconque désaccord d'aussi loin que je me souvienne. Et surtout, Steve est effrayé par tout et n'importe quoi, c'est la raison pour laquelle il est aussi bon dans son genre ! Pour vous donner une idée, une simple arrivée par surprise peut lui coller une crise cardiaque !

Steve est également musicien et a son propre groupe, vous avez fait de la musique avec lui ?
Comment dire... j'ai dû accorder sa guitare deux ou trois fois... Ça veut tout dire, non ?

© RON GALELLA COLLECTION/ MICHAEL OCHS ARCHIVES/GETTY IMAGES/ RICK DIAMOND/ WIREIMAGE/ RALF-FINN HESTOFT/ PAUL NATKIN

© STEVE SCHAPIRO, COURTESY OF FAHEY/KLEIN GALLERY, LOS ANGELES

L'Amérique *de* Steve Schapiro

Aussi narratif qu'esthétique, son noir et blanc était unique. Des reportages sur le vif aux coulisses des plateaux de tournage, Steve Schapiro, décédé le 15 janvier dernier, a réussi à capturer, dès les années 1960, les ambiances d'une Amérique changeante, dont il a pris le pouls comme peu d'autres l'ont fait.

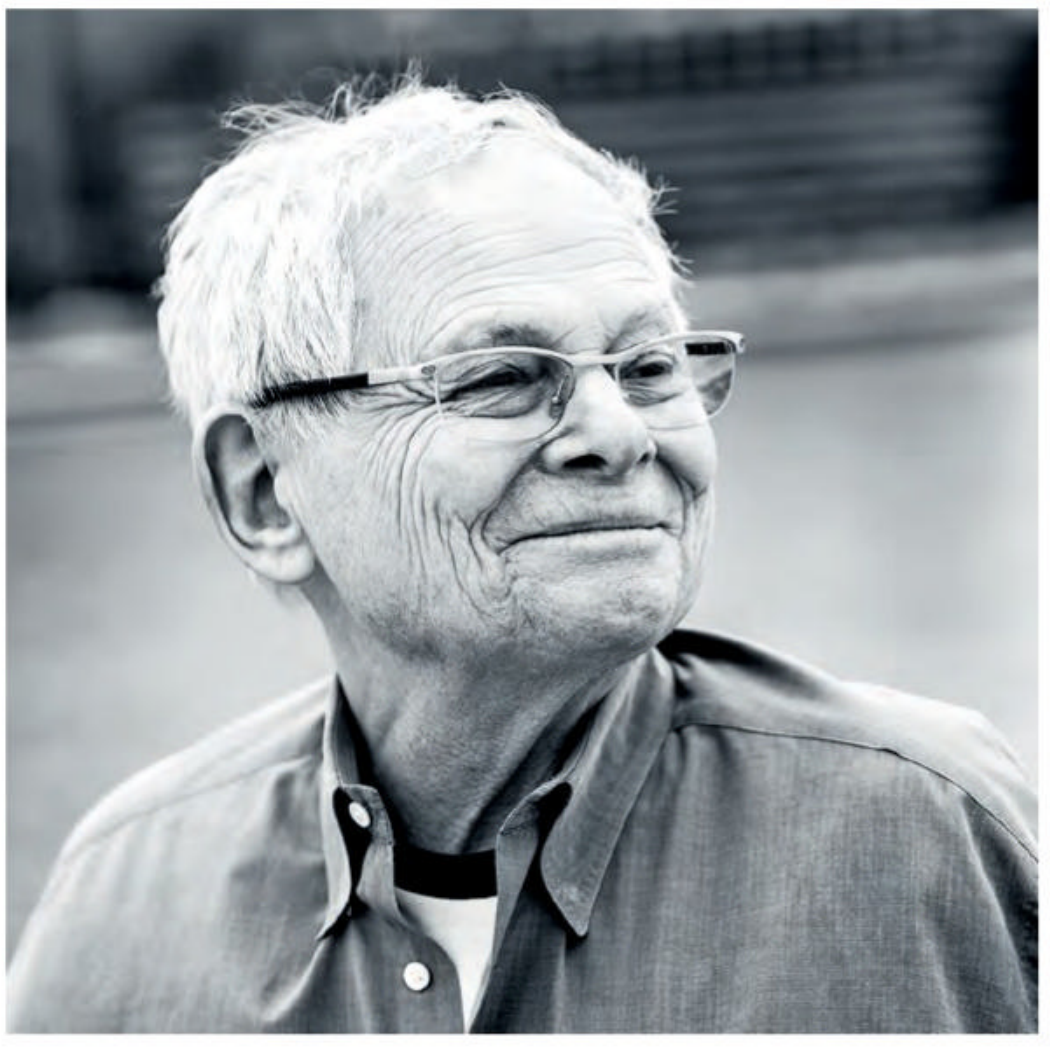
Par **Sophie Rosemont**

◀ MARCHE DE SELMA
Sur la route, Alabama, 1965.
Après deux tentatives infructueuses à cause des violentes attaques des ségrégationnistes et du Ku Klux Klan, la marche de Selma réclame le droit de vote pour les Noirs américains. En août de la même année, le Voting Rights Act sera enfin signé par Lyndon B. Johnson.

▼ STEVE SCHAPIRO
Il a photographié les plus grandes stars américaines mais aussi des héros du quotidien de la working-class : l'humanisme de Steve Schapiro (1934-2022) transperçait chacune de ses photos.

▲ ROBERT KENNEDY
Campagne présidentielle, Californie, 1966.
Deux ans avant son assassinat, en juin 1968, Robert Kennedy apportait encore de l'espoir au Parti démocrate, en dépit de l'assassinat de son célèbre frère.

▶ MARTIN LUTHER KING, JR.
Marche de Selma, 1965.
Steve Schapiro a suivi de près Martin Luther King, et viendra, quelques heures après son assassinat, le 4 avril 1968, immortaliser sa chambre d'hôtel de Memphis.



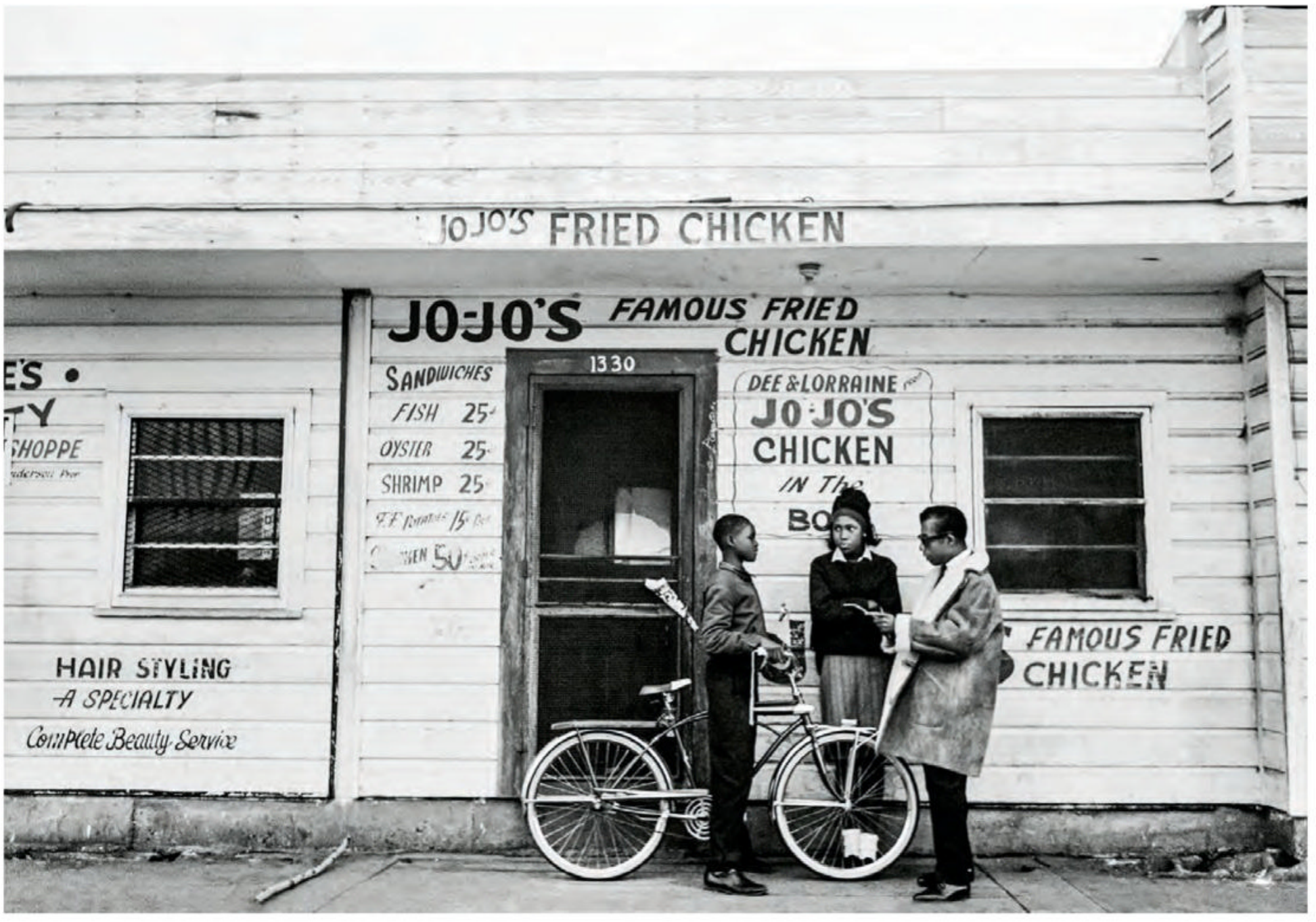
JASON MARCK

HARLEM, HAIGHT-ASHBURY, Hollywood, conditions de travail des immigrés dans l'Arkansas, Martin Luther King… Schapiro ne s'est pas contenté de prendre des photos, il a documenté la société américaine, grâce à la vivacité de son regard, sa facilité à se faufiler partout – du fait de sa petite taille mais surtout de sa gentillesse, non feinte.

Des clichés et des souvenirs : voilà ce qui n'a jamais manqué à Steve Schapiro. Dès ses 9 ans, quand il découvre la photo en *summer camp,* il arpente les rues de New York, où il est né en 1934, en s'entraînant à la spontanéité visuelle d'Henri Cartier-Bresson et de l'école humaniste de l'époque. Formé auprès du photojournaliste W. Eugene Smith, il débute en 1961 pour *Rolling Stone, Life, Time,* mais aussi *Vanity Fair* et *Sports Illustrated*. L'Amérique est alors en pleine ébullition socioculturelle. Les *protest songs* du Village trouvent leurs sources dans la lutte des droits civiques qui gronde du sud jusqu'au nord. Schapiro est de toutes les marches cruciales : Washington, Selma… D'origine juive, il s'oppose farouchement à la ségrégation et croit profondément à des nouveaux horizons politiques indispensables pour son pays.

Pour Schapiro, et c'est ce qui fait le sel de ses images, les temps changent aussi grâce aux artistes. S'il a tiré le portrait de Ray Charles et Simon and Garfunkel, collaboré

© STEVE SCHAPIRO, COURTESY OF FAHEY/KLEIN GALLERY, LOS ANGELES


JOJO'S FRIED CHICKEN
JO-JO'S FAMOUS FRIED CHICKEN
1330
SANDWICHES
FISH 25
OYSTER 25
SHRIMP 25
DEE & LORRAINE
JO-JO'S
CHICKEN
IN The
FAMOUS FRIED
CHICKEN
HAIR STYLING
A SPECIALTY
Complete Beauty Service

◀ **MOHAMED ALI**
À vélo avec des enfants du voisinage, Louisville, Kentucky, 1963.
En bonne route pour devenir champion du monde de boxe, Cassius Clay change de nom quelques mois plus tard en rejoignant la Nation of Islam.

▶ **JAMES BALDWIN**
L'écrivain à La Nouvelle-Orléans, 1963.
Lors de ce voyage, l'écrivain échange beaucoup avec les enfants, dont il ne connaît que trop bien le sentiment de précarité et d'exclusion. Ci-contre, il danse le "hitchhike" avec une militante du Congress of Racial Equality (CORE).

avec Barbra Streisand et David Bowie, il a immortalisé sur pellicule Andy Warhol, Francis Bacon, René Magritte, Salvador Dali ou encore David Hockney. On connaît le lien fort noué avec James Baldwin, lors d'un voyage dans les états sudistes sous "Jim Crow", qui a donné lieu à une magnifique version illustrée de *La Prochaine Fois, le feu,* mais il a également photographié Samuel Beckett, Arthur Miller, Robert Lowell ou encore Truman Capote…

Dès les années 1970, il s'intéresse de plus près au cinéma, et les grands acteurs de l'industrie lui demandent de se charger des photos de plateau comme des affiches ou du matériel promotionnel. Les clichés légendaires du *Parrain* ? Steve Schapiro, qui immortalise également l'atmosphère de *Taxi Driver, Apocalypse Now, Macadam Cowboy, Chinatown, Nashville* de Robert Altman, *La Barbe à papa,* de Peter Bogdanovich, *Le Cardinal,* d'Otto Preminger, *Blow-up,* d'Antonioni…

Réunis dans plusieurs livres, tels *American Edge* (2000), qui renseigne les années 1960, *Schapiro's Heroes* (2007), qui s'attarde sur des figures emblématiques de la politique comme de la pop culture – Mohamed Ali, Jacqueline Kennedy Onassis, Barbra Streisand, Martin Luther King… C'est d'ailleurs le jour de l'anniversaire de ce dernier que le photographe s'est éteint, à l'âge de 87 ans. Sans avoir jamais cessé son activité de témoin, sur des festivals musicaux, le Black Lives Matter ou auprès du militant chrétien Shane Claiborne.

Quelques jours après la mort de son père, le 15 janvier dernier, Theophilus Donoghue, photographe lui aussi – il prépare actuellement, pour Riverside Records, un ouvrage sur le concert historique du Bill Evans Trio au Village Vanguard, le 25 juin 1961, dont il a gardé autant de clichés que de souvenirs, nous confiait : "*Steve a été emporté par un cancer du pancréas le 15 janvier, à 22 h 50. Ses derniers instants ne lui ont pas causé de souffrance, ils lui ont au contraire apporté un fort sentiment de paix et d'émerveillement.*"

Jusqu'à son dernier souffle, Steve Schapiro aura gardé cet œil sensible aux manifestations du monde, pour en garder ce qu'elles avaient de plus exaltant, de plus engagé et de plus optimiste.

Chaleureux remerciements à Theophilus Donoghue.

CITY OF NEW YORK
BRAND
ST.

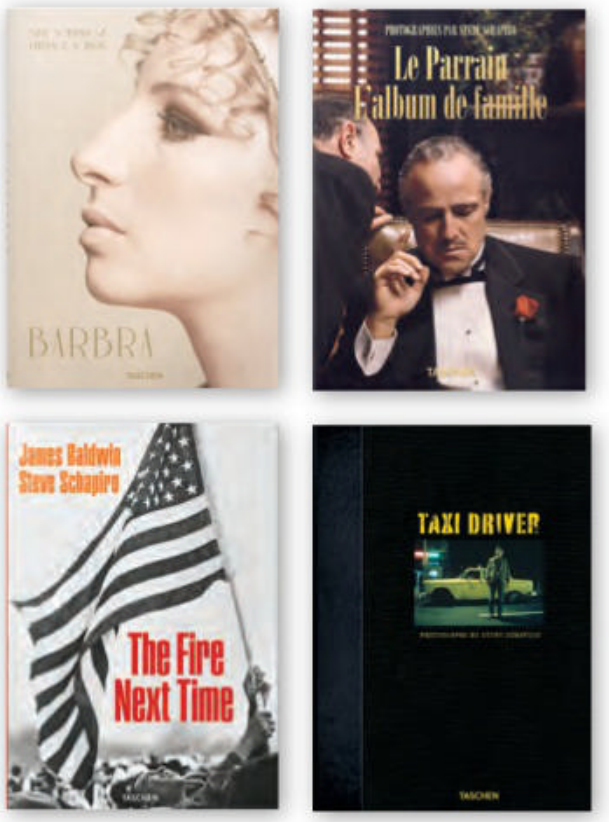
◀ **MACADAM COWBOY**
New York, 1968.
D'abord classé X aux États-Unis, le film de John Schlesinger (*Midnight Cowboy* en VO) sacre le charisme de Jon Voight et de Dustin Hoffman.

▶ **SIMON AND GARFUNKEL**
New York, 1967.
Après quelques difficultés à se faire entendre, Paul Simon et Art Garfunkel viennent de cartonner avec "The Sound of Silence" et "Scarborough Fair/Canticle".

▶ **TAXI DRIVER**
Martin Scorsese sur la banquette arrière du taxi de Robert de Niro, New York, 1975.
Durant les années 1970, Steve Schapiro intègre les tournages les plus excitants du moment, notamment *Taxi Driver,* avec De Niro et la toute jeune Jodie Foster, qui appréciera sa délicatesse.

▼ CUEILLETTE
Travailleurs immigrés dans les champs (cueilleurs de haricots), Arkansas, 1961.
Produit pour *Jubilee* et repris par le *New York Times,* ce reportage éveille les consciences sur les conditions de travail des migrants. Peu de temps après, l'électricité sera installée dans leurs camps.

Steve Schapiro ne s'est pas contenté de prendre des photos, il a documenté l'histoire et la société américaine, grâce à la vivacité de son regard.



Bibliographie sélective :
Barbra, de Steve Schapiro et Lawrence Schiller ; *Le Parrain, l'album de famille,* de Steve Schapiro et Paul Duncan ; *The Fire Next Time,* de James Baldwin et Steve Schapiro ; *Taxi Driver,* de Steve Schapiro, tous aux éditions Taschen.

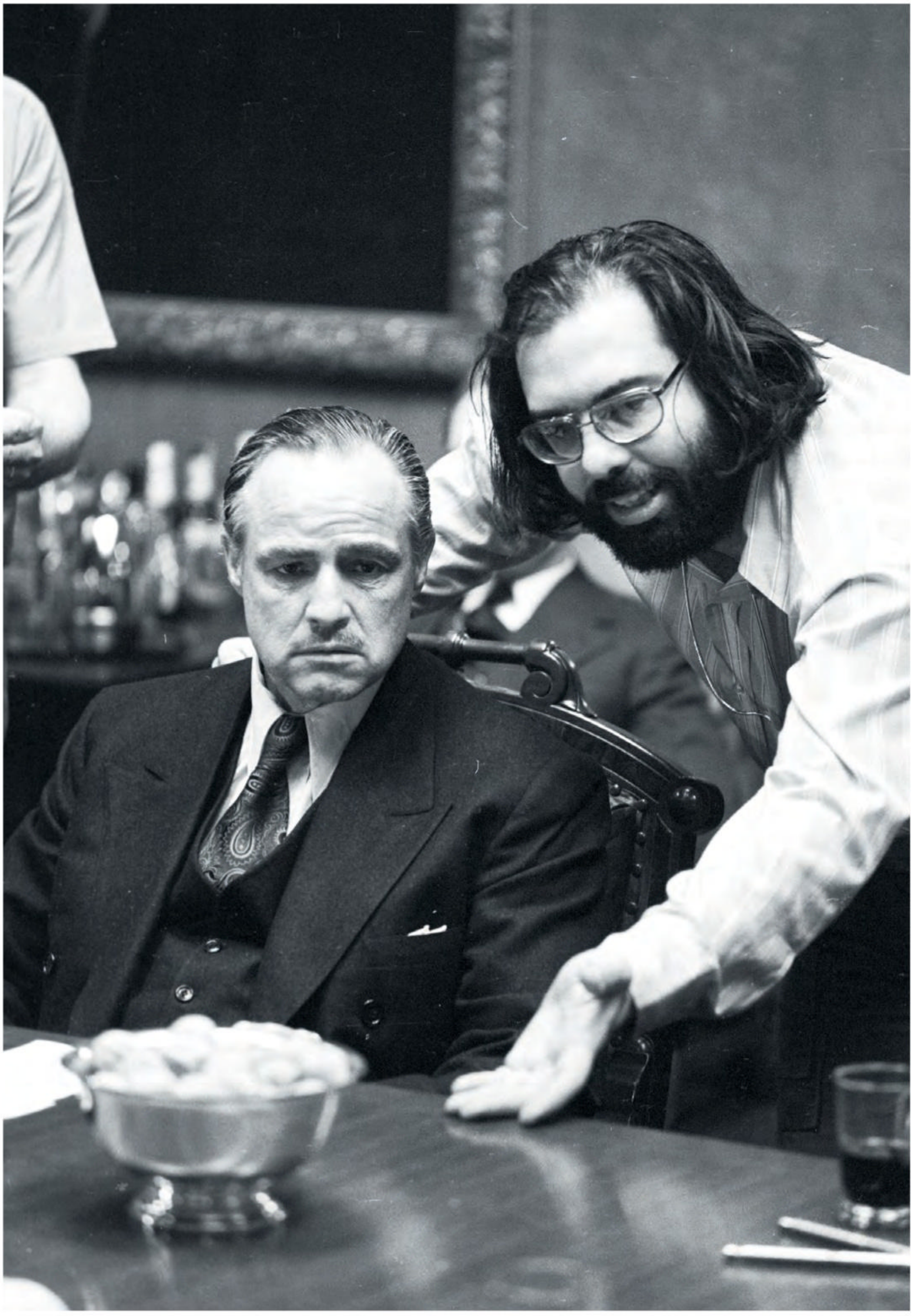
À paraître, aux éditions Taschen, une édition collector de 700 exemplaires : *Steve Schapiro. Andy Warhol and Friends 1965-1966.*

◀ ROBERT REDFORD ET LAUREN HUTTON
Sonoma, Californie, 1970.
Sur le tournage de *L'Ultime randonnée,* de Sidney J. Furie, deux icônes à l'élégance made in USA.

▶ MARLON BRANDO ET FRANCIS FORD COPPOLA
1971.
Sur le tournage du premier *Parrain*, deux monstres sacrés du cinéma se préparent à la prochaine prise.

◀ ANDY LOVES EDIE
Los Angeles, 1965.
L'égérie de la Factory, Edie Sedgwick, est alors au sommet de sa courte gloire, qu'elle doit à Andy Warhol. Ce dernier, à l'époque, ne se passe plus d'elle. Ses excès auront raison d'elle six ans plus tard, alors qu'elle n'avait que 28 ans.

© STEVE SCHAPIRO, COURTESY OF FAHEY/KLEIN GALLERY, LOS ANGELES



© STEVE SCHAPIRO, COURTESY OF FAHEY/KLEIN GALLERY, LOS ANGELES

Quest LOVE

Multitalent et multicasquette, le batteur de The Roots revient sur *Summer of Soul*, annonce un documentaire sur Sly Stone, s'attarde sur l'avenir de son groupe culte et livre même, en tant que journaliste, quelques considérations politiques.

PAR **BRIAN HIATT**
PHOTO DE **DANIEL DORSA**

C'*EST UN NOUVEAU CHAPITRE dans ma vie de conteur*", dit Ahmir Khalib Thompson aka Questlove, qui vient de réinventer le concert filmé avec *Summer of Soul.* Sa première réalisation, qui intègre des leçons d'histoire des Noirs dans d'incroyables prestations longtemps disparues de Stevie Wonder, Mahalia Jackson, Nina Simone, B.B. King et de beaucoup d'autres, a été l'un des films les plus appréciés de 2021, et pourrait bien recevoir un Oscar (il est nommé pour celui du "Meilleur documentaire"). La BO est sortie le 28 janvier et Questlove travaille à présent sur un deuxième film, sur Sly and the Family Stone. Mais ce n'est que le début d'une nouvelle carrière qu'il attaque à 51 ans, plusieurs autres productions de Questlove sont en bonne voie. "*Pour l'instant, il y a six projets, qui vont m'occuper jusqu'en 2032 en étant réaliste,* dit-il. *Vous n'imaginez pas la file d'attente de gens demandant :* 'Tu peux raconter notre histoire comme tu l'as fait pour celle-là ?'"

À quel point vous êtes-vous demandé si *Summer of Soul* allait plaire à un public jeune ?
Pour ce film, ma première question - que je n'avais jamais posée pour un album, un concert ou autre chose que j'ai fait dans ma vie - c'était : *"À qui s'adresse-t-il ?"* Aux baby-boomers, je savais que c'était mon public. Et les *millennials* auront bientôt 40 ans. Donc je me suis dit : *"OK, il aura une portée, là."* Mais avec la génération Z, j'étais perdu. À un moment, je me suis dit : *" Je peux peut-être envoyer un message privé à Drake pour qu'il parle de son oncle, qui jouait de la basse avec Sly Stone."* Mon dernier recours, quoi.
Et puis quelque chose d'étrange s'est passé, ça s'appelle la vie d'après mars 2020, quand on ne savait plus faire la différence entre ce qui arrivait en temps réel, en 2020 ; entre George Floyd et les images de 1969. Ça m'a frappé. Inutile de flatter la génération Z, elle vit dans ces mêmes conditions en ce moment. En gros, cette histoire s'est racontée toute seule. Le timing a été essentiel pour ce film.

Joshua Pearson, qui a fait le montage, a déclaré que son rythme était influencé par le Bomb Squad. Vous êtes d'accord ?
À chaque album des Roots, je me dis : *"Ça va être notre hommage au Bomb Squad."* Et ça ne l'est pas au final. Je pense qu'avec ce projet-là, je me répétais : *"OK, celui-là va être normal. Et quand je ferai le suivant* - sur Sly and the Family Stone - *ça sera mon 'Nation of Millions', où je vais vraiment mettre un coup d'accélérateur."*
À la fin du film *[le producteur Joseph Patel]* a dit : *"Il est assez radical, ça pourrait être 'A Nation of Millions'."* Je ne m'en étais pas rendu compte, car les gens parlaient du montage très nerveux. C'est normalisé pour moi, j'ai grandi avec le Bomb Squad, quand il y avait 30 samples par chanson.

Étant du genre à vous bander les yeux pour jouer de la batterie comme Stevie Wonder, voir un solo de batterie de sa part, au début du film, est très Questlove. Était-ce une sorte de signature ?
C'est encore un résultat du timing. Le 16 mars 2020 a été un jour très important pour le film. Tout était d'actualité. Plus de Harry Belafonte, de Chambers Brothers, de Mavis Staples à ce moment-là. J'en étais presque au point de me dire : *"On arrête le film. Peut-être qu'on attendra le 55e anniversaire* [du Harlem Cultural Festival]." Genre : *"Est-ce qu'on le met de côté en attendant la fin d'Armageddon ?"* Et tout le monde a fait : *"Non, on persiste."*
J'étais avec ma petite amie dans une ferme appartenant à des gens qu'elle connaissait. Et qui me donnaient leurs impressions.
Le patriarche de la famille, David Zander, m'a dit : *"Où es-tu dans ce film ? Comment je peux savoir que c'est du Questlove et pas une énième production de Ken Burns ?"* Je me suis souvenu de l'impression laissée par ce solo de batterie *[dans le montage brut]*. Et je me suis dit : *"OK, c'est sans doute là que je prouve que c'est mon film."*

Juste avant le Harlem Cultural Festival, il y en a eu un autre avec les Isley Brothers en tête d'affiche, au Yankee Stadium, qui a aussi été filmé. Vous le connaissez ?
Avant même ce film, j'étais du genre à écumer YouTube pour voir n'importe quelle prestation solo d'avant 1979. C'est pas très courant, mais je me suis dit : *"Il doit y avoir au moins 100 concerts correctement immortalisés."* Eh oui, ces images *[du Yankee Stadium]* sont là. Ce projet est envisagé. On m'a contacté !

> **Masquer ses émotions dans l'art n'a rien de nouveau pour les Noirs. Et j'ai le sentiment que [le documentaire sur Sly Stone] va répondre à beaucoup de questions qu'on se pose sur les artistes. Je veux humaniser l'histoire.**

Doc Severinsen était un musicien connu, mais pas un documentariste couronné de succès. À quel moment travailler pour Fallon (avec The Roots, au "Tonight Show") va devenir incongru avec le reste de votre vie ? Ou ça peut être compatible pour toujours ?
Rien ne dure jamais. Actuellement, ça ne gêne pas ma créativité. Je ne perds pas une seconde quand j'y vais. J'apprends toujours des choses grâce au show ; je suis constamment au huitième étage chez "Saturday Night Live", quand ils tournent l'émission. J'ai harcelé le producteur, Steve Higgins, un milliard de fois : *"Je peux être stagiaire chez toi ?"* C'est fascinant de voir marcher cette machine. Je veux m'y accrocher jusqu'à ce qu'il soit temps de…
On a tous ce moment dans la vie. The Roots étaient à ce moment-là, en 2008, à se demander : *"Attends, on veut renoncer à tout ça pour aller dans l'inconnu ?"* En fait, je suis une sorte de nomade. Je suis guidé par ma curiosité. Aujourd'hui, je suis un papa de chats. J'aurai peut-être bientôt envie de devenir vétérinaire. Je n'en sais rien !

Vous avez raconté votre expérience de DJ à une soirée pour Obama, post-présidence : vous avez passé "des années" à compiler une playlist racontant un récit historique élaboré et Obama vous a demandé de mettre quelque chose pour faire danser les jeunes. À quel point avez-vous été blessé ?
"Mets un morceau de ce siècle !" [Rires]
Un jour, on se fait remettre à sa place… Et on a le choix d'écouter et de s'adapter. Je n'avais jamais travaillé aussi dur sur un projet que je pensais parfait et qui a totalement échoué. J'ai cessé mes activités de DJ pendant huit mois. J'étais déprimé. J'aurais pu être obstiné et dire : *"Yo, mec, je suis Questlove, bordel. Je sais ce que je fais."* Ou bien je pouvais écouter. Et j'ai écouté mes soutiens qui me disaient : *"Tu ne vas pas foutre en l'air ta carrière de DJ à cause d'une mauvaise soirée."* Souvent, quand on fait face à un public qu'on ne comprend pas, on a tendance à l'ignorer jusqu'à ce que ce ne soit plus possible. Et j'ai conclu que j'ai sans doute une peur des gamins. Alors, je me suis dit : *"OK, je vais affronter mes peurs et n'être DJ que pour des gamins."* Et après ça, je me suis mis à le faire le samedi après-midi pour des jeunes et leurs parents.

Quelle vision avez-vous pour le documentaire sur Sly and the Family Stone ?
Il y a tellement d'angles à choisir. Mais pour moi, Sly est l'origine de ce qu'on peut vraiment appeler l'artiste tourmenté. Vous savez ce qui se passe quand on tente de résoudre la quadrature du cercle ? Ce projet m'est venu de la façon la plus bizarre qui soit, car quand on faisait le montage de *Summer of Soul*, je savais que, dix jours plus tard *[après la prestation de 1969 immortalisée dans le film]*, la vie de Sly allait changer avec Woodstock. Il va être dieu et ce seront les deux années les plus infernales de sa vie. On a qualifié de chef-d'œuvre *There's a Riot Goin' On* [l'album de Sly, en 1971]. Eh oui, il a changé la musique. Mais je considère *There's a Riot Goin' On* comme la première téléréalité. On y voit quelqu'un en train de craquer. Clairement, quelque chose ne va pas et on choisit de l'ignorer car la musique est excellente.
Mais masquer ses émotions dans l'art n'a rien de nouveau pour les Noirs. Et j'ai le sentiment que ce film va répondre à beaucoup de questions qu'on se pose sur les artistes aujourd'hui. Il va nous apprendre pourquoi untel se fait souvent arrêter ; pourquoi ils ont vite lâché et qu'on n'a pas eu de nouvelles d'eux ; pourquoi ils ont pris sept, huit, vingt ans pour enregistrer un

THE 5TH DIMENSION dans le documentaire *Summer of Soul.*

QUESTLOVE à New York, l'an dernier.

nouveau disque ; pourquoi leur gestion du temps est toujours dingue ; pourquoi ils se droguent. C'est ce que je veux vraiment dévoiler ici. Je veux humaniser l'histoire.

Avez-vous commencé en parlant à Sly ?

Le fait que son interview a été faite avant que j'arrive dans ce projet est ce qui m'a vraiment attiré. Il a donné environ sept heures d'interview. Il est clair et concis, et il a révélé beaucoup de choses que j'ignorais. Je n'avais pas idée de son influence en tant que DJ dans la région de la baie de San Francisco.

Le dernier album des Roots est sorti il y a sept ans. Où en êtes-vous ?

Richard Nichols, notre manager et producteur, était quelque part entre George Martin, Brian Epstein, Peter Grant, Suge Knight et Dr. Dre. Rich était tout. Je ne savais plus si j'étais créatif après sa mort, en 2014. Son baroud d'honneur a été le précédent disque des Roots. À l'époque, je me sentais satisfait, du genre : *"OK, eh bien, on pourrait s'arrêter au numéro 16, boucler cette histoire et je ferai d'autres choses."*

Mais Rich était très doué pour nous dire quand on devait s'arrêter, et lui donner le disque, et plus vite que ça ! À présent, on a facilement 700 brouillons d'idées. Certaines chansons sont achevées. D'autres à moitié bouclées. Mais quelles sont les 14 chansons parmi les 700 qu'on ne peut pas s'empêcher de créer ? J'ai donc promis à mon manager que je ne vais plus travailler sur de nouvelles idées après le 31 décembre. En janvier, on va mixer le résultat et le disque devrait sortir dans la deuxième moitié de 2022.

Je sais que vous aimez *Get Back*, le documentaire de Peter Jackson sur les Beatles. En le regardant, est-ce difficile de ne pas penser à toutes les autres histoires qu'il faudrait raconter ?

Ce qu'il y a de plus beau dans ce documentaire, c'est qu'il montre que, pour vraiment déclencher sa créativité, il faut se replonger dans de vieilles idées. Quand j'ai fait l'album *Voodoo,* avec D'Angelo, la première chose qu'on a dite, c'était : *"Quel disque de Prince on va faire maintenant ?"* On a passé en revue chaque chanson de Prince et on faisait : *"Attends, répète ce passage."* Puis on change de ton, on ralentit un peu le tempo et, sans s'en rendre compte, une nouvelle chanson vient de naître.

On voit Paul McCartney faire ça. Il se plonge dans de vieilles chansons des Beatles ou de Tin Pan Alley. Et John Lennon fait référence à Little Richard ou Chuck Berry. C'est très important que le monde voit ça, parce que je sais qu'on dit souvent que le hip-hop, *"ce n'est pas de la vraie musique. Ils reprennent la musique des autres et ils se l'approprient"*. Donc ce qu'on vient de voir les Beatles faire pendant ces neuf heures, c'est du hip-hop. Ils utilisent d'autres chansons pour avoir l'idée d'un nouveau morceau. Au final, on a la preuve que le groupe le plus aimé au monde a fait à sa façon ce que Pete Rock, DJ Premier et J Dilla ont toujours fait, c'est-à-dire prendre des vieux disques pour tenter d'en faire des nouveaux. Et ça, pour moi, c'est la leçon importante qu'il faut en tirer.

© 25FROM TOP : THEO WARGO/GETTY IMAGES ; SEARCHLIGHT PICTURESstudent

STAYING ALIVE

FOO FIGHTERS
DE GAUCHE À DROITE

Pat Smear, Nate Mendel, Rami Jaffee, Dave Grohl, Chris Shiflett, Taylor Hawkins.

Un livre, un film “d’horreur”, une tournée américaine relancée : Dave Grohl et ses ouailles sont plus décidés que jamais à tordre le cou à l’inaction forcée. Car tel est leur projet, depuis le premier jour.

PAR BRIAN HIATT

PHOTOGRAPHIE DE JASON NOCITO

UNE VISITE À L'HÔPITAL il y a une dizaine d'années, consécutive à une douleur à la poitrine, elle-même due à la caféine, n'a pas freiné la consommation effrénée de ce breuvage chez Dave Grohl, lui qui ne dort déjà pas beaucoup. À peine cinq heures par nuit. "*Un putain d'insomniaque complet*", ponctue-t-il, chaque fois impatient que la journée commence, histoire d'avancer dans un nouveau projet qui l'excite : une série documentaire qu'il dirige, un album des Foo Fighters, un livre une tournée, parfois le tout en même temps. Avec le souvenir de sa professeure de mère corrigeant des copies la nuit avant de partir bosser. *"J'ai même essayé de me remettre à fumer de l'herbe l'année dernière, pensant que ça m'aiderait à dormir*, concède Grohl. *Et je restais assis là jusqu'à 6 heures du matin à mater toutes sortes de conneries sur YouTube."*

Le sommeil a par ailleurs tendance, chez lui, à se traduire par des rêves entêtants. Depuis l'enfance, les plus récurrents, pas non plus forcément déplaisants ni les plus absurdes, "voient" des aliens l'emporter dans leur vaisseau spatial, ce qui lui a fourni la vraie raison de baptiser son groupe d'après un surnom donné aux ovnis lors de la Seconde Guerre mondiale ou de nommer son label Roswell Records. Une psychiatre lui dira un jour que ces enlèvements n'étaient pas du tout des rêves, ce qui peut paraître étrange. Peut-être s'essayait-elle à la métaphore d'un Grohl s'extirpant plus tard, concrètement, de l'orbite d'une vie ordinaire annoncée.

Grohl n'a ainsi que 18 ans quand il abandonne les études secondaires pour devenir le batteur de Scream, un groupe de hardcore de Washington DC, parfait prétexte pour dire au revoir à la banlieue de la capitale administrative américaine. Son père, James Harper Grohl, tout à la fois journaliste, rédacteur de discours, républicain conservateur, brillant joueur de flûte et qui s'est séparé d'avec la mère de Dave alors que celui-ci n'avait que 6 ans, réagira à ce choix de vie de son fils en le reniant. Avant de s'afficher avec une nouvelle voiture, que Dave suspectera avoir été financée en détournant l'argent de la bourse d'études de sa progéniture qu'il n'avait soudain plus à payer.

Dave pardonnera, avec réconciliation à la clé, il y a longtemps maintenant, au point de donner le nom de Harper à sa deuxième fille. Il cerne à présent un peu mieux le point de vue de James à l'époque. *"À 100 %,* lâche-t-il dans un rire. *Je comprends parfaitement pourquoi il m'a dit :* 'Ne monte pas dans ce van avec six mecs plus vieux que toi et qui schlinguent, à dormir dans des squats pendant deux mois et demi en Europe'." Mais rien ne peut alors retenir le jeune Grohl.

Son groupe suivant sera Nirvana. Et le suivant encore, Foo Fighters, débuté comme une expérimentation solitaire en studio avant de rapidement se muer en véritable groupe, et dont la collaboration n'aura cessé de se solidifier avec le même casting ou pas loin : le bassiste Nate Mendel et le guitariste Pat Smear – les deux membres d'origine –, le batteur Taylor Hawkins, le guitariste Chris Shiflett et, plus récemment, le préposé aux claviers, Rami Jaffee, chipé aux Wallflowers, autres rescapés des années 1990.

Les Foo sont devenus, depuis l'automne dernier, le second groupe de Grohl à être intronisé au Rock & Roll Hall of Fame, un accomplissement sur lequel il ne tient pas à s'attarder plus longtemps que ça. *"Quand tu grimpes un truc, tu ne cherches pas à regarder vers le bas au même moment,* explique-t-il. *Parce que ça va te foutre une trouille des familles. Donc, je passe."*

À un feu rouge, Grohl descend la vitre de son SUV, allume une cigarette et s'autorise une longue taffe, presque gêné. Il avait arrêté depuis longtemps, avant, explique-t-il *"d'en reprendre une"*. Il essaie à nouveau de s'en passer, a fortiori avec une nouvelle tournée imminente.

Grohl a passé une partie conséquente de ses 52 ans sur les routes, sur scène, et ça s'est en quelque sorte insinué dans son inconscient. *"J'ai toujours eu des rêves angoissants de performances live,* poursuit-il. *Ils sont généralement liés à Nirvana. Kurt est toujours vivant, on va faire un concert et je suis super-excité à l'idée que des gens puissent nous voir à nouveau. Et je monte sur scène. Et mes baguettes sont aussi grosses que des poteaux téléphoniques. Et le public commence à s'éparpiller."* Il affecte une toute petite voix : *"Non, non, attendez !"*

Même si c'était de manière maladroite au début des Foo, lorsque le monde entier voulait connaître dans les moindres détails un chagrin qui était encore récent et à vif, Grohl a intégré aujourd'hui comment parler de Cobain. *Nevermind* et "Smells Like Teen Spirit" ont passé le cap des trente ans l'an dernier, ce qui les renvoie davantage dans le passé que, disons, le premier album des Beatles, lorsque Nirvana franchissait le seuil des Sound City Studios, le 2 mai 1991.

Kurt Cobain, le vrai, l'ami de Grohl, partenaire musical et à l'occasion colocataire négligé (sans compter cette tortue qui passait toute la nuit à tapoter sur son terrarium et empêchait le batteur de dormir), est devenu entre-temps une légende, une tragédie, un visage sur dès T-shirts. Peu de temps après la mort de Cobain, Grohl avait choisi de se réfugier au fin fond de l'Irlande, pour, à l'arrivée, se retenir de péter les plombs en voyant le visage de Kurt sur le torse de tel ou tel gamin. Jusqu'à ce que sa fille aînée, Violet, chanteuse de talent et fan de Nirvana, l'interroge sur Kurt. Récemment, elle voulait savoir s'il était timide… Aujourd'hui, Dave parle de lui librement quand il le sent.

Le trentième anniversaire de *Nevermind* lui a néanmoins fait prendre conscience qu'il était désormais à court d'anecdotes sur Nirvana. *"Honnêtement, qu'y a-t-il encore à dire ?"*, constate son ancien batteur. Il y aura au moins ce qu'il décrit dans son livre, *The Storyteller: Tales of Life and Music*, disponible depuis octobre dernier. Il explique ainsi comment il observait le pied – et la Converse – de Cobain appuyant sur la pédale de distorsion, signal pour lâcher les chevaux à son niveau. *"Sa Converse était le chef d'orchestre de ce groupe,* avoue Grohl. *C'était le plus simple des groupes, qui tenait seulement sur quatre éléments : la batterie, la guitare, la basse, la voix de Kurt. Rien d'autre. Quand on passait aux arrangements des chansons, il n'y avait pas de longue conversation technique à propos d'un pont, d'un couplet ou d'un refrain. On avait une chanson appelée 'Verse Chorus Verse' car qui veut s'emmerder avec ce genre de conversation ?"*

Avec Smear et Krist Novoselic, il leur arrive de se retrouver et de donner corps à une "sorte" de Nirvana. Leur plus récente apparition publique en tant que telle eut pour cadre un concert de charité, en janvier 2021, avec

© GROOMING BY GINA MONACI. STYLING BY STEPHANIE TRICOLA. GROHL'S SHIRTBY SAINT LAURANT AT MR. PORTER. STYLIST ASSISTANT : NATASHA BOCK.

St. Vincent et Beck au chant. *“Linda Perry était à l’initiative de l’événement et avait demandé si les Foo pouvaient y participer,* précise Grohl. *Mais c’était au moment des vacances et la plupart des gars étaient en vadrouille. Je me suis alors dit :* ‘Les gens en ont leur dose de “Everlong”. Que vais-je faire ? Je vais appeler Krist et Pat’.”

Ils avaient besoin d’une voix supplémentaire, Grohl finissant par demander à Violet, sa fille de 13 ans, si elle serait intéressée. *“Musicalement, c’est la plus douée que notre famille ait jamais connue,* s’emballe le fier paternel. *Bien plus que mon père, bien plus que moi. Les outils dont elle a hérité sont bien au-dessus de quiconque chez nous.”* Violet choisira “Heart-Shaped Box”, l’ode assez tordue de Kurt à Courtney Love (*“Tu sais que la chanson parle de mon vagin, n’est-ce pas ?”*, avait demandé Love à Lana Del Rey sur les réseaux sociaux, quand cette dernière l’avait reprise, il y a plusieurs années). *“Mon Dieu, elle a choisi la plus noire de toutes*, ponctue Grohl. *L’échec parental absolu ! Mais c’était super. Et l’un des trucs les plus beaux dans tout ça est qu’elle représentait au mieux l’esthétique originelle de Nirvana, dans le sens où c’est une môme face à ses années les plus difficiles dans sa quête d’identité.”*

“C’est dans des temps comme ça que l’on apprend à revivre”, scande Grohl au tout début de ce concert du soir au Madison Square Garden de New York, le premier d’envergure du groupe depuis l’émergence de la Covid. La scène est à peine éclairée. Et lorsque la foule rugit en réaction, il penche la tête en arrière, les yeux fermés, pour profiter de l’instant. “Times Like These” était une chanson post-11 Septembre, sa “mise à jour” en fait un hymne post-pandémie. Mais ce sentiment pourrait s’étendre à une déclaration d’intention d’ensemble de la mission de Foo Fighters. Ainsi que Grohl le dit lui-même, il est un McCartney, pas un Lennon, et s’il inonde le monde de gentilles petites chansons, de *“silly love songs”*, l’objet de son affection est un peu l’existence pour elle-même.

Il suffit pour ça d’interroger Smear, qui débuta en tant que guitariste au sein de The Germs, légendaire gang punk de L.A. En 1980, son leader, Darby Crash, se donnait la mort d’une overdose d’héroïne volontaire, Smear passant alors dix ans à errer dans L.A., à faire du stop, jouer un peu de musique, s’essayer figurant pour la TV et le cinéma, avant qu’en 1993 Kurt Cobain ne lui demande de venir étoffer le son Nirvana de sa guitare, avec une tournée de huit mois dans la foulée. Puis Cobain disparaissait à son tour. *“Dave est un amoureux de la vie,* explique Smear. *Et ça me plaît car dans le précédent groupe où j’étais avec Dave, ce n’était pas le cas de tout le monde.”*

“Mais regarde la vie que nous avons, réagit Grohl. *En quoi ne pas l’aimer ?”* Plus tard, il reprendra, plus solennel : *“Nous étions des gens venus de groupes qui se sont arrêtés prématurément, qui n’en avaient pas fini musicalement. Nous avons donc imaginé ça comme une sorte de continuation, et que le sens de notre groupe, c’était la vie. Alors pourquoi ne pas la célébrer de toutes les façons qu’il nous était possible ?”*

Grohl et les Foo Fighters ont donc survécu. Ils ont continué, bien au-delà de ce qui pourrait être considéré comme cool. *“Je ne sais pas si nous l’avons jamais été”,* rétorque le premier concerné. Au début, il avait le sentiment de combattre une perception voulant que les Foo ne devaient même pas exister, qu’il était comme inapproprié d’avoir un autre groupe après Nirvana. *“Je me disais qu’il était inévitable que des gens ne veuillent pas que je le fasse. Il y en avait, y compris des amis, qui se disaient offensés. Comment osaient-ils ? C’était comme ça que j’essayais de m’en sortir dans la vie ! Puis arrivaient les interviews, et là, c’était :* ‘Avec toutes ces cymbales qui claquent, ces distorsions de guitares et ces cris, avez-vous intentionnellement cherché à sonner comme Nirvana ?’” Grohl a commencé à ne pas chercher à coller aux tendances musicales du moment bien avant que le rock ne soit plus perçu comme mainstream. Il a ainsi répondu à l’émergence du nu metal en optant pour une direction diamétralement opposée, livrant ce qu’il y avait de plus mélodique dans sa musique sur *There Is Nothing Left to Lose,* en 1999. *“Puis d’un seul coup, tout le monde s’est mis à porter des putains de cravates ridicules, à écouter Joy Division. Et où allions-nous trouver notre place là-dedans ? Nulle part ! Nous étions ces connards de types qui pondaient des vidéos rock rigolardes. Ça pose un problème à quelqu’un ?”*

Personne n’a à modifier numériquement une photo de Dave Grohl à 27 ans pour l’imaginer à la cinquantaine. Il porte toujours beau ! Les épaules toujours larges, le cheveu toujours long. *“J’ai mes propres angoisses,* poursuit-il. *Mon Dieu, quand je regarde l’écran led sur scène et que tout ce que je vois, c’est cette putain de calvitie gigantesque…”*

“ÇA ME SIDÈRE TOUJOURS DE VOIR QUELQU’UN COMME PAUL MCCARTNEY QUI VA OFFRIR UNE HEURE ET DEMIE DE SOUNDCHECK À DES FANS, AVEC DES TITRES QU’IL NE JOUERA PAS DANS LA SOIRÉE, AVANT DE PARTIR DÎNER, REVENIR, ET ÊTRE SUR SCÈNE PENDANT TROIS HEURES. APRÈS QUOI IL VA TRAÎNER TOUTE LA NUIT, ÊTRE LE DERNIER SUR LE DANCEFLOOR.”

Il est en outre parfaitement conscient de ses dents de devant, auxquelles il manque visiblement des morceaux d’émail après vingt-cinq ans la bouche collée aux grilles métalliques de ses micros de scène. : *“Je ressemble à un mec sous méthadone, mais c’est vraiment à cause des micros.”*

La virée en voiture à travers et autour de L.A. est l’occasion pour Grohl de nous montrer certains endroits qui ont fait son propre parcours, à l’instar de ce bungalow de Laurel Canyon où il avait échoué lorsque la dernière tournée avec Scream s’acheva avec la disparition du bassiste du groupe. Il vivra alors de haricots en boîte et de la générosité des occupantes du lieu, deux catcheuses de boue, l’une d’entre elles étant la sœur du guitariste de Scream. Jusqu’à ce qu’il ait eu vent qu’un groupe de Seattle pouvait avoir besoin d’un batteur.

Au volant, il fait “son” Dave Grohl, sautant d’une anecdote à une autre sans se faire prier. Il explique comment Mick Jagger lui envoya un SMS pour lui demander de jouer de la batterie sur un morceau solo, “Easy Sleazy”, dévoilé au printemps dernier. *“Je reçois parfois ce genre d’appels,* poursuit-il : ‘Hey, on enregistre un truc et on aimerait que ça sonne brut et pas parfait. Ça te dirait de poser ta batterie dessus ?’ *Personne ne m’appelle pour une reprise de Toto, par exemple.”*

La réflexion le renvoie à son tout premier concert post-Nirvana, en 1994, en tant que batteur d’un supergroupe de rock alternatif, pour la bande originale de *Backbeat* sur la période des Beatles à Hambourg. Il avait confondu Greg Dulli, le leader d’Afghan Whigs, avec un sosie professionnel de John Lennon, et se souvient avoir observé le producteur Don Fleming essayer d’apprendre à Thurston Moore, de Sonic Youth, des “*accords de guitare normaux*” - *“Genre : ça, c’est un la ; ça, c’est un ré.”*

Dave Grohl n’a plus le trac avant de monter sur scène, ce qui n’est clairement pas le cas de celui qui peut s’honorer du titre peu enviable de *“batteur de Dave Grohl”*. Taylor Hawkins a beau culpabiliser - légèrement - de l’admettre, il fut carrément ravi que la pandémie lui offre un peu de répit après vingt-huit ans sur les routes, tant pour ses nerfs que pour la pression qu’il ressent à être à la hauteur dès objectifs qu’il se fixe lui-même. *“Je me donne vraiment beaucoup de mal pour trouver comment maintenir cette intensité d’un jeune homme avec un corps de 50 ans,* résume-t-il. *Et c’est tout sauf simple.”*

Comme à son habitude, Hawkins a opté pour un combo short de bain et torse nu, dévoilant un physique élancé et bronzé de plus en plus “à la Iggy Pop” et qu’il maintient à grands coups de pédales en montagne. (*“La première fois où je suis allé en Californie, j’étais persuadé que tout le monde ressemblerait à Taylor Hawkins”*, s’amuse Grohl). Il est le moins punk-rock au sein des Foo, à croire dur comme fer

dans la force du rock de stades qui aura amené le groupe à des salles plus grandes et à un sens du spectacle assumé. *"Il a débarqué dans un groupe qui était assez teigneux en général,* confesse Nate Mendel. *Il s'y est acclimaté en une seconde, pour très vite passer au cap suivant, en mode* 'Hey, attendez une seconde, et si on devenait vraiment bons ? Pourquoi n'apprendrait-on pas à être meilleurs en tant que groupe pour accorder plus d'attention à ce que l'on fait sur scène ?' *Et ça m'allait très bien."*

Depuis qu'il est devenu le second batteur des Foo Fighters, en 1997, chaque personne qu'il croise ou presque lui pose la même question : *"Qu'est-ce ça fait d'être le batteur de Dave Grohl ?"* Jusqu'à Axl Rose, l'un de ses héros, qui a cédé à la tentation de l'interrogation. Donc, euh, c'est comment ? *"Je suis riche,* glousse-t-il. *Voilà ce que c'est d'être le batteur de Dave Grohl. Question suivante !"*

"Je crois que Taylor sous-estime vraiment son importance dans le groupe, estime Grohl. *Peut-être parce qu'il n'est pas le batteur originel mais, grand Dieu, que serions-nous sans Taylor Hawkins ? Vous imaginez ça ? Un truc complètement différent, c'est clair… Les doutes de Taylor le poussent à se surpasser."*

Deux jours après le concert au Madison Square Garden, les "séquelles" se font encore sentir. Grohl concède une *"gueule de bois de headbanger",* quand bien même la douleur est à des années-lumière de celle que lui avait occasionnée le coup du lapin qu'il s'était lui-même donné. "*Courir de long en large sur la scène, ça ne devient plus si simple,* lâche-t-il. *Certains muscles sont seulement utilisés quand tu cours comme ça en braillant. C'est un peu comme faire des abdos et chanter 'Who Are You' pendant trois heures. C'est pas rien. Et du coup, tu te défonces le cou."* Il ne suit aucun programme d'exercice particulier, à la différence d'un Mick Jagger lui ayant confessé la location d'un studio de danse pendant la pandémie afin de rester en forme.

Malgré la douleur, il entend bien continuer. *"Je n'imagine pas le groupe lever le pied,* développe-t-il. *Ça me sidère toujours de voir quelqu'un comme Paul McCartney qui va offrir une heure et demie de soundcheck à des fans, avec des titres qu'il ne jouera pas dans la soirée, avant de partir dîner, revenir, et être sur scène pendant trois heures. Après quoi il va traîner toute la nuit, être le dernier sur le dancefloor. D'où vient cette énergie ?"*

De vagues idées sont dans l'air à propos du prochain album des Foo Fighters, quand bien même Grohl n'a encore rien composé en ce sens. *"Chaque album que nous faisons est une réponse au précédent,* énonce-t-il. *Donc pour l'heure, il se murmure un éventuel album prog-rock bien barré."*

Comme à chaque concert des Foo ou presque, "Walk" est de la partie. La chanson, qui remonte à 2011, renferme des textes parmi les plus audacieux que Grohl ait pu écrire. *"Chaque soir quand il chante la strophe qui dit 'I never want to die', je le regarde en pensant à Kurt,* confesse Smear. *À chaque fois. Parce que, chez Kurt, c'était* 'I hate myself and I want to die'. *Bref, ils sont à l'opposé l'un de l'autre. Et moi, j'aime être avec les vivants."*

Smear ne pouvait être plus juste quant à ce qui a inspiré la chanson en question : *"Elle vient quasiment du jour où Kurt est mort,* confirme Grohl d'une voix plus basse que d'ordinaire. *À me réveiller ce matin-là et me dire :* 'Oh merde, il n'est plus là, et moi oui.' *À me faire un café, ce qu'il ne pouvait plus. À allumer la radio, ce qu'il ne ferait plus. C'était une révélation pour moi."*

Il reprend : *"J'ai bien conscience que, dans la vie, il y a des crises qui vous submergent, où vous ne voyez aucune issue. Alors que, si vous osez considérer cette crise comme juste l'écho d'un radar, ça devient plus facile de passer au-dessus. Et donc oui, c'était pour moi du genre :* 'Je ne veux pas que quiconque ressente ce que j'ai ressenti ce matin-là'. *Je suis très sérieux. Je ne veux pas mourir, putain ! Je sais que c'est inévitable, mais je m'y refuse. Ça me ferait tellement chier !"*

Il se fait soudain silencieux, moment rare chez lui, avant qu'un sourire ne dévoile ces dents maltraitées : *"Je vais me battre aussi longtemps que je le peux."*

TONINO BENACQUISTA

“L’AMÉRIQUE A NOURRI MON IMAGINAIRE”

Avec *Porca Miseria,* l’écrivain signe une autobiographie originale. Cette fresque haute en couleur raconte les jeunes années du romancier, sa passion pour la lecture et l’écriture, échappatoire d’un réel qu’il voulait fuir à tout prix.

par ALMA ROTA

Photo DE FRANCESCA MANTOVANI

“LES ITALIENS NE VOYAGENT PAS. *Ils émigrent”*, chantait Paolo Conte. Durant l’hiver 1954, *“le plus froid du XX^e siècle”*, Elena Polsinelli quitte sa petite ville natale du Latium pour suivre son mari, Cesare Benacquista, avec leurs quatre enfants, en France, à Vitry-sur-Seine, banlieue populaire du Val-de-Marne et bastion communiste. À 60 ans, après trente ans de fiction, Tonino, leur fils, nous livre, dans *Porca Miseria*, un récit du réel. *“Pour la première et sûrement la dernière fois, je raconte une histoire vraie, la mienne et celle de mes parents, l’histoire d’une émigration familiale. Avant de pouvoir le faire, il fallait d’abord que je me réconcilie avec elle”*, explique-t-il. Seul membre de la fratrie né en France, le jeune Tonino grandit ballotté entre le mal du pays de sa mère, les rêves brisés de ses frère et sœurs et un père ouvrier taiseux qui noie cette “*chienne de vie*” dans l’alcool. Pourtant, dans son “cabinet de curiosités” on ne sombre jamais dans le pathos, ni le misérabilisme. Il revient avec justesse et fantaisie sur ses souvenirs d’enfance, sur son parcours d’autodidacte, sa conquête de la langue française et de l’écriture qui l’ont sauvé des affres du réel. L’enfant qui s’ennuyait à l’école, s’est réfugié très tôt dans son imaginaire, nourri du cinéma néoréaliste italien, de films, BD et de contre-culture américaine, mais aussi de musique rock, de Cavanna, Gotlib et Goscinny, plutôt que de Flaubert, Maupassant ou Balzac. Il s’interroge avec une gouaille jouissive sur le chemin atypique d’un enfant issu d’une famille d’illettrés, et qui a échappé à la reproduction sociale pour devenir un éminent romancier et scénariste, obéissant, peut être, à l’ultimatum de ses professeurs d’école : *“Doit faire ses preuves à l’écrit.”*

© FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

On découvre dans *Porca Miseria* que votre histoire personnelle a servi de terreau à vos romans de fiction. On pourrait se demander si, sur la forme, nous ne sommes pas dans un méta-roman ou une méta-fiction ?

Il est vrai que mes quatre premiers romans noirs sont inspirés d'épisodes vécus et romancés : j'ai travaillé dans les trains de nuit, j'en ai fait *La Maldonne des sleepings*. Mes origines italiennes, j'en ai fait un polar, *La Commedia des ratés*. J'ai travaillé dans une galerie d'art contemporain, j'en ai fait *Trois carrés rouges sur fond noir*. J'ai réalisé une étude des milieux que j'ai traversés à une certaine époque pour en tirer des histoires. Or, dans ce nouveau livre, et j'insiste sur ce point, tout est vrai ! Mon exercice de fiction m'a donné des outils narratifs que j'utilise dans ce récit – la nouvelle, le scénario de cinéma et même l'uchronie – pour raconter des épisodes de cette enfance. L'introspection peut être lassante à la longue pour le lecteur. J'ai pensé que varier les formes et utiliser des outils romanesques rendrait la lecture plus ludique. J'utilise également la fiction quand il y a des questions non résolues dans notre histoire familiale. J'utilise le biais du romanesque pour essayer de comprendre un événement réel. Je fais comme si les gens de ma famille étaient des personnages pour essayer de comprendre leur fonctionnement. Je crois fondamentalement au pouvoir de révélation de la fiction.

D'où tirez-vous, alors, les histoires antérieures à votre naissance ?

Forcément, comme dans toutes les familles, du roman familial. J'ai gardé, bien sûr, ce qu'on m'en a dit, ce que m'ont appris les photos et documents que j'avais sous la main, et évidemment les souvenirs des derniers vivants. Il y a des anecdotes qu'on m'a racontées tellement souvent qu'à un moment donné elles se sont figées dans ma mémoire et deviennent mes propres souvenirs, comme si j'avais été présent. Par exemple, quand mon frère accueille notre oncle américain à Paris, je n'étais pas là, ou vraiment au berceau. Lui, il était aux premières loges. Je me suis toujours représenté cette scène de la Cadillac débarquant dans la petite rue de banlieue de Vitry-sur-Seine comme étant un film. Alors, je la raconte sous la forme malicieuse d'un scénario de cinéma.

Le sentiment de désarroi est très présent dans votre récit de vie…

Le désarroi, c'est quand on n'a pas de réponse. Il y a le désarroi de ma mère qui ne voulait pas quitter son Italie natale, celui de mon père qui a fait de lui un alcoolique. Je dois passer par la fiction, par le biais de trois petites nouvelles, pour essayer de le comprendre. Mon père n'a jamais vraiment formulé ce qu'il a trimbalé toute sa vie, certainement une détresse, quelque chose de lourd et pénible qu'il nous faisait ressentir, peut être était-ce un sentiment d'échec. Ces trois petites nouvelles sont trois réponses potentielles à son désarroi.

En refermant le livre, on ne sait pas si vous avez résolu votre propre désarroi.

Dans un des chapitres, je dis : "*Écrire c'est rétablir faute de réparer.*" En réalité, je ne peux pas forcément réparer les échecs, le malheur, l'angoisse ou la nostalgie dans ma famille, mais je peux rétablir avec précision, avec ce que je pourrais appeler de la "littérature", c'est-à-dire le bon choix des mots. Je peux essayer de raconter un souvenir avec le plus de justesse et de sincérité possible. Mon désarroi est une question non résolue que j'essaie de résoudre avec ce bouquin.

Vous dites "*écrire, c'est se venger*", il y'a aussi de la colère dans cette histoire ?

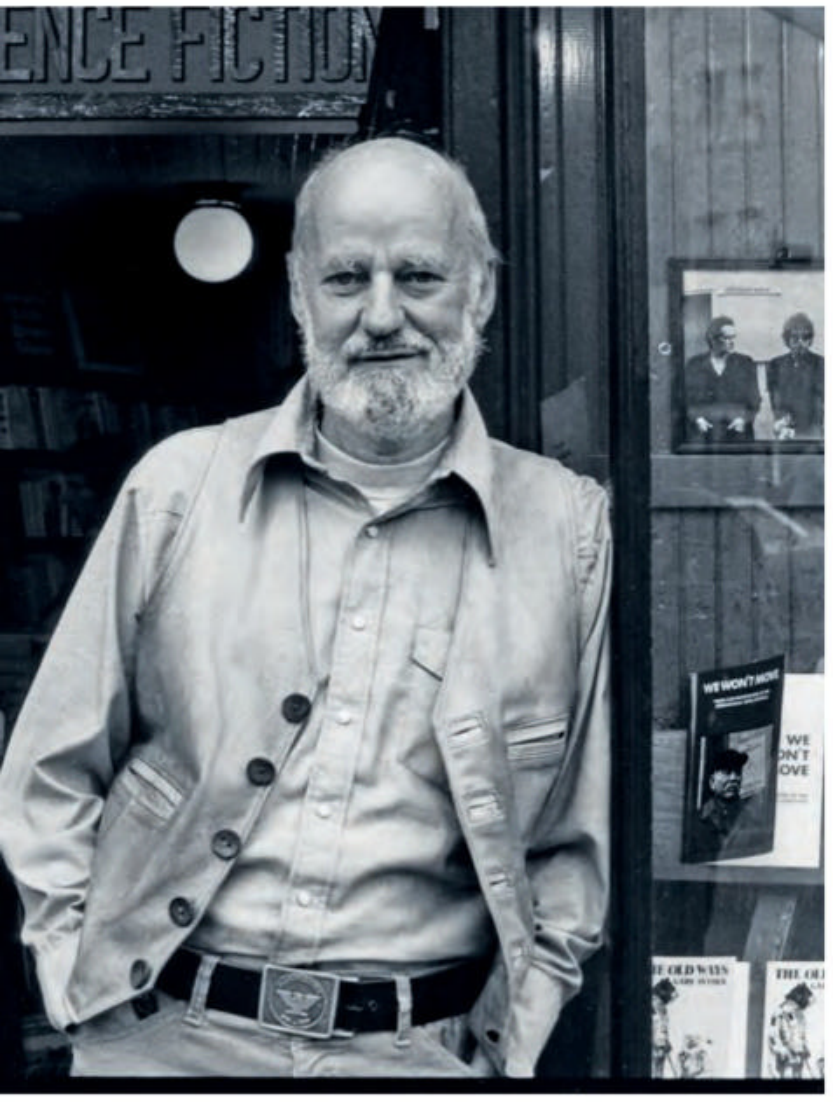
Non, il y a du regret car les choses auraient pu mieux se passer. Mais écrire c'est surtout se venger du réel, évidemment pas des individus. Je me venge du réel quand, a priori, il n'a pas de sens, je dirais même quand il est décevant. Dans le chapitre "*L'échiquier renversé*", je raconte une histoire où je ressens une espèce de frustration. Je me demande que faire quand le réel me met dans cet état de vexation ? La réponse que j'ai trouvée était de la transformer en quelque chose de palpable : une page. Un paragraphe. Quand je n'arrive pas à donner du sens au réel, l'écriture m'aide à surmonter des caps. Encore aujourd'hui, je pense que la frustration est un moteur de l'écriture.

▲ **ELLIS ISLAND**
Le centre où arrivaient les immigrés venus d'Europe. L'écrivain y a retrouvé la trace du passage de son grand-père, Orazio, à qui il dédie son livre.

▶ **CONTRE-CULTURE**
Lawrence Ferlinghetti devant sa fameuse librairie City Lights, à San Francisco.

▲ **ROBERT DE NIRO**
Dans le film de Luc Besson, *Malavita,* tiré du roman éponyme, il incarne un père de famille illettré dont la vie est bouleversée par la découverte d'une machine à écrire.

© COLLECTION PRIVÉE/ ALAIN DENANTES-GAMMA-RAPHO VIA GETTY/ PATRICK FRILET-CHRISTIAN POULIN-LIBÉRATION



▶ **CULTE**
En 2008, avec François Cavanna et Yves Frémion, à la soirée de lancement du livre collector sur *Hara-Kiri,* journal qui a nourri les jeunes années de l'auteur.
▲ **SALLE DE SPECTACLE**
Le Café Wha?, situé à Greenwich Village, à Manhattan, était un café-concert ultra-populaire dans les années 1960. Grâce à son "open mic", l'avant-garde du rock s'y est produite.
▶ **LAURÉAT**
Lors de la remise de son César pour le scénario de *Sur mes Lèvres,* de Jacques Audiard, il a rendu hommage à son père, Cesare.

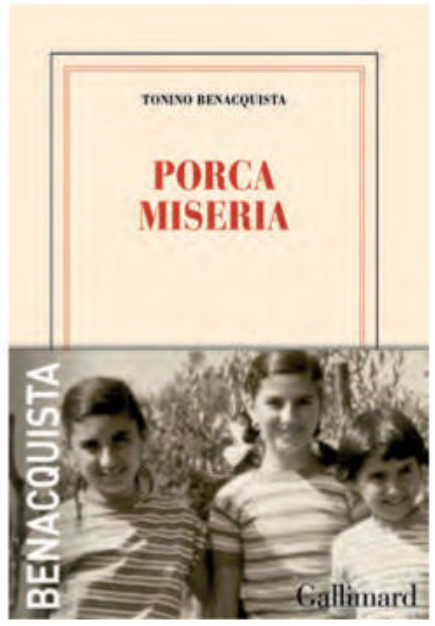
On ressent également chez vous une certaine frustration face au manque de transmission dans votre famille.
Transmission est peut-être un mot savant pour quelque chose d'élémentaire qu'est l'éducation. Ni mon père ni ma mère ne m'ont expliqué grand-chose. Ils devaient peut-être penser que la vie s'en chargerait elle-même, ou que mes frère et sœurs ou encore l'école feraient le boulot. Je le dis dans le chapitre *"Ne vous mariez jamais"*: *"Certes, j'entends parler ici ou là des principes fondateurs d'une vie d'homme… mais comment les faire siens si aucun être de confiance vous les souffle à l'oreille, comme un secret dont vous êtes le seul destinataire ?"* Cette phrase suffit à expliquer qu'il y a des principes de vie que j'aurais aimé qu'on m'explique étant petit.
Je me serais contenté d'un proverbe napolitain qui m'aurait aidé à donner du sens. Mais donner du sens leur importait peu. Ils n'osaient pas expliquer quelque chose de manière didactique, car pour eux, la vie c'était uniquement de la pratique. J'ai dû apprendre seul et tardivement.
Je pense que nous avons tous été, même si je ne parle pas au nom de mes frère et sœurs, un peu bancals, car nous n'avons pas été rassurés par nos parents.

Le dernier chapitre est centré autour du mot "terre". En étant issu de l'immigration, on est toujours un étranger quelque part ?
Le chapitre *"Le paradoxe de l'immigré"* traite de cette question frontalement. *"Né pesce né carne" ("Ni poisson, ni viande")* dit-on dans le dialecte de mes parents (le ciociaro). *"Le paradoxe de l'émigré veut qu'un homme ayant quitté sa terre natale n'y sera plus jamais chez lui, comme il ne le sera jamais vraiment sur sa terre d'accueil."* J'ai essayé de décrire ce sentiment du retour au pays qu'ont vécu mes parents. Je sais que c'était dur pour mon père. Je me souviens très bien qu'il était choqué quand on lui parlait sur le marché comme à un touriste, alors qu'il comprenait très bien le dialecte (il le parlait lui-même). On l'appelait *"le Français"*. Quand j'écris sur ma *"terre d'utopie"* je parle de mon travail romanesque. Je me considère comme étant le seul à ne pas avoir de racines dans cette famille, ni en Italie ni en banlieue, qui est un territoire de transit. L'utopie, c'est le "non-lieu" mais ça veut dire aussi le "lieu du bien". Je n'ai pas encore trouvé ce lieu matériel, le premier et peut-être le dernier. Je me sens bien dans mon imaginaire.

La culture américaine tient une place importante dans votre formation, un fondement de votre écriture et de votre imaginaire.
Les frères et sœurs de mon père s'étaient installés en Amérique. Mon frère et lui sont allés les voir là-bas. J'étais trop petit mais je savais ce que c'était que *"l'America"* et où elle se trouvait sur le globe. Elle faisait partie de notre imaginaire. Quand l'homme marche sur la Lune, quand je vois un film, que je lis une BD avec des superhéros, je sais que tout vient de là-bas. Je me souviens de cette chanson dans *West Side Story,* chantée par Rita Moreno, qui faisait *"la la la la… in America"*. Pour moi, c'est cette *"America"*-là qui a nourri mon imaginaire, une Amérique rêvée, celle des années 1960 et 1970 ! Elle avait un côté "terre promise", ce mythe du rêve américain qui était beaucoup plus vivace qu'il ne l'est aujourd'hui.
Le premier bouquin qui a changé mon rapport à la lecture et l'écriture était un livre de science-fiction, *Chroniques martiennes,* de Ray Bradbury. Puis, il y a eu la musique évidemment, difficile de passer à côté de la musique américaine ! Je me souviens du double album de la BO de *Shaft,* d'Isaac Hayes. Je n'ai ren-

contré sa littérature que plus tard. Quand ma sœur Clara a eu 70 piges, il y a quatre ou cinq ans, je lui ai demandé ce qui lui ferait plaisir. Elle m'a répondu que son rêve avait toujours été d'aller à New York.
Pour elle également, cela avait toujours été un mythe. Pour mon père, partir en Amérique rejoindre ses frères aurait été un destin possible. Il ne l'a pas choisi. Il a choisi la France pour les raisons que je raconte dans l'ouvrage.

Le cinéma américain a été une grande influence pour vous.
Je me demande qui n'était pas cinéphile dans les années 1970 ! Dans tous les petits bleds de province, en Italie, on trouvait des salles de cinéma. Elles faisaient partie du quotidien des Italiens. Pour mes parents, le cinéma était quelque chose de naturel, de populaire. Je raconte ces étés italiens où je passais mon temps dans les trois salles de cinéma de cette petite ville de 40 000 habitants. C'était l'époque dorée du cinéma italien. Une pléthore de chefs-d'œuvre sortait toutes les semaines. Ils jouaient aussi tous les films américains qui sont devenus cultes aujourd'hui. Tout cela, évidemment, nourrit un imaginaire. Pour moi, il y a eu le cinéma et la bande dessinée.



Si les quatre premiers romans noirs de Tonino Benacquista sont inspirés de sa vie, avec *Porca Miseria* (Gallimard) il plonge pour la première fois dans le récit autobiographique.

Et le livre est venu bien après.
Plus jeune, j'ai eu quelques moments d'épiphanie en lisant Maupassant ou Bradbury, ou encore *Cyrano de Bergerac*. Ici, j'essaie de croiser mon regard d'adulte avec le désarroi qu'a pu ressentir l'enfant que j'étais devant un roman de Balzac, et de voir comment, petit à petit, j'en suis venu à me dire que la littérature pouvait servir à quelque chose. Par contre, j'ai beaucoup écrit et, à partir de mes 18 ans, fabriquer de la fiction était devenu ma priorité dans la vie. Je suis devenu tardivement un lecteur passionné, chevronné, vers 30 ans, mais cela n'a fait que croître depuis. Je n'en suis pas mécontent car je découvre maintenant tous les bouquins que j'aurais dû lire quand j'avais 20 ans.
Découvrir un auteur classique à 50 ou 60 ans, ce n'est pas si mal.
Lire Flaubert à 45 ou 50 ans est beaucoup plus fort qu'à 17. *Madame Bovary,* au lycée, tu peux te dire que c'est brillant, mais tu n'as aucun vécu. Par contre, quand tu as 50 piges, tu te dis : *"Waouh !"* Plus tu vieillis, plus tu te dis que c'est une véritable vie virtuelle, celle que j'aurais aimé avoir quand je m'emmerdais à 15 ans. Si j'avais lu Dumas quand je m'ennuyais pendant mes vacances en Italie, j'aurais été sauvé ! Mais il me fallait d'abord écrire mon roman, que je fasse mes premiers pas dans ce monde-là. Je ne suis pas venu à l'écriture par passion pour la lecture.

Vous rappelez-vous de votre première fois aux États-Unis ?
Je suis allé à New York en 1985. J'avais envie du New York de Lou Reed et de *Taxi Driver*, pas celui de Fitzgerald, mais celui de Scorsese, la 42e Rue et sans doute aussi celui du rock. J'avais 25 ans et je cherchais des images d'Épinal, du mythe. J'en ai trouvé en rencontrant des gens. New York n'est jamais plan-plan. Tu passes d'une soirée à une autre ; tu es à un vernissage dans une galerie d'art et on t'invite à un autre événement où tu rencontres des gens incroyables, de tous horizons. Tu vis des choses que tu ne peux vivre qu'à New York !

Dans une de vos "réalités alternatives" de cet ouvrage, vous imaginez quelle aurait été votre vie si votre père avait choisi d'aller vivre aux États-Unis. On vous aurait vu devenir scénariste à Hollywood, mais vous devenez libraire…
Quel autre pays que la France, pays des lettres, m'aurait donné envie d'écrire ? Si j'avais émigré aux États-Unis avec mes parents, je serais sans doute devenu libraire. Je suis venu tardivement à la littérature, j'imagine que, là-bas, j'y serais venu beaucoup plus vite. La contre-culture de l'époque avait quelque chose de très attirant : le Café Wha ?, la fameuse librairie City Lights de Ferlinghetti, à San Francisco, la culture beatnik, la découverte d'écrivains comme Kurt Vonnegut, Richard Brautigan, Thomas McGuane, et Jim Harrison, ceux du polar mais pas que. J'imagine que je les aurais invités dans ma propre librairie. Je ne peux qu'imaginer que cette littérature-là m'aurait immédiatement attiré. J'aurais pu être moi-même dans la transmission en étant libraire.

On ressent un grand sentiment d'empêchement dans le récit, qui vous amène à imaginer ces "réalités alternatives", notamment pour vos sœurs. Leur destinée vous touche beaucoup.
Bien sûr ! La notion d'empêchement n'est pas compliquée à résumer : dans une famille de pauvres, tout le monde doit bosser le plus tôt possible, soit juste après le certificat d'études (obtenu un peu par miracle). En 1970, les filles devenaient automatiquement sténodactylos. Mes trois sœurs avaient des désirs, peut-être elles se seraient débrouillées pour les faire exister, mais cela ne leur aura pas été possible. Mais, je le répète, on parle ici du pragmatisme d'un père ouvrier qui a une famille à nourrir et qui doit envoyer ses mômes travailler. Personne n'est à blâmer dans l'affaire, sauf que c'est une vraie machine à broyer les rêves.
J'ai eu certainement de la chance de ne pas être envoyé à l'usine dès 14 ans. J'étais le dernier enfant sur un salaire d'ouvrier et j'ai pu aller jusqu'au bac. Ce n'était pas non plus une injonction parentale. L'important était que je trouve du boulot. Quand j'ai décroché un job dans les wagons-lits, mes parents ont été rassurés. Ce petit boulot était concret pour eux puisqu'ils prenaient le Palatino pour aller en Italie. J'étais le mec qui ramasse les passeports et les billets et qui les rend le lendemain matin.
Après j'ai travaillé dans un musée et ce job était déjà beaucoup plus abstrait pour eux. J'ai toujours, autant que faire se peut, essayé de les rassurer sur le fait que j'avais un vrai métier. Jamais je ne les ai bassinés avec l'écriture, ni dit que je voulais être "écrivain". Ce mot était surréel. Ils ne m'auraient même pas découragé puisqu'ils n'auraient même pas compris. Pour moi, tous ces jobs étaient alimentaires en attendant de pouvoir vivre de mon écriture. Mes frère et sœurs n'ont pas eu cette chance.

Le Guide

Musique

RIFF & ROLL

L'ex-Heartbreakers signe un deuxième opus vintage-Covid.

Par BELKACEM BAHLOULI

Mike Campbell & the Dirty Knobs

External Combustion

BMG

★★★½

CE QUI ÉTAIT CENSÉ être un passe-temps pour Mike Campbell est devenu une industrie presque lourde. En formant les Dirty Knobs, en 2001, son but avoué était d'écumer les clubs de Los Angeles avec ses copains, entre deux tournées et séances de studio avec son patron d'alors, feu Tom Petty – et bien d'autres artistes, car Campbell reste l'un des sidemen les plus demandés de la côte ouest. Après avoir publié, en 2020, *Wreckless Abandon*, un premier album coproduit par Campbell et George Drakoulias, on redécouvrait les passions qui animent cette formation, laquelle ne devait être qu'un simple side project : faire revivre le classic rock, la psyché, le blues sauce british façon Animals, et États-Unis obligent, de la bonne grosse country avec Chris

➔

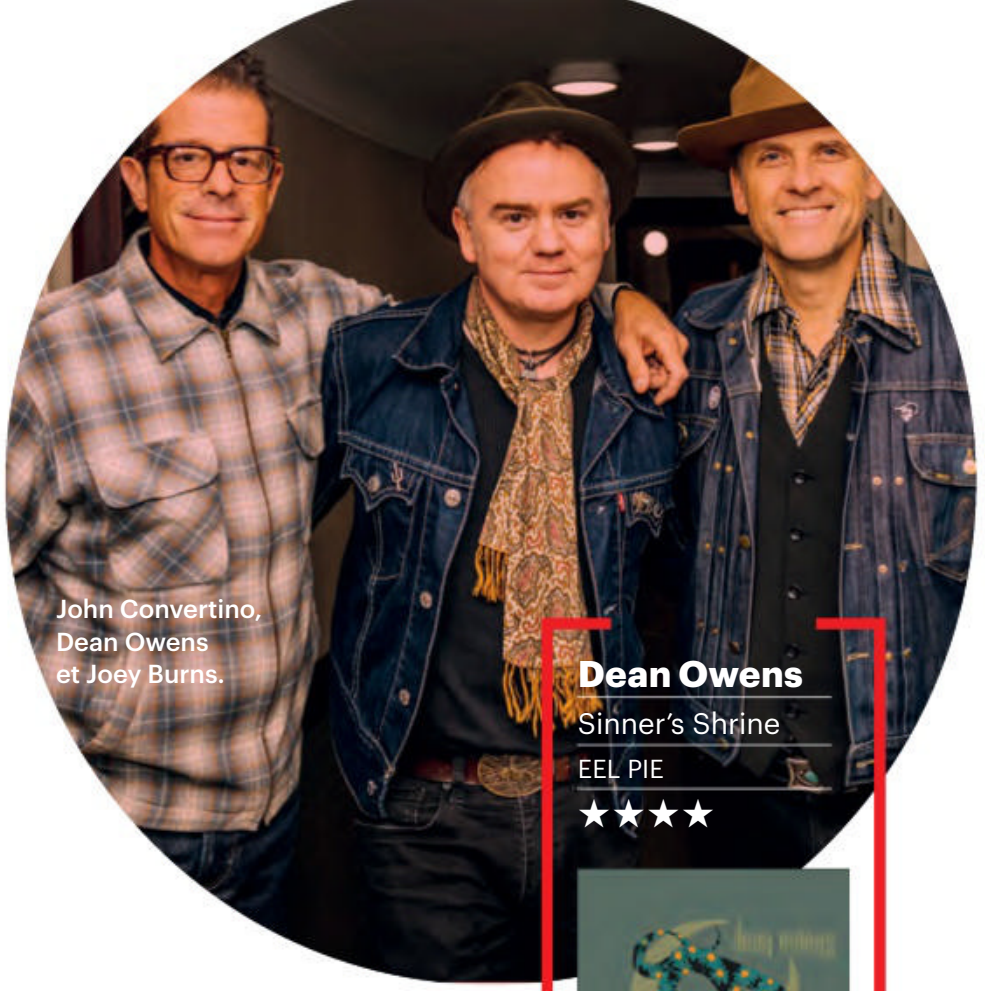
ILLUSTRATION : **ALAIN FRETET**

MIKE CAMPBELL

Stapleton en guest star. Et surtout, on découvrait un Campbell songwriter et chanteur très loin d'être dénué de talent : *"Je voulais que ça sonne comme quatre gars qui s'amusent"*, dira-t-il à la sortie de ce premier opus. Et pour ce nouvel effort, on a pris les mêmes et on a recommencé… Élégamment intitulé *External Combustion*, cet album montre avec évidence que Campbell & the Dirty Knobs n'ont pas bénéficié de la chance du débutant : car l'ouvrage est très largement au niveau du premier, dont nous disions ici même le plus grand bien.

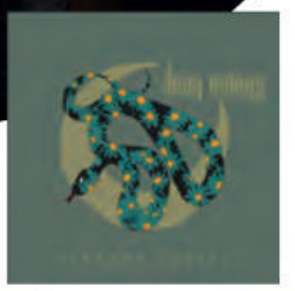
Le son "garage de luxe" qui caractérisait le précédent opus est ici sublimé, et si les séances se sont déroulées dans le home studio de l'ex-Heartbreakers, à Los Angeles, Campbell a donc rappelé le producteur George Drakoulias, déjà aux manettes sur *Wreckless Abandon*, pour préserver cette signature sonore unique. En seulement deux mois - songwriting, captations et mix - *External Combustion* était plié. *"Je voulais qu'il s'agisse d'un enregistrement live en studio, sans aucun artifice,* explique Campbell. *Je voulais vraiment que ça sonne comme dans un bar."* Plus qu'une déclaration, c'est une profession de foi, une manière de concevoir sa musique sans artifice ni effets de production, du son brut, direct, un peu old fashion, mais redoutablement efficace.

Aussi *External Combustion*, à l'instar de son prédécesseur, comporte quelques invités, dont son collègue de bureau Benmont Tench, le pianiste des Heartbreakers, sur "Lightning Boogie" ; Margo Price, sur "Cheap Talk" et la balade "State of Mind", à l'orchestration inattendue - en clair, un grand orchestre, cordes et cuivres en freewheeling - et la présence de l'ex-Mott The Hoople, Ian Hunter, sur "Dirty Job". Bref, du rock, du boogie, du shuffle, de la folk, de l'americana, soit un catalogue raisonné du meilleur de la musique US. ®



John Convertino, Dean Owens et Joey Burns.

Dean Owens
Sinner's Shrine
EEL PIE
★★★★



SABLE DE CHEVET

À bien y réfléchir, pouvait-il y avoir meilleur mariage entre la voix prenante, caverneuse, d'un troubadour écossais nanti de huit albums, avec les effluves du sud-ouest américain, suintants et plus enivrants que le plus traître des mezcals ? Heureux donc que ce Dean Owens - qui a fait un beau voyage entre Arizona et Nouveau-Mexique - ait rencontré Joey Burns et John Convertino de Calexico, fait cause commune le temps d'un morceau avec Grant Lee Phillips (Grant Lee Buffalo), laissé ses celtes racines s'imprégner de cumbia, de cuivres mariachis. Comme s'il s'agissait musicalement de rayer d'un trait les barrières, murs, frontières et carcans qui infusent les thèmes des chansons qui défilent ici, chacune plus cramée de suffocation désertique que la précédente. **XAVIER BONNET**

Come Back

Ian Anderson ou Jethro Tull, il y a bien longtemps que plus grand monde ne fait la distinction, au point d'oublier, pour les moins attentionnés, qu'aucun album sous l'égide du groupe n'avait été publié depuis près dix-huit ans. Alors quoi, à partir du moment où ce *Zealot Gene* regroupe les musiciens qui accompagnent Anderson… en solo depuis un bail également ? La colonne vertébrale de ce qui avait imposé Jethro Tull au début des années 1970 est logiquement à nouveau convoquée à la barre : un rock progressif volontiers mâtiné de folk, avec la flûte du taulier – voire l'harmonica et, tiens, un accordéon – en guise de signature obligée. Ce Tull "nouveau" fait du Tull sans en faire, loin de son apogée, mais en s'y entendant pour nous prendre par la main, sans jamais nous la forcer. **X.B.**

Jethro Tull
The Zealot Gene
INSIDE OUT
★★★

Vicious Steel
Fuel Band
VIRGULE
★★★★

L'OVNI DU MOIS

Le bonheur est dans les champs

D'emblée, un riff saturé d'une guitare distordue, doublé d'un harmo vintage envahit les enceintes. Et ça envoie, ça bastonne, son garage rock bluesy garanti ! La rythmique tient la baraque pendant qu'autour ça s'affole, et l'instrumentation de s'épaissir, avec l'arrivée des cuivres dès le second titre. On est en territoire connu, blues-rock et boogie rock alternatif qui avance sans jamais regarder dans le rétro, avec une production mordante. Sur "Pick Me Up", un petit côté Seasick Steve apparaît, en clin d'œil, tandis que "Rose" nous transporte vers le son Stax version 2.0, avec des cuivres lorgnant vers les Memphis Horns. C'est âpre, ça gratte, mais c'est festif, avec un accent rural prononcé, mais qui sert un album passionnant de bout en bout et même plus, avec son hidden track, une relecture de "House of the Rising Sun", dont le climax vous poussera à appuyer sur le bouton Replay. **B.B.**

© DR

Son House

Forever On My Mind

EASY EYE SOUND

★★★★

L'album perdu...

Attention, pépite ! Dan Auerbach, l'homme des Black Keys, exhume sur son label un inédit de Son House (1902-1988), l'un des pères fondateurs du Delta Blues, dont le jeu de guitare et la voix ont influencé rien moins que les légendaires Robert Johnson et Muddy Waters. C'est dire l'importance de ce musicien, maestro du bottleneck, vénéré tant par Bonnie Raitt que par les White Stripes (qui ont repris son "Death Letter"), et de cet enregistrement en concert datant de 1964 qui nous ramène à l'essence même de la musique du Diable (poignant "Preachin' Blues"). En filigrane, s'esquisse le destin tumultueux d'un bluesman qui aura commencé sa carrière en enregistrant sur le mythique label Paramount, en 1930, puis sous la houlette d'Alan Lomax... avant de tomber dans l'oubli et d'être redécouvert dans les sixties par une nouvelle génération d'aficionados, incluant Al Wilson, de Canned Heat. **A.G.**

Icon

Tribute to Siouxsie and the Banshees – Collectif

INFRASTITION

★★★★

Contes de fées

Un disque hommage à Siouxsie and the Banshees ? Bonne idée. D'autant plus que la grande prêtresse n'a pas donné de nouvelles discographiques depuis son album solo, *Mantarey*, publié en 2007. International, l'éclectique casting réuni dans ce tribute (Brisa Roché, Mona Mur, Jorja Chalmers...) permet d'éviter l'écueil de la compilation monochrome goth : Aloha Sun fait planer sur un "Hong Kong Garden" déchinoisé une atmosphère languissante, Kohann & Almost désosse "Silly Thing" de ses oripeaux synthétiques, Jay-Jay Johanson souligne les motifs trip hop de "Tattoo", déjà repris par Tricky en 1996, Psyche, groupe culte canadien des eighties toujours en activité, recouvre les "Cities in Dust" d'un soundscape écho-fantôme... La tendance générale est ici au mid-tempo raffiné et cela fonctionne, preuve de la qualité fondamentale du répertoire de l'icône post-punk et de ses fées, qui a aussi bien inspiré PJ Harvey et Joy Division, que Jane's Addiction et LCD Soundsystem. Du très bel ouvrage, soigné et passionné, jusqu'à la pochette sépia trashé de l'artiste Op art hongrois, Laszlo Otto.

DENIS ROULLEAU

Band of Horses

Things Are Great

BMG

★★★½

En décalage

Ben Bridwell, leader de Band of Horses, a-t-il l'humour du désespoir ? Car non, tout ne va pas bien au long de ce sixième album. Les ruptures amoureuses ou les amitiés qui s'effilochent sont omniprésentes, qu'elles s'expriment par un emballement de guitares acérées et/ou de cordes ("Warning Signs", "Crutch"), ou que ces mêmes guitares se fassent plus posées, quasi cristallines, voire langoureusement bluesy ("In the Hard Times"). Pop ou indie-rock en bandoulière, la voix de Bridwell, prenante et jamais larmoyante, fait encore la différence. **XAVIER BONNET**

© RICHARD DUMAS/DR

JIMI HENDRIX

Purple Haze

Un titre, un slogan, une phrase culte. Le Voodoo Child signe l'hymne psychédélique définitif.

Par PHILIPPE BARBOT

BRUME POURPRE. Sans doute celle qui entourait les apprentis Indiens des sixties, adeptes de la fumette et du calumet qui fait planer. D'ailleurs le terme "Purple Haze" fut donné plus tard à une variété de cannabis, en hommage à la chanson du même nom. Car cette dernière, quoi qu'en ait affirmé son auteur, n'est pas totalement innocente côté paradis artificiels…

En mars 1967, Jimi Hendrix a 24 ans et n'est pas encore tout à fait une star. Un guitariste hors du commun, en tout cas, qui a suffisamment intrigué le nommé Chas Chandler pour qu'il ait eu envie de devenir son manager. Récemment évadé des Animals, le groupe d'Eric Burdon, Chas, le nouveau chasseur de talents, a même aidé Hendrix à constituer son groupe en le faisant venir à Londres et en recrutant pour lui un bassiste et un batteur britanniques. Noël Redding et Mitch Mitchell forment donc le Jimi Hendrix Experience, aux côtés du virtuose gaucher. Le trio a déjà publié un single en décembre de l'année précédente, "Hey Joe", et attaque son premier album, qui sera intitulé *Are You Experienced*. Pendant les sessions, Chandler entend Hendrix travailler un riff de guitare plutôt inaccoutumé et l'encourage à persévérer : *"Continue, ça sera le prochain single !"* Avant un concert donné à l'Uppercut Club, une boîte de nuit londonienne gérée par le boxeur Billy Walker, Jimi termine la chanson dans les loges. Nous sommes le 26 décembre 1966 et "Purple Haze" est née.

La démo est enregistrée en quatre heures sur un magnéto 4 pistes, dès le 11 janvier, aux De Lane Lea Studios de Londres, puis complétée aux studios Olympic, sous la houlette de l'ingénieur du son Eddie Kramer. Hendrix utilise une pédale d'effets Octavia, spécialement conçue pour lui par le technicien Roger Mayer, qui lui permet d'ajouter à son son de guitare une distorsion et un changement d'octave. Jimi, qui déteste sa voix, demande à chanter planqué derrière un paravent, toutes lumières baissées. Kramer : *"Après chaque prise, il demandait :* 'Hey, c'était comment ? Vous êtes sûrs que ça allait ?', *et il fallait le rassurer."* La chanson terminée sonne si brut de pomme, qu'on enverra les bandes au mastering, en précisant, écrit en toutes lettres sur la boîte : *"Distorsion volontaire, ne pas modifier"*.

De quoi parle-t-elle, cette chanson ? D'amour, affirmera simplement Hendrix, en précisant qu'elle lui a été inspirée par un rêve dans lequel il marchait sous l'eau. En fait, le texte final a été extrait d'un long poème de dix strophes, intitulé à l'origine *Purple Haze - Jesus saves*. Fan de science-fiction, Jimi aurait tiré l'expression *"purple haze"*, d'une nouvelle de Philip José Farmer, publiée en 1957 sous le titre *Night of Light*. Une expression pourtant déjà utilisée par Charles Dickens dans son roman *Great Expectations (Les Grandes Espérances)*, en 1861. Les paroles de la chanson, avec des vers du genre *"Purple haze, all in my brain"*, *"Don't know if I'm comin' up or down"*, et surtout le fameux *"'Scuse me while I kiss the sky"* incitent pourtant la plupart des auditeurs à la considérer comme un hymne psychédélique. Acid trip ? À l'époque, Hendrix n'a pourtant pas encore tâté du LSD, et il niera toujours que sa chanson ait un quelconque rapport avec les drogues hallucinogènes.

La première interprétation live de "Purple Haze" aura lieu le 8 janvier 1967, au Mojo Club de Sheffield. Le 18 juin, il en livrera une prestation remarquée au festival Monterey Pop, la veille de la sortie américaine du single. La chanson fera rituellement partie de son répertoire scénique, Hendrix s'amusant parfois à en modifier les paroles, chantant *"Scuse me while I kiss this guy"* en se tournant vers son bassiste. Ou *"Scuse me while I kiss that policeman"* pendant un concert mouvementé à Los Angeles, ou encore *"Scuse me while I fuck the sky"* sous une averse, à Seattle. Curieusement, le titre ne figure pas sur l'album anglais d'*Are You Experienced*, alors qu'il en ouvre la version US. Il est également l'objet d'un nombre incalculable d'enregistrements live d'Hendrix, et a été repris par des artistes aussi différents que Dion, The Cure (sur l'album tribute *Stone Free*), ou le Kronos Quartet, sans oublier les versions de Frank Marino & Mahogany Rush, Doug Sahm, Frank Zappa, Melanie, Tangerine Dream, Paul Rodgers, Ozzy Osbourne ou Nigel Kennedy. "Purple Haze", dont Paul McCartney lui-même s'est immédiatement déclaré fan, allant jusqu'à en écrire une chronique enthousiaste dans un numéro du *Melody Maker*, reste l'un des morceaux les plus célèbres du Voodoo Child. Et la brume pourpre n'est pas près de se dissiper.

© DR

Jake Xerxes Fussell

Good and Green Again

PARADISE OF BACHELORS

★★★★

Conteur américain

À le voir, on le dirait sorti d'un garage pour vous saluer entre deux carburateurs. À l'entendre, il chante l'âme de sa Caroline natale avec la profondeur et les échos du temps lui-même. Et pour cause, Jake Xerxes Fussell, sur son quatrième album, reprend six chants américains et les parsème de trois compositions personnelles. Entre Nick Drake et Bert Jansch, tout en retenue et élégance, il livre un disque de contes, somptueux et bouleversant, tout en maîtrise et références. En écoutant "Breast of Glass" on réalise que c'est un voyage de plus pour "Handsome Molly" – que Doc Watson et Mick Jagger avant Fussell avaient chantée –, alors on accueille les titres l'un après l'autre avec l'attention qu'ils méritent et le respect que Jake et son génial producteur, James Elkington, ont su insuffler à chaque note. **CHARLES BLOCH**

Gregor Barnett

Don't Go Throwing Roses in My Grave

EPITAPH

★★★½

Au cœur de l'americana…

Loin des horizons survoltés balayés avec son groupe punk, The Menzingers, Gregor Barnett s'aventure du côté de l'americana pour son premier album solo, un disque magistral, composé en pleine pandémie, qui convoque l'esprit des grands songwriters du genre, de Mellencamp à Zevon, voire de certains Springsteen. Dix chansons hantées, électriques, marquées par le deuil et la rédemption, qui fascinent par leur intensité et leur profondeur, à l'image la chanson-titre. Enregistré sous la houlette de son producteur de longue date, Will Yip, et avec la complicité de ses amis des Menzingers, *Don't Go Throwing Roses in My Grave* nous révèle la face cachée d'un singer-songwriter qui se classe d'emblée parmi les plus grands. **ALAIN GOUVRION**

Uèle Lamore

Loom

LABEL XXIM/SONY MUSIC MASTERWORKS

★★½

Electro orchestrale

Uèle Lamore est à la fois musicienne, cheffe d'orchestre (au London Contemporary Orchestra), arrangeuse, auteure et compositrice. Aussi bien aguerrie aux techniques du classique que de l'électronique, elle livre un premier album très singulier, *Loom*. Nourrie de ses amours pour la symphonie, elle y mixe avec aisance jazz, ambient, techno ou encore funk sans tabous. Ce qui est propice à l'atmosphérique, comme on l'entend sur "The First Tree", et à des échos new wave hérités des années 1980 ("Currents", "The Dark")… Ayant récemment composé la bande originale du documentaire d'Aïssa Maïga, *Marcher sur l'eau,* Uèle Lamore sait aussi convoquer l'imag(inair)e à travers ses mélopées synthétiques, fortes d'une dextérité qu'on trouve rarement en terrain électro. **SOPHIE ROSEMONT**

Midnight Oil

Resist

SONY MUSIC

★★★½

Dernier avertissement

Après cinquante ans de loyaux services, Midnight Oil a décidé de raccrocher. Il s'agissait donc de finir en beauté, fidèle aux divers engagements qui ont toujours accompagné l'équipée. Réchauffement climatique, déforestation outrancière, gloutonnerie des industries, apathie des politiques : rien n'échappe à la vindicte de Peter Garrett et consorts. Tout juste l'agressivité qui était la règle jadis à l'heure d'accompagner-transcender l'évocation de ces sujets – et d'autres – se fait-elle souvent moins frontale, moins… épileptique. Désabusé, Midnight Oil ? Au contraire, cette retenue – toute relative – confère à l'ensemble une solennité, une gravité, marqueurs tout aussi forts et symboliques de l'urgence à réellement se pencher sur ce qui est scandé ici. **XAVIER BONNET**

© DR

Quick Hits

Des retours très attendus et des nouveaux venus : voici ce que l'on écoute ce mois-ci.

Bon Voyage Organisation
(Loin des) Rivages
L'Invitation Musicale/Modulor

ADRIEN DURAND convoque la spiritualité de Coltrane, Sun Ra ou Pharoah Sanders, tout en façonnant sa majesté orchestrale dans le studio Atlas de l'ex-AIR, Jean-Benoît Dunckel. ★★½

Rokia Koné & Jacknife Lee
Bamanan
Real World

SENSIBILITÉ BAMBARA et énergie pop réunis dans le superbe "N'yanyan" : merveilleuse rencontre que celle de l'une des plus grandes chanteuses maliennes et du producteur de U2. ★★★

Jenny Hval
Classic Objects
4AD

NOUVELLE DÉMONSTRATION polyphonique et cérébrale pour la musicienne norvégienne, avec cet album à la croisée des chemins pop indie. ★★½

Letting Up Despite Great Faults
IV
New Words

C'EST UNE VERSION poétique du shoegaze que nous propose le groupe basé à Austin et mené par le Californien Mike Lee, cette fois produit par Simon Scott, de Slowdive. ★★★

Fontanarosa
Are You There?
Howlin' Banana

CE ROCK NERVEUX est né dans la chambre de Paul Verwaerde, sous influence des Strokes et de Wilco. Mais, par l'efficacité de ses mélodies, il en dépasse largement les murs. ★★½

Sussan Deyhim & Richard Horowitz
Desert Equations
Crammed Discs

PARU EN 1986 et enfin réédité. Entre musiques traditionnelles persanes, via la chanteuse Sussan Deyhim, et l'avant-garde new-yorkaise, incarnée par le compositeur Richard Horowitz. ★★★

Blue Lab Beats
Motherland Journey
Blue Note

CE DUO LONDONIEN sait varier les plaisirs, entre jazz, R'n'B et afrobeat – on entend d'ailleurs le regretté Fela Kuti sur le morceau-titre. Un premier album d'une rare densité sonore. ★★★

Cascadeur
Revenant
Decca/Universal

DIX ANS APRÈS son premier album, le musicien avance toujours casqué, avec une pop francophone et confessionnelle qui n'a rien perdu de sa réjouissante mélancolie. ★★½

The Monochrome Set
Allhallowtide
Tapete Records/Bigwax

RIFFS ET SENS du récit : le groupe londonien adulé par Iggy Pop ou Johnny Marr bénéficie de la voix (de crooner) et de la plume du chanteur, guitariste et songwriter, Bid. ★★★

Franz Ferdinand
Hits to the Head
Domino

UN BEST OF qui porte bien son nom, tant il aligne tout ce pour quoi on aime ce groupe : l'énergie rock, l'ambition pop, les riffs et refrains accrocheurs, avec deux inédits en bonus. ★★★

SÉLECTION : SOPHIE ROSEMONT

VOYAGE, VOYAGES

DÉRIVES ET RÊVES

The Delines
The Sea Drift
EL CORTEZ RECORDS/ DECOR RECORDS
★★★★

ON EN CONNAÎT certains qui se seraient un brin sentis gênés aux entournures si la chanteuse de leur groupe leur avait demandé d'écrire des chansons "à la Tony Joe White". Willy Vautrin y a vu, lui, le parfait challenge à l'heure de se lancer dans la composition de ce troisième album de The Delines. L'ancien pensionnaire de Richmond Fontaine est également allé puiser dans ses talents de romancier pour mitonner ces histoires au quotidien, à qui la voix d'Amy Boone sait si parfaitement donner corps, laissant le soin à une coloration musicale suave de compléter le voyage, l'autre ADN de ces chansons étant à trouver dans un périple collectif le long de la côte du golfe du Mexique. La balade oscille entre americana et jazz (les deux instrumentaux), frôlant de justesse, parfois, une sortie de piste trip-hop…

XAVIER BONNET

Blue Lab Beats

© DR

Mattiel

Georgia Gothic

HEAVENLY RECORDINGS/PIAS

★★½

Rock sudiste

Ouvrir un album avec un titre baptisé “Jeff Goldblum”, voilà une bonne idée qui nous rend le troisième album de Mattiel d’emblée sympathique. Par chance, la qualité est aussi au rendez-vous. Enregistré en pleine forêt, dans une cabane du nord d’Atlanta, par Mattiel Brown et son complice Jonah Swilley, *Georgia Gothic* brille toujours de la personnalité de la chanteuse, et aussi d’un excellent mixage assuré par John Congleton (St. Vincent, Angel Olsen, Erykah Badu…). Ici, il y a des gros riffs, du rock garage, du country-rock, du hip-hop bluesy sous influence Jack White (“Wheels Falls Off)”, de la pop incisive, des clins d’œil bienvenus tel “Subterranean Shut-In Blues”, et le tout bénéficie d’une belle amplitude sonore. **S.R.**

The Diasonics

Origin of Forms

RECORD KICKS

★★★

Bons baisers de Moscou

Typiquement le disque qu’on laisse tourner avec un “*c’est cool ce truc, il faut le dire*”. Puis on cherche comment, et là c’est compliqué. Le factuel : The Diasonics, groupe moscovite, créent une musique instrumentale fortement marquée par le funk et la musique psychédélique, et qui nous rappelle les bandes-son de films des années 1960. On est donc coincé entre The Meters et François de Roubaix. Pas la pire place pour les aficionados de la période, qui devraient se jeter sur l’album. Pour les autres, l’envie de danser vous viendra dès “Almandine” ou “Ink”, par exemple. Sinon vous chercherez dans quel film vous avez bien pu entendre “Salmanazar” ou “Affair”, tant les ambiances semblent connues pour les plus chanceux d’entre nous. Il est cool ce truc.

SILVÈRE VINCENT

Skip The Use

Human Disorder

E47

★★★

Humain, trop humain

Matt Bastard a rappelé son vieux complice Yan et ses deux acolytes, Enzo et Nelson, déjà présents sur le précédent opus qui signait les retrouvailles. Puis, comme le reste de la planète, ils se sont faits rattraper par le confinement. Aussi ce nouvel opus sonne-t-il comme une marche de l’ombre à la lumière, suivi par les quatre membres qui, par la force des choses, ont travaillé à renouveler leur son, encore plus dense et puissant, plus riche, très rock, avec des effets de matière sonores étonnant et novateurs. N'est pas fer de lance du rock hexagonal qui veut et bien que l’optimisme ne sourd pas de tous les sillons, les titres, chantés aussi bien en français qu’en anglais, confirment avant tout leur réel talent de songwriter, leur pertinence et leur regard aiguisé. Coréalisé par les membres du groupe eux-même, cet album déborde de créativité ! **A. C.**

Lonny

Ex-Voto

UN PLAN SIMPLE/SONY

★★★

Espoir folk

Après plusieurs années à chanter en anglais, entre la France, dont elle est native, et le Québec, où elle s’est produite sur scène et a enregistré ce premier album avec Jesse Mac Cormack, Lonny se lance ici en français. Mais le folk, oui, se rattache toujours très fort à la tradition canadienne, Joni Mitchell et Leonard Cohen en modèles à suivre. Les cordes accompagnent le timbre tout aussi chic de Lonny, d’une belle gravité suave. Aux arrangements, Olivier Marguerit, qui sait capter les petits moments de grâce qui rendent la musique folk si agréable à l’écoute, tout en nous interrogeant sur ces sentiments qu’on partage tous. En témoignent “(Not So) Sad Love Song”, “Avril Exil” ou le piano-voix d’“Allez Chagrin”. **S.R.**

© DR

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais… | ★ Euh…

TRÉSOR ENTERRÉ

Southern Outlaws

The Outlaws entretiennent la flamme du rock sudiste. Envers et contre tout.

Par Bertrand Deveaud

"J'AVAIS DIT QUE si on pouvait chanter comme les Eagles et jouer comme les Outlaws, on aurait quelque chose de bien", racontait Hughie Thomasson, l'un des leaders du groupe, après la publication de leur deuxième album, *Lady in Waiting* (1976). Un souhait entendu par Clive Davis, le patron d'Arista Records, qui a déjà les Outlaws sous contrat. *"Clive m'a pris au mot !"* Pour leur troisième album, le groupe accueille Bill Szymczyk, qui vient de produire *Hotel California*, des Eagles. *"Ça a été une étape cruciale*, se rappelle Henry Paul, l'autre leader du groupe. *On y a mis toute notre énergie, notre côté country-rock agressif, et on a rajouté par-dessus de belles harmonies vocales."*

Enregistré aux Bayshore Studios, à Miami, *Hurry Sundown*, leur troisième album, sort en automne 1977. C'est une réussite. Neuf chansons, dans le plus pur style southern rock, produites à la perfection, avec un vrai travail sur les voix, où l'on sent l'influence de groupes comme les Eagles, Poco, America ou Loggins & Messina. L'album, pourtant, est un échec commercial. Une déception difficile à expliquer.
Les deux premiers Outlaws ont été des succès (surtout le 1er, sorti en 1975, nº 13 au Billboard 100 et classé disque d'or). Et *Hurry Sundown* reste, aujourd'hui encore, considéré comme l'un des meilleurs albums de rock sudiste. Mais à l'époque, ce genre de musique venant du Sud, mélange de blues, de rock'n'roll et de country (avec des touches de jazz et de folk), jusque-là très populaire, commence à subir la concurrence du hard rock, du rock FM et du punk. Les chapeaux de cow-boy, les grosses moustaches et les chevauchées de guitare sont moins à la mode.
Les groupes étendards, comme l'Allman Brothers Band, le Marshall Tucker Band et Lynyrd Skynyrd *(lire encadré)* connaissent des changements de formation. Et les autres (Point Blank, 38 Special, Molly Hatchet, Blackfoot) s'essoufflent, ou optent pour un style plus commercial.

Au sein des Outlaws, les premières dissensions apparaissent. *"On avait des envies différentes, c'était mieux de se séparer"*, avait déclaré Hughie Thomasson. Une séparation qui se transforme en départ forcé pour Henry Paul. *"J'ai dû quitter le groupe*, précise-t-il. *Hughie voulait aller vers le rock, moi vers la country."* Henry part fonder le Henry Paul Band chez Atlantic.

Ronnie Van Zant, la bonne étoile

Décédé lors d'un accident d'avion en 1977, Ronnie Van Zant, leader de Lynyrd Skynyrd, a joué un rôle primordial dans l'histoire des Outlaws. Formé en 1972, le groupe écume les bars de la région. À la même époque, Lynyrd Skynyrd, qui vient de faire une entrée fracassante dans l'industrie du disque, enchaîne les tournées. Ronnie veut The Outlaws en première partie. Un soir, il demande à Clive Davis, patron du label Arista, de venir les écouter. À l'issue du concert, il le prévient : *"Si tu ne les signes pas tout de suite, tu es le dernier des connards". "Ronnie n'a cessé de chanter nos louanges. Grâce à lui, on a eu notre premier deal en 1974"*, rappelle Paul, qui lui rend hommage dans "Grey Ghost", chanson phare du 1er Henry Paul Band.

Hughie, désormais seul leader du groupe, donne aux disques suivants (*Playin' to win, In the Eye of the Storm, Ghost Riders*) une tonalité quasi hard rock. Les disques des Outlaws se vendent moins. Et ceux de Henry Paul, malgré un formidable 1er album (*Grey Ghost*, 1979), résistent mal aux années 1980.

Désorientés, sans doute aussi un peu nostalgiques, Hughie et Paul se réconcilient et relancent The Outlaws. Mais sans la formation originale. Le guitariste Billy Jones se perd dans l'alcool. Le bassiste Frank O'Keefe ne se remet pas d'un accident. Et le batteur Monte Yoho s'est retiré dans le Missouri. Publié en 1986, *Soldiers of Fortune* est un bon album de southern rock, mais avec des sonorités modernes (synthés, drum machines, overdubs). *"Ça n'a pas fonctionné, et on ne jouait plus que dans des petits clubs*, se souvient Henry. *J'ai proposé qu'on s'installe à Nashville. Hughie n'a pas voulu. On est repartis chacun de notre côté."* Hughie rejoint Lynyrd Skynyrd, Henry monte Blackhawk, un nouveau groupe. Et comme l'histoire ne finit jamais, les Outlaws se reforment une nouvelle fois, en 2005. *"Hughie m'a demandé de revenir*, raconte Monte Yoho, le batteur retraité. *Henry était d'accord, mais il était engagé avec Blackhawk. Pas simple de concilier les deux. On a commencé à répéter, on sonnait comme avant."* Le groupe repart sur la route, avec de nouveaux musiciens, mais Henry décide de privilégier son groupe, et quitte une nouvelle fois The Outlaws.

En 2007, Thomasson meurt d'une crise cardiaque. Un décès qui annonce la fin des Outlaws… jusqu'au retour de Henry Paul. *"J'ai eu l'idée de mélanger les deux groupes, et de n'en faire qu'un."* Depuis, le groupe ne s'arrête plus et grave deux albums (dont *Dixie Highway*, en 2020) et vient d'entamer une nouvelle tournée. Au répertoire, les chansons des premiers albums, et un nouveau titre qui sonne déjà comme un classique : *"Southern Rock Will Never Die"*.

© RCA

JAZZ

Binker & Moses

Feeding the Machine

GEARBOX RECORDS

Formation phare d'un jazz londonien chaud-bouillant, Binker Golding (saxophone ténor et soprano) et Moses Boyd (batterie) n'avaient rien enregistré de nouveau depuis cinq ans et leur remarquable *Journey to the Mountain of Forever*. Autant dire que ce nouvel album était très attendu par tous ceux qui suivent à la trace les spectaculaires développements d'une scène anglaise toujours pleine de bonnes surprises. Pour ce *Feeding the Machine,* enregistré aux studios Real World de Peter Gabriel, nos deux compères ont choisi de simplement faire appel à un troisième complice, Max Luthert, dompteur de synthés modulaires et d'échantillonneurs, pour dérouler un épais tapis électronique sur lequel librement improviser. Le résultat, un free-jazz groovy et mutant, excitant en diable, dépasse franchement toutes les espérances. **PHILIPPE BLANCHET**

Henri Texier

Heteroklite Lockdown

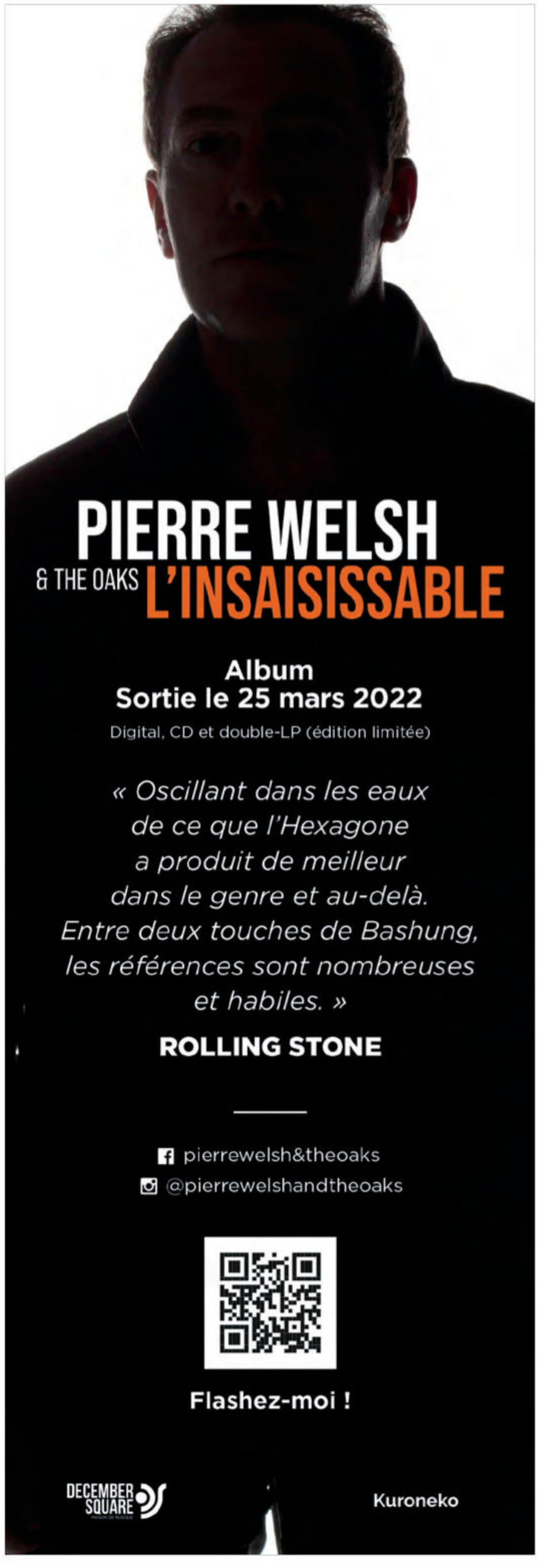
LABEL BLEU

Comme son titre l'indique, ce nouvel album d'Henri Texier a été conçu durant le confinement, dans l'intimité d'une retraite forcée. Entouré de son fils, le saxophoniste Sébastien Texier, et du batteur Gautier Garrigue, l'illustre contrebassiste s'est baladé au gré des répertoires – trois inédits, deux reprises de morceaux plus anciens ("Fertile Danse", "Izlaz") et trois standards revisités tout en douceur ("Round About Midnight", "What Is This Thing Called Love" et "Besame Mucho") –, pour finalement enregistrer dans les conditions du live, mais sans public, sur la scène d'une petite salle de banlieue, cet album lyrique et chaleureux, brillant par son dépouillement et sa simplicité. À noter qu'un livre d'entretiens d'Henri Texier avec Franck Médioni, *À Cordes et à cris,* sort en librairie en même temps que ce disque. **P.B.**

Fred Pallem & Le Sacre du Tympan

STREET MACHINE

Il y a vingt ans, une bande de jeunes musiciens aussi énervés que doués, réunis dans un big band dantesque sous la baguette d'un chef inspiré, secouait le jazz par sa fantaisie, sa démesure et sa créativité : le premier album de Fred Pallem et Le Sacre du Tympan allait faire date. Depuis, bien de l'eau a coulé sous les ponts. Notre imprévisible chef d'orchestre, flanqué de sa horde foutraque, s'est attaqué, dans le désordre, à François de Roubaix, est allé sortir Neil Young de sa grange, ou, plus récemment, s'est lancé dans une relecture musicale des *Fables* de La Fontaine, cultivant à travers ce génial bric-à-brac l'art de toujours savoir se renouveler. Mais ce premier album reste une référence. Il est aujourd'hui réédité en CD et, pour la première fois, disponible en vinyle. Youpi. **P.B.**



Alex Cameron

Oxy Music

SECRETLY CANADIAN/ MODULOR

★★★½

Crooning

On ne se refait pas. Ou juste un peu. Avec son quatrième album, le crooner australien ne verse plus dans la déclaration d'amour à tiroirs, celle pour l'actrice Jemima Kirke déclinée avec son dernier disque en date, le fabuleux *Miami Memory* (2019). Il mise plutôt sur tout ce qui nous traverse depuis quelques années : la solitude, la vulnérabilité, l'échec, la peur de l'avenir, les excès, etc. Mi-autobiographique, mi-fictionnel, *Oxy Music* résonne d'une pop indie et ostentatoire, très maligne, et pioche dans les fantômes rockab' comme dans une new wave beaucoup plus ensoleillée qu'elle ne l'a jamais été. Quant à la conclusion, elle est doublement malicieuse, invitant Lloyd Vines ("Cancel Culture") et Jason Williamson, de Sleaford Mods ("Oxy Music"), à tenir le micro. **S.R.**

Brent Cobb

And Now, Let's Turn to Page...

THIRTY TIGERS

★★★

Le Livre de Cobb

Tout commence dans cette ambiance feutrée délicieusement seventies digne des scènes d'ouverture des films de John Schlesinger et Jerry Schatzberg, façon *Macadam Cowboy* ou *L'Épouvantail*. Cette ambiance brûlée et sans reverb' d'un studio où les bandes tournent religieusement et où les gars connaissent leurs instruments mieux qu'eux-mêmes. Brent Cobb s'y est plongé, donc, suite à un terrible accident de voiture, duquel il s'est relevé, non pas en état de crise mystique, mais plutôt avec l'urgence de réaliser quelque chose qui lui tenait à cœur : un album de gospel. Et il y va franchement, armé d'un Rhodes incandescent qui tient largement la dragée à un orgue d'église sans trop de chœurs. Plus intimiste et fragile, tel un David Allan Coe, Brent Cobb livre un disque authentique et terriblement touchant. **C.B.**

Fred Chapellier

Straight to the Point

DIXIEFROG

★★★½

Blues made in France

Avec Basile Leroux, Paul Personne et Yarol Poupaud, Fred Chapellier fait partie des meilleurs gâchettes de l'Hexagone. Guitariste attitré de Jacques Dutronc depuis plus de vingt ans, il a été biberonné au blues-rock anglo-américain, de Peter Green à Roy Buchanan. Sur son nouvel opus, le styliste Chapellier fait imploser les territoires et passe, avec une audace désarmante, du catéchisme blues ("Racing With the Cops") aux rafales R'n'B, teintées de soul. Résultat : 12 titres aux allures de classic rock, où l'on croise, entre autres, le pistolero Neal Black ("Mother Earth") et le bluesman Billy Price ("Remnants"). Élégant et généreux, notre homme nous offre, avec une exécution technique irréprochable, une reprise puissamment groovy de "I've Got to Use My Imagination" (Gladys Knight & the Pips). En résumé : sans retape ni racolage, Fred Chapellier continue de faire des miracles. **PHILIPPE LANGLEST**

Johnny Marr

Fever Dreams Pts 1 - 4

BMG

★★★½

Tout-terrain

À ceux qui s'interrogeraient sur la réelle "direction artistique" de ce quatrième volet solo, Johnny Marr fournissait lui-même quelques clés il y a peu de temps : "*On pourra* [y] *entendre des choses que j'ai faites avec The The, ou des trucs que j'ai faits dans Modest Mouse et Electronic – et même The Smiths. Ce que dit* [cet album] *c'est que je suis tout ça à la fois et que je l'ai toujours été.*" Peu importe en effet les références que l'on voudra lui coller sur le paletot, tant l'essentiel est ici ailleurs : la faculté de plus en plus éprouvée d'un Marr de s'aventurer avec bonheur – et confiance – sur tous les terrains qui lui passent par la tête, la voix, la guitare. Pop ou plus electro, la vraie constance de ce double album (16 titres !) est son côté entraînant, presque... libérateur !

XAVIER BONNET

Popa Chubby

Emotional Gangster

DIXIEFROG

★★★

Face et profil

Hiver 2021, New York. En carafe de concerts suite à une pandémie mondiale galopante, Popa Chubby en profite pour rallumer guitares et amplis dans son studio de la Hudson Valley, afin d'y enregistrer son nouvel album. Garni de 12 titres dont 2 reprises cinglantes de Willie Dixon ("Hoochie Coochie Man", "Dust My Broom"), *Emotional Gangster* prêche la bonne parole d'un blues rock inflammable, avec nappes de slide de haute volée ("Tonight I'm Gonna Be the Man"), tranche de boogie-rock servie sans faux col "à la George Thorogood", le tout garni de classic blues, taillé en fines lames jouissives ("Equal Opportunity"). Comme une rencontre au sommet entre B.B. King et Stevie Ray Vaughan, le pistolero new-yorkais conclut l'affaire avec une version franco-anglaise d'un "Why You Wanna Make War" mordant, avec pilonnage de solos bien au-dessus de la mêlée. **P.L.**

Marianne Faithfull

Vagabond Ways

BMG

★★★

Reprise de luxe

Comme toujours, du joli monde sur ce seizième (!) album de Lady Marianne, originellement paru en 1999. Le tandem Elton John-Bernie Taupin lui offre "For Wanting You", Roger Waters, "Incarceration of a Flower Child", et Daniel Lanois, qui participe à trois morceaux, co-signe la production avec Mark Howard. Parce qu'elle a toujours voulu incarner à sa sauce les morceaux qu'elle aime, se trouve aussi une très belle "Tower of Song" empruntée à Leonard Cohen. Et puis, au détour d'un morceau, "Marathon Kiss", Emmylou Harris joue les choristes ! Pour la première fois disponible en format vinyle, *Vagabond Ways* est souvent injustement oublié dans le corpus de Faithfull, mais tous les leitmotivs de la chanteuse répondent à l'appel. Détresse, solitude, résilience, amour... Avec, en bonus, quelques démos, un morceau de Dylan, "Blood in My Eyes", et le folk-rock mélancolique de "Drifting", un inédit de Lanois et Faithfhull. **S.R.**

© DR

Jeremy Ivey

Invisible Pictures

ANTI-PIAS

★★★½

Americana, please!

En trois ans, Jeremy Ivey n'a pas perdu de temps. Il a quitté sa Géorgie natale pour s'installer à Nashville, a pris pour épouse la chanteuse Margo Price et à enregistrer deux albums, dont le très prometteur *Waiting Out the Storm*, sorti en 2020. La production de son troisième volet a été confiée ici à Andrija Tokic. Bercé par la griffe indie-rock US des 90's, le répertoire de Jeremy Ivey balade son spleen mélodique entre Beck et Elliott Smith, n'hésitant pas à gambader sur les terres d'un John Lennon ("Empty Game"). Guitare en bandoulière, le songwriter déroule avec une épatante aisance ses 10 titres, où prolifèrent de belles ballades éclairées aux couleurs americana, qu'on rêverait d'entendre plus souvent à la radio ("Orphan Chilld"). Un bel album, cool et rayonnant, à la fraîcheur vivifiante. **PHILIPPE LANGLEST**

Les Sheriff

Grand bombardement tardif

KICKING

★★★½

Indispensables

Vingt ans après, Les Sheriff (toujours sans "s") sortent un nouvel album. Qu'ont donc encore à faire les "Ramones français", comme on disait, pourquoi un disque en 2022? Peur d'abîmer la légende, les souvenirs. Fébrile – si si, fébrile –, on pose le CD dans le lecteur... Et "Requiem 5 étoiles" nous ramasse d'entrée: bon sang, c'est vrai que c'était bon, plus que bon, Les Sheriff. Ça joue à fond, toujours, toujours en français, toujours speed, plus que speed avec des mélodies incroyablement fraîches et accrocheuses. Tout remonte: les pogos morts de rire, les refrains repris en chœur, la rythmique plus-qu'en-place qui embarque tout le monde. Rien n'a changé, "Ma Lumière", "Loin du chaos", "Le temps est élastique"... Des frissons comme seul le punk-rock peut en donner. **SILVÈRE VINCENT**

Beth Hart

A Tribute to Led Zeppelin

PROVOGUE

★★★★

Cover girl

Hanté au micro par la rockeuse californienne Beth Hart, A *Tribute to Led Zeppelin* a été enregistré à Los Angeles par le producteur Rob Cavallo. Au menu: neuf titres incandescents, puisés dans la riche discographie du légendaire quatuor anglais. L'affaire démarre sur les chapeaux de roues par une version dantesque de "Whole Lotta Love", portée par un pilonnage de riffs. La voix de Beth Hart, tout simplement fascinante, défie ici les forces hostiles du heavy-rock, affichant sans complexe sa proximité vocale avec Robert Plant. Avec une maîtrise et un savoir-faire bluffant, le guitariste Tim Pierce pilonne "à la Jimmy Page", envoyant torpille sur torpille. Un vrai feu d'artifice zeppelinien, riche en décibels et performances vocales, qui, en guise de baroud d'honneur, nous offre un affolant "The Rain Song". Respect éternel. **P.L.**

Stereophonics

Oochya!

IGNITION

★★★½

En attendant la relève de la garde

Certains signes ne trompent pas: si les statistiques (timides) annoncent un retour des guitares après une décennie de beats et de claviers, c'est encore et toujours aux aînés de tenir le haut du pavé, en attendant les prochains jeunes premiers. À ce titre, et sans être révolutionnaires, les vétérans gallois de Stereophonics remplissent leur fonction avec régularité: mêmes accords plaqués dans les échos et voix grinçante qui traîne ses pieds. C'est là tout l'enjeu d'une patte reconnaissable... De nostalgie, il en est justement question ici, dans ce quatorzième album qui célèbre la vie: l'océan, le soleil et l'amour sont le fil de paroles inspirées non en réaction à la pandémie, mais par la nouvelle paternité de son leader... loin donc des clichés. Est-ce donc le monde de demain? **SAMUEL DEGASNE**

© DR

RS PRÉSENTE

La sélection *Rolling Stone* des meilleurs concerts

Vous pouvez réserver vos places sur digitick.com. Du fait des restrictions préfectorales, certains concerts sont susceptibles d'être décalés à une date ultérieure.

IDLES
1/3 - **Paris** - Élysée-Montmartre
2/3 - **Villeurbanne** - Transbordeur
6/3 - **Ramonville** - Le Bikini

MORCHEEBA
2/3 - **Paris** - L'Olympia
4/3 - **Metz** - La Boîte à musique (BAM)
5/3 - **Strasbourg** - La Laiterie
6/3 - **Dijon** - La Vapeur
7/3 - **Caluire** - Le Radiant Bellevue
8/3 - **Montpellier** - Le Rockstore
11/3 - **Angers** - Le Chabada
...
18/3 - **Rouen** - Le 106

CURTIS HARDING
2/3 - **Cenon** - Le Rocher de Palmer
3/3 - **Rezé** - La Soufflerie

NOVA TWINS
3/3 - **Reims** - La Cartonnerie
4/3 - **Strasbourg** - La Laiterie
5/3 - **Audincourt** - Le Moloco
6/3 - **Nancy** - L'Atelier
8/3 - **Villeurbanne** - Le Transbordeur
...
12/3 - **Paris** - Le Nouveau Casino

THE KOOKS
3/3 - **Paris** - L'Olympia
21/3 - **Villeurbanne** - Le Transbordeur
23/3 - **Ramonville** - Le Bikini
24/3 - **Mérignac** - Krakatoa

CANNIBALE
3/3 - **Paris** - Le Café de la danse
4/3 - **Annecy** - Le Brise Glace

LOW ISLAND
4/3 - **Paris** - Le Pop Up du Label

PASSENGER
4/3 - **Paris** - Le Trianon

OTHER LIVES
4/3 - **Tourcoing** - Le Grand Mix
5/3 - **Rouen** - Le 106
6/3 - **La Rochelle** - La Sirène
7/3 - **Rennes** - L'Antipode
9/3 - **Audincourt** - Le Moloco
10/3 - **Strasbourg** - La Laiterie
...
12/3 - **Paris** - Trabendo
19/3 - **Montpellier** - Le Rockstore

DAMON ALBARN
4-5/3 - **Paris** - La Philharmonie
6/3 - **Lyon** - L'Auditorium national

BAND OF HORSES
5/3 - **Paris** - Le Trianon

À NE PAS MANQUER

THE KOOKS
3/3 - **Paris** - L'Olympia
Une tournée best of, encore une? Pas vraiment. Les Kooks sont bel et bien de retour, mais pour fêter les 15 ans (déjà) de leur album *Inside In/Inside Out*. Un show comme sait si bien le faire la bande de Brighton : énergique, fédérateur et rock!

THE AUSTRALIAN PINK FLOYD
1/3 - **Montbéliard** - Axone
2/3 - **Eckbolsheim** - Zénith Europe

OTHER LIVES
12/3 - **Paris** - Trabendo
Le trio folk-rock, comme à son habitude, déferlera ses mélodies aux accents cinématographiques et mélancoliques, à travers un spectacle provoquant les grands espaces. Atout majeur entre les mains, un magnifique nouvel album, *For Their Love*.

THE CELTIC SOCIAL CLUB
12/3 - **Paris** - Café de la danse
Revenus sur le devant de la scène avec un nouvel album, intitulé *Dancing or Dying?*, le groupe a donc choisi son camp : il est l'heure de danser, de chanter, de célébrer la vie post-pandémie! Le Celtic Social Club présentera un show rock celtique forcément détonant.

H-BURNS & THE STRANGER QUARTET
12/3 - **La Rochelle** - La Sirène
13/3 - **Paris** - Le Trianon
2/4 - **Bonnieux** - Maison du livre et de la culture
8/4 - **Liffré** - Festival Mythos

LE BLUES AUTOUR DU ZINC
17-27/3 - **Beauvais** - Morcheeba/La Chica/Nina Attal/The Brooks/Square/Feu! Chatterton/Jessie Lee & The Alchemists/Natalia M. King/Lonny/Hot Chickens/...
Vingt-sept ans que le festival Blues Autour du Zinc enchante Beauvais de son line-up aussi éclectique que fidèle au genre. Le BAZ – comme on dit là-bas – c'est "*des découvertes, du partage et des surprises*", aiment déclarer les organisateurs de l'événement.

ENCORE FLOYD (TRIBUTE LIVE BAND)
18/3 - **Châlon-sur-Saône** - Salle Marcel-Sembat
19-20/3 - **Talant** - L'Écrin
29/3 - **Saint-Benoît** - La Hune
...
Le tribute live band Encore Floyd interprète les titres du plus grand groupe de prog rock au monde, parmi les plus marquants de la période allant de Syd Barrett (1967) à *The Wall* (1979). Un voyage son et lumière à part, à travers les décennies. Incontournable!

WHITE LIES
7/4 - **Paris** - Trabendo

FRANZ FERDINAND
20/4 - **Paris** - Zénith
4/5 - **Dijon** - Zénith
6/5 - **Lille** - Zénith
7/5 - **Rouen** - Zénith
Le groupe écossais est de retour avec un disque best of événement, accompagné de sa tournée des Zénith en France. Un rendez-vous incontournable rien que pour le titre explosif "Take Me Out", presque l'hymne rock de ces quinze dernières années.

INHALER
21/4 - **Paris** - Trabendo
Des singles accrocheurs et performances live emballantes avaient été autant de belles promesses, il y a deux ans. Place aujourd'hui à un premier album détonnant, que les Dublinois vont venir défendre via une tournée colossale.

TINDERSTICKS
27/4 - **Paris** - Le Grand Rex

THE WAR ON DRUGS
9/4 - **Paris** - L'Olympia

AMBER MARK
25/3 - **Paris** - Le Nouveau Casino

BAMBARA
5/3 - **Nîmes** - Paloma
13/3 - **Bordeaux** - Rock School Barbey
14/3 - **Rennes** - L'Antipode
15/3 - **Lille** - L'Aéronef
30/3 - **Paris** - La Boule noire

CALVA LOUISE
5/3 - **Paris** - Les Étoiles

SPORTS TEAM
7/3 - **Paris** - La Boule noire

BONNIE TYLER
8/3 - **Paris** - L'Olympia

SIMPLE MINDS
8/3 - **Boulogne-Billancourt** - La Seine Musicale
9/3 - **Bordeaux** - Arkea Arena
16/3 - **Lyon** - Halle Tony-Garnier

BOY PABLO
9/3 - **Paris** - La Bellevilloise

ALDOUS HARDING
9/3 - **Paris** - Le Trianon
12/3 - **Feyzin** - L'Épicerie Moderne

© DR/GETTY

ALTIN GÜN
1/3 - **Paris** - Le Trianon
13/3 - **Villeurbanne** - Le Transbordeur

ASAF AVIDAN
10/3 - **Toulouse** - Zénith

COCK ROBIN
10/3 - **Carcassonne** - Théâtre Jean-Alary

SPIRITUALIZED
10/3 - **Paris** - La Gaîté lyrique

THE LIMIÑANAS/MAXWELL FARRINGTON/LE SUPERHOMARD
10/3 - **Dijon** - La Vapeur

DOPE LEMON
11/3 - **Paris** - Trabendo

THE LUMINEERS
11/3 - **Paris** - Le Zénith

LA ROUTE DU ROCK - COLLECTION HIVER
11/3 - **Saint-Malo** - Altin Gün/The Apartments/Zombie Zombie/Camera/The Lounge Society
12/3 - Saint-Malo - Folly Group/Anika/Sinead O'Brien/English Teacher

PARLOR SNAKES/ALVILDA
11/3 - **Saint-Quentin** - La Manufacture

IAN CAULFIELD
11/3 - **Evreux** - Le Cubb

KÉPA
12/3 - **Castries** - Espace Culturel
17/3 - **La Roche-sur-Yon** - Fuzz'yon
23/3 - **Paris** - Café de la danse

BORDEAUX ROCK
12/3 - **Bordeaux** - Pete Doherty/Frédéric Lo/Jach Ernest/Handy Curse/Shame/Bad Nerves/...

HOVVDY
12/3 - **Paris** - Le Pop Up du Label

LOWLAND BROTHERS
12/3 - **Tremblay-en-France** - L'Odéon

H-BURNS & THE STRANGER QUARTET
12/3 - **La Rochelle** - La Sirène
13/3 - **Paris** - Le Trianon

THE DIVINE COMEDY
13/3 - **Ramonville** - Le Bikini
19/3 - **Nîmes** - Paloma
20/3 - **Clermont-Ferrand** - La Coopérative de Mai
21/3 - **Cenon** - Le Rocher de Palmer
22/3 - **La Rochelle** - La Sirène
24/3 - **Nantes** - Stereolux
25/3 - **Rennes** - Le MeM
27/3 - **Strasbourg** - La Laiterie
29/3 - **Paris** - Le Grand Rex
30/3 - **Lille** - Théâtre Sébastopol

LE COULEUR
14/3 - **Paris** - La Boule noire

GENESIS
16-17/3 - **Paris** - La Défense Arena

KEEP DANCING INC./OTTIS CŒUR
17/3 - **Niort** - Le Camji

CATS ON TREES
17/3 - **Paris** - Le Trianon

ENCORE FLOYD
18/3 - **Chalon** - Salle Marcel-Sembat
19-20/3 - **Talant** - L'Écrin
29/3 - **Saint-Benoît** - La Hune

GANG OF YOUTHS
18/3 - **Paris** - Le Nouveau Casino

ELLIOTT MURPHY
18-19/3 - **Paris** - New Morning

FLYTE
18/3 - **Paris** - Le Pop Up du Label

NENA
18/3 - **Strasbourg** - La Laiterie

ACCOUSTIC, LE FESTIVAL
18-19/3 - **Le Poiré-sur-Vie** - Alain Souchon/Daniel Docherty/Morcheeba/Ayo/Charlie Cunningham/Gaëtan Roussel/...

PETER VON POEHL/GEOFFREY LE GOAZIOU
19/3 - **La Roche-sur-Yon** - Fuzz'Yon

ROYAL BLOOD
21/3 - **Paris** - Le Zénith

LAST TRAIN
22/3 - **Paris** - L'Olympia

CHARLIE CUNNINGHAM
23/3 - **Paris** - Église Saint-Eustache

SELAH SUE
24/3 - **Paris** - L'Olympia

WHISPERING SONS
24/3 - **Paris** - Petit Bain

THÉO CHARAF
24/3 - **Mâcon** - La Cave à Musique

DELGRÈS
25/3 - **Rouen** - Le 106

STILL WOOZY
25/3 - **Paris** - La Bellevilloise

THE WEATHER STATION
26/3 - **Paris** - La Boule Noire

REJJIE SNOW
26/3 - **Paris** - Élysée-Montmartre

FANTOMES
26/3 - **Amiens** - La Lune des Pirates

EELS
27/3 - **Reims** - La Cartonnerie
28/3 - **Paris** - Salle Pleyel

SLEAFORD MODS
28/3 - **Nîmes** - Paloma
29/3 - **Nancy** - L'Autre Canal

L'IMPÉRATRICE
28/3 - **Paris** - Zénith

SKUNK ANANSIE
29/3 - **Paris** - Casino de Paris

LLOYD COLE
29/3 - **Paris** - Le Bataclan

RUFUS WAINWRIGHT
30/3 - **Paris** - Grand Rex

JOE JACKSON
31/3 - **Paris** - Salle Pleyel

B.D.

PISTE NOIRE

Frederik Peeters, l'un des plus grands auteurs de la scène suisse, signe, avec Serge Lehman, un thriller intense aux couleurs flashy et pop.

Saint-Elme T.2
L'avenir de la famille

SCÉNARIO Serge Lehman
DESSIN Frederik Peeters
ÉDITIONS Delcourt
★★★★

Sur les traces d'un fugueur disparu depuis trois mois, le détective Franck Sangaré et son assistante enquêtent à Saint-Elme, une petite ville de montagne réputée pour son eau de source et où tout est… "spécial".

PAR LORAINE ADAM

Quelles sont ici vos principales influences ?
J'ai proposé à Serge Lehman un exercice que j'aime bien, qui est de croiser deux univers très forts qui n'ont rien à voir. L'idéal selon moi était de faire *Twin Peaks* écrit par Jean-Patrick Manchette. J'aime les scénarios bien découpés, comme ceux de Hergé, Tillieux, les mangakas et certains comics US. Serge a fait ici un travail d'adaptation de mes envies. Notre collaboration s'est élaborée de façon organique.

Votre série en 5 tomes devrait déjà s'achever en septembre 2023, vous êtes un gros bosseur ?
Qu'un dessinateur de BD bosse comme un fou, cela ferait rire mon grand-père ! Je travaille huit heures par jour, comme une personne normale, mais je le fais à fond, je ne regarde pas de films en même temps. Réaliser une BD de 60 pages par an, cela ferait rire aussi n'importe quel dessinateur japonais.

Quelle serait la BO de *Saint-Elme* ?
J'entends des bruits, des sons… la neige, la boîte de nuit, les coups de feu, les étoffes, les moteurs de la vieille camionnette et de la berline, mais je n'entends pas de musique. Quand j'en écoute en dessinant, je me dis que n'importe quoi fonctionne tout en produisant un effet différent : oud iranien, pop ultra 1980 de Mindhunter, Bach… Mais concrètement, ce n'est pas musical pour moi. Faire de la BD, c'est déjà faire du rythme.

L'assistante du détective a un furet blanc très féroce qui s'appelle Bruce, une explication ?
On n'en a pas parlé avec Serge mais moi ça me va très bien. Je pense que c'est le surnom donné par l'équipe des *Dents de la mer* au requin. C'est le prénom de l'avocat des studios, un mec qui a fait chier tout le monde sur le tournage. En représailles, ils ont ainsi surnommé le requin foireux.

On imagine que l'intrigue va se dérouler dans un pays lointain, mais en fait pas du tout…
La pop culture ne peut pas venir de chez nous. Elle est américaine, anglaise ou japonaise. La nôtre est une culture classique européenne. Alors, nous, on veut justement développer une mythologie des espaces dans lesquels on vit. J'habite dans la région du lac Léman, j'ai donc choisi les Alpes. Ça m'intéresse de dessiner là où je vis. Pas parce que j'en suis fier mais par démarche écologique. Je mange des fruits et légumes de saison qui poussent chez moi, sinon ça détruit le monde, alors j'applique ça à l'intégralité de ma vie. Je fais du polar, de la pop culture, mais locale, comme des choux !

On sent cette démarche écologique présente en filigrane dans votre polar.
On fait du genre, des idées noires, de l'intense, c'est censé être fun mais en sous-texte ça traite de ces préoccupations. Ça m'intéresse de mettre ça dans mes livres, mais pas de façon visible ! Il n'y a rien de pire que le programmatique qui prend le dessus sur l'intrigue. C'est la technique du scénario classique du cheval de Troie, on raconte un truc que l'on rend invisible sous une couche de distraction.

L'univers de *Saint-Elme* est très brut.
Le feu, l'eau, les animaux qui brûlent, la terre, la roche sont des éléments fondamentaux. Le personnage de Roland Sax - prototype du mâle prédateur odieux qui vit dans la prédation de sa femme et dans l'humiliation de ses enfants - est pourtant le seul à avoir compris que l'enjeu du futur, c'est l'eau, et à avoir une vision de long terme. C'est une sorte d'écolo qui n'est pas allé au bout de la réflexion, qui n'a pas compris que la domination du vivant c'est la même qui conduit à la domination des minorités.

AUX SOURCES DU POST-PUNK

Rip It Up and Start Again, post-punk 1978-1984
AUTEUR Simon Reynolds
ÉDITIONS Allia
★★★½

ON NE PRÉSENTE PLUS le critique anglais Simon Reynolds, qui a aussi bien collaboré pour *Rolling Stone USA* que pour le *Melody Maker* ou le *New York Times*. L'un de ses ouvrages de référence s'offre une nouvelle édition, à l'iconographie plus recherchée. Et à une époque où le post-punk semble plus influent que jamais, sonne plus juste encore. Ce sont sept années qu'il explore, entre l'Ohio, New York, l'Écosse et Londres, bien sûr, enrichies d'une chronologie qui permet de se retrouver dans cette toile d'araignée de groupes. On y croise The Fall, Joy Division, les Talking Heads, Suicide… Et on assiste à la naissance de labels tels que Rough Trade. Ces archives explorées par Reynolds sont aussi celles de sa jeunesse : il convoque ses propres souvenirs tout en analysant ces disques qui ont jalonné le post-punk, dont la terminologie reste opaque… mais pratique lorsqu'un artiste se révèle inclassable. Jurisprudence Brian Eno ! Dans l'épilogue, Reynolds, récemment auteur de *Retromania,* admet être atteint de ce syndrome *"qui pousse le consommateur à se plonger dans l'abondance du passé pour survivre dans la sécheresse du présent"*. Comme la plupart des mélomanes, qui ne se refuseront pas cet indispensable guide.

SOPHIE ROSEMONT

DYLAN COMMENTÉ

Like a Rolling Stone Revisited, une relecture de Dylan
AUTEUR Jean-Michel Buizard
ÉDITIONS Camion Blanc
★★★

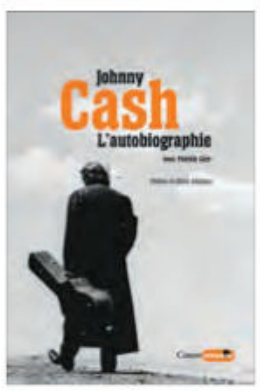
SACRÉ CHALLENGE de s'attaquer au commentaire de textes de Dylan. Mais, à l'origine intrigué par "Like a Rolling Stone", Jean-Michel Buizard s'est lancé dans cette aventure couvrant les années 1965 et 1966, et trois albums : *Bringing It All Back Home, Highway 61 Revisited* et *Blonde on Blonde*. L'objectif : dissiper les ombres qui recouvrent certains morceaux, *"histoires sans début ni fin véritable, jalonnées de scènes disparates et mises bout à bout sans lien naturel de continuité, transformant chacune le décor à chaque nouveau couplet"*. On ne saurait mieux résumer le corpus tour à tour onirique, politique, psyché, ironique, portant un mélange unique de rock, de country et de blues. Convoquant Baudelaire, Twain ou Rimbaud, Buizard signe ici un remarquable essai de recherches. **S.R.**

HARDYESQUE

***"QUELQUE CHOSE EN ELLE** s'est tu. Et quelque chose a fait d'elle une chanteuse."* Portraitiste de haut vol, auteure de livres sur Gainsbourg et Sagan, Marie-Dominique Lelièvre s'attaque à un mythe aussi vivant que lointain – d'où le sous-titre de cette passionnante biographie qui se lit avec une fluidité semblable à celle de Françoise Hardy, dont on rappelle ici qu'elle était, adolescente, sans cesse glissée chez les disquaires. Décryptant l'atmosphère de l'après-guerre comme des yé-yés ou des années 1970, plus rapide sur les dernières décennies, l'ouvrage explore la manière dont les traumas de l'enfance et la personnalité d'Hardy, née d'une relation adultérine, ont influencé ses chansons, son jeu de scène et son attitude face au star-system. *"Haute-fidélité à soi-même"*, comme l'écrit Lelièvre, avec son habituel sens de la formule. **S.R.**

Françoise Hardy, étoile distante
AUTEURE Marie-Dominique Lelièvre
ÉDITIONS Flammarion
★★½

CASH BY CASH



L'Auto-biographie
AUTEUR Johnny Cash
ÉDITIONS Le Castor astral
★★★½

***"FACE AU CHAGRIN**, il n'y a rien à faire. […] Tôt ou tard, vous devez simplement en passer par là, traverser l'épreuve pour, avec un peu de chance, ressortir de l'autre côté."* C'est ce que conclut Johnny Cash après avoir raconté la mort de son grand frère, Jack, à 14 ans, quand lui n'en avait que 12. La douleur, il a dû faire avec, lui l'homme en noir, qui n'a jamais fait de concessions, qui a traversé le désert pendant les années 1980 avant de refaire surface grâce à un disque de reprises. Dans la réédition de cette autobiographie que Cash a terminée en 1997, il raconte l'Arkansas de son enfance, la passion pour la country, la folie des années 1960 et 1970, les rencontres avec Elvis ou Luther, Monroe et Perkins, ses addictions, ses engagements et la compagne idéale, June Carter… Le tout avec une économie du verbe non dénuée d'humour. 100 % Cash. **S.R.**

LIPSTICK MOZART

MARIA ANNA MOZART : personne n'a jamais entendu parler d'elle, et pourtant, elle était sans cesse au côté de son frère, face aux claviers. Aurait-elle participé à certaines de ses œuvres ? Fort possible. Ici, la journaliste spécialisée en musique classique Aliette de Laleu, connue pour ses chroniques sur France Musique, décide de rendre à ces musiciennes trop longtemps ignorées le rang qui leur est dû. Bingen, Jacquet de La Guerre, Montgeroult (première femme nommée, au XVIII[e] siècle, professeure d'une classe de piano pour hommes au Conservatoire de Paris), Haskil, Boulanger… Et celles dont le célèbre patronyme les a recluses dans l'ombre, comme Alma Mahler et Fanny Mendelssohn. De l'Antiquité à nos jours, passant par le baroque ou le romantisme, *Mozart était une femme* est un passionnant récit où règne la virtuosité et l'audace. **S.R.**

Mozart était une femme
AUTEURE Aliette de Laleu
ÉDITIONS Stock
★★★

© DR

SMALLTOWN GIRL

John Woods, écrivain venu de l'Ohio, signe le roman noir d'une Amérique économiquement et moralement dévastée.

PAR PHILIPPE BLANCHET

"*LE PUITS DE FRACTURATION hydraulique dresse sa flèche industrielle au bout de notre propriété, à quatre cents mètres de notre mobil-home. La nuit, sa flamme de six mètres ensorcelle l'horizon orangé, c'est une vraie danse du feu, une lumière infernale qui n'est pas une lumière. Tous les mois, nous recevons un chèque de neuf cents dollars. Maman l'encaisse rapidement, honteuse de le garder chez elle. Ce terrain est le nôtre. Il nous appartient toujours. Nous en avons seulement cédé les droits miniers, mais ils ont pris bien plus que ça.*"

Amy Wirkner, 18 ans, surnommée "Chevy" parce qu'elle a "*le derrière très large, comme une Chevrolet*", souvent harcelée par ses camarades à cause de son obésité, attend avec impatience la fin de l'année scolaire, et la validation d'une bourse universitaire, pour fuir le plus loin possible de sa ville natale. Il faut dire qu'on ne voit pas très bien ce qui pourrait la retenir à Barnesville, un bled de 3 500 âmes perdu dans un coin sombre de la vallée de l'Ohio.
Son père bricole en vendant quelques fruits et légumes sur un marché local.
Sa mère, alcoolique et toxico, s'absente régulièrement la nuit pour aller faire la nouba avec ses amants dans quelques bouis-bouis du coin, avant de revenir à la maison – ou plutôt au mobil-home – hébétée et somnolente. Son petit frère, enfin, perclus de malformations, infirme et sujet à de violentes crises d'épilepsie, est une des victimes les plus criantes de la terrible pollution provoquée par l'extraction du gaz de schiste (qui fait trembler la terre, au bout du jardin, et rend l'eau du robinet inflammable !).

Face à ce tableau franchement déprimant et ce climat général terriblement brutal, Amy fait face, "*une boule de colère sombre*" au fond du cœur. C'est alors qu'un de ses camarades de classe, dont elle est secrètement amoureuse, l'embarque presque malgré elle dans un attentat contre un réservoir de la société minière – opération qui tourne mal et met soudain en péril tous ses projets. Amy va devoir se battre si elle veut un jour prochain réaliser ses rêves. Et pour cela, absolument tous les coups seront permis…

Voilà déjà des années que le "rural noir" fait entendre sa petite musique (country) dans le roman américain, et que toute une nouvelle génération d'écrivains, de Chris Offutt à David Joy, s'en font les hérauts pour évoquer cette Amérique profonde des Appalaches, éloignée des grandes métropoles, frappée par le chômage, la pauvreté, et l'ahurissante prolifération de meth ou d'opioïdes. Avec ce phénoménal premier roman, John Woods entre aujourd'hui avec éclat dans ce club très fermé. *Lady Chevy* brille bien sûr par son intrigue, digne des meilleurs romans noirs, mais frappe surtout par son ambiance toxique, subtilement décrite, et par sa galerie de personnages sans foi ni loi, ambigus et complexes, tentant de surnager dans cet univers dévasté, ce terrible "*endroit qui avale les gens*" et qui pollue jusqu'à leur morale.
La découverte d'un auteur prometteur et d'un des romans de ce début d'année.

Lady Chevy

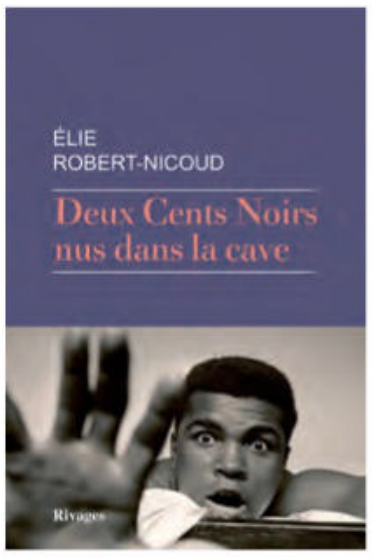
AUTEUR	John Woods
ÉDITIONS	Albin Michel

★★★★

© DR

DANS LES CORDES

Du rififi à Atlanta : alors que Mohamed Ali fait son grand retour sur le ring, 200 gangsters noirs finissent la nuit à poil dans une cave…



Deux Cents Noirs nus dans la cave
AUTEUR Élie Robert-Nicoud
ÉDITIONS Rivages
★★★

ATLANTA, 26 OCTOBRE 1970. Après plus de trois ans de disgrâce pour avoir refusé de servir au Viêt Nam (“*Aucun Vietcong ne m’a jamais traité de nègre*”…), Mohamed Ali récupère sa licence et célèbre son retour en affrontant Jerry Quarry. Une foule surchauffée, dans laquelle on peut reconnaître Elijah Muhammad et ses lieutenants de Nation of Islam, Diana Ross, le révérend Jesse Jackson, Bill Cosby ou encore Sidney Poitier, se presse autour du ring. “*La crème de la pègre*”, venue des quatre coins du pays, a aussi fait le déplacement. Une soirée de paris illégaux doit suivre dans la maison d’un truand local. Un vrai guet-apens : arrivés en petits groupes, 200 gangsters, du cash plein les poches, sont braqués, déshabillés, dépouillés et entassés dans la cave de l’habitation jusqu’à 4 heures du matin, fous de rage… Tout dans ce récit est vrai. Les personnages. Les événements. Les dates… Et cette histoire incroyable, terriblement romanesque, donne à Élie Robert-Nicoud, écrivain spécialiste du noble art et auteur de polars sous le pseudo de Louis Sanders, l’occasion de signer un formidable texte sur un combat de boxe et un captivant récit noir, digne de Chester Himes. Coup double. **P.B.**

Le Cavalier de la nuit
AUTEUR Robert Penn Warren
ÉDITIONS Séguie
★★★½

EN 1905, certains planteurs de tabac du sud du Kentucky et du Tennessee voisin se regroupent pour forcer l’American Tobacco Compagny à mieux payer les récoltes. Afin de convaincre ceux qui hésitent à rejoindre l’association, des bandes d’hommes masqués, réunis sous la bannière de l’Union fraternelle, détruisent les récoltes et brûlent les granges des fermiers récalcitrants. Bien qu’il soit respectueux de la loi, l’avocat Percy Munn accepte de devenir un leader de ce mouvement, et fait partie de ces “night riders” qui terrorisent les campagnes. Cet homme probe, manipulé et trahi par certains de ses compagnons, va alors laisser libre cours à ses propres démons…
Le Cavalier de la nuit (1939), premier roman de Robert Penn Warren (seul écrivain américain à avoir décroché trois prix Pulitzer), s’appuie sur des faits historiques illustrant à merveille les débuts du capitalisme moderne aux États-Unis, à l’aube du XXe siècle, pour avant tout explorer, de manière très fine, un thème universel : la grandeur et la décadence d’un homme pris dans le tourbillon d’une l’histoire qui le dépasse et l’écrase. Une épopée follement romanesque, brillamment écrite. Un livre aux allures de classique. **P.B.**

LE 26 MARS 1997, le shérif adjoint d’Encinitas, petite ville côtière proche de San Diego, entre dans une imposante villa du quartier hyper-chic de Rancho Santa Fe, pour y découvrir 39 cadavres, empoisonnés au phénobarbital et à la vodka, recouverts de draps mauves, et chaussés de la même paire de Nike, noire.
Les membres “élus” de la première secte recrutant sur internet, Heaven’s Gate, viennent d’organiser leur suicide collectif pour rejoindre un vaisseau spatial caché dans la queue de la comète Hale-Bopp, qui vient de frôler la terre. Vingt ans plus tôt, un jeune homme aux allures de hippy, Barthélémy, avait renoncé à sa vie (et à sa petite amie) pour devenir disciple de cette secte dirigée par un gourou surnommé Do et sa complice infirmière, Ti… Quentin Bruet-Ferréol s’inspire de ce fait réel digne d’un épisode tordu de *X-Files* pour signer un passionnant roman, surréaliste et effrayant, sur un phénomène qui, loin des Témoins de Jéhovah ou de The Family, emprunte ses méthodes à Microsoft, et son dress code à Nike. *Just do it!* **P.B.**

Dieu est un voleur qui marche dans la nuit
AUTEUR Quentin Bruet-Ferréol
ÉDITIONS Bouquins
★★★

Fariña
AUTEUR Nacho Carretero
ÉDITIONS Le Cherche Midi
★★★

TOURNÉE VERS LE LARGE, à la pointe de l’Espagne, la Galice a toujours été une terre de contrebande. Dans les années 1960, le trafic de cigarettes s’organise et se structure, et les parrains de la “peseta connexion” arrosent toute l’Europe (le club de foot Celta Vigo est même surnommé le Celta Marlboro !). L’arrivée des narcos colombiens va alors faire basculer la région dans un business bien plus juteux : durant les années 1980 et 1990, 80 % de la cocaïne destinée à l’Europe va transiter par la Galice. Ce document hallucinant (adapté en série TV, diffusée sur Amazon Prime Video), retrace, avec force anecdotes, les étapes de ce trafic… pour le moins stupéfiant. **P.B.**

Jimmy Bluefeather
AUTEUR Kim Heacox
ÉDITIONS Paulsen
★★★★

JINKAAT, village perdu du sud-est de l’Alaska. Lorsqu’un accident de bûcheronnage vient ruiner la carrière de basketteur de son petit-fils, le vieux Keb, 95 ans environ, décide de sculpter un canoë traditionnel et de l’embarquer dans un périple vers Crystal Bay, la terre natale de son peuple aujourd’hui réserve maritime interdite d’accès… Paysages sauvages à couper le souffle, baleines à bosse papotant dans les eaux glacées, et personnages chacun à leur manière émouvants, ce roman d’aventures aux allures de quête initiatique, débordant de lyrisme et de poésie, s’impose comme un immense bol d’air frais, ce qui, en ce moment, n’est pas du luxe… Superbe. **P.B.**

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais… | ★ Euh…

Cinéma

BACK DOWN SOUTH

Portée à l'écran dans une veine hollywoodienne, l'histoire vraie du petit-fils d'un chef du Ku Klux Klan devenu, au début des 60's, un fervent activiste des droits civiques.

PAR SOPHIE ROSEMONT

1961. Bob Zellner est un étudiant brillant du Huntingdon College, une université de Montgomery, Alabama – donc 100 % blanche. Dans son viseur, Yale, et à son bras, une jolie petite amie aussi blanche et pleine d'ambitions que lui. Côté ascendance, c'est compliqué : papa est pasteur méthodiste, après avoir été, comme son propre père, membre du Ku Klux Klan, qu'il a renié après un séjour instructif dans l'Europe nazie. Il s'est repenti mais le grand-père, lui, pas du tout. D'ailleurs, il voit d'un très mauvais œil le fait que Bob, dans le cadre d'une recherche sur les relations interraciales, assiste à une messe dans une église évangélique noire au côté de l'icône Rosa Parks et du révérend Ralph Abernathy… Mais rien à faire, le jeune Bob a des valeurs, et la ségrégation lui semble de plus en plus insupportable. Il va donc s'engager au sein du Student Nonviolent Coordinating Committee (SNCC), et devenir, lui aussi, une cible.

Côté casting, c'est bien vu : repéré dans des X-Men et nouveau MacGyver, Lucas Till est le gendre redneck idéal. La star du stand up, Cedric the Entertainer, n'aurait pu mieux incarner le révérend Abernathy. Dans le rôle de l'affreux papi, le toujours parfait Brian Dennehy, disparu en 2020. L'autre bonne nouvelle, c'est que le film est adapté des mémoires de Bob Zellner, *The Wrong* invraisemblable que cela puisse parfois paraître, tout est vrai. Des États comme l'Alabama ou le Mississippi étaient – et sont encore – viciés par un racisme crasse, mais une poignée de militants blancs a risqué sa vie pour la plus noble des causes : celle des droits civiques. Zellner a passé toute une partie de sa jeunesse à se faire tabasser par des suprémacistes et arrêter par des flics voyant d'un mauvais œil son engagement.

En revanche, Barry Alexander Brown, monteur de Spike Lee (qui intervient à la production) sur *La 25e heure* ou *Malcolm X*, ne parvient pas à embrasser pleinement son sujet, ô combien complexe, et n'échappe pas à des facilités scénaristiques promptes aux clichés. À commencer par les rôles féminins, très faiblards. Lucy Hale n'est guère mieux qu'une jolie chipie, Lex Scott Davis est enfermée dans le rôle d'une intello, certes séduisante, mais on ne l'entend pas assez, hormis pour rappeler qu'elle sait jouer aux échecs et qu'elle est polyglotte. On aurait pu se passer des amourettes de Zellner, mais, le film se voulant grand public (et il a raison, le sujet est crucial), il en perd de l'exigence narrative et ne peut se permettre d'être trop frontal. N'est pas Alan Parker qui veut… Mais l'histoire d'*Un fils du Sud*, méconnue, vaut le détour. Elle rappelle, notamment aux plus jeunes, que ce combat contre la ségrégation, ancêtre du Black Lives Matter, est loin d'être terminé.

Un fils du Sud

SORTIE LE 16 MARS

RÉALISATION Barry Alexander Brown

CASTING Lucas Till, Lex Scott Davis, Lucy Hale

★★★

Side of Murder Creek : A White Southerner in the Freedom Movement.

© DR

ROUTE DE LA FOI

Belfast

SORTIE LE 2 MARS

RÉALISATION
Kenneth Branagh

CASTING
Caitriona Balfe, Judi Dench, Jamie Dornan, Ciarán Hinds, Jude Hill

★★★★

LES CONFLITS INTERCOMMUNAUTAIRES de l'Irlande de la fin des années 1960 finiront-ils un jour de laisser des traces indélébiles en Irlande du Nord ? Concernant Kenneth Branagh, la réponse est claire : c'est non ! Ce Belfast des quartiers mis à sac par des expéditions punitives de protestants vis-à-vis de catholiques, c'est le sien, celui de son enfance, avec lequel il renoue via un noir et blanc (trop ?) soigné, et la musique de Van Morrison en guise de fil rouge. Une enfance retracée à travers les yeux de Buddy (étonnant Jude Hill, dont c'est là la première apparition à l'écran), vecteur à lui seul ou presque d'une expression des sentiments familiaux et affectifs, à la douceur presque guimauve, en guise de parfait contraste à la violence d'un quotidien nourri de barricades, de chômage endémique et des débats cornéliens : tenir ou fuir. Alors tant pis si Branagh ne peut s'empêcher de lâcher parfois les vannes de l'emphase, avec des scènes "chorégraphiées" à la limite de l'outrance. Ce que son *Belfast* raconte, le message qu'il veut faire passer à travers lui, restent plus forts que la méthode pour y parvenir, à l'instar de son hommage final : *"À tous ceux qui sont partis. À ceux qui sont restés. À tous ceux qui se sont perdus."* **X.B.**

PIPE SHOW

Maigret

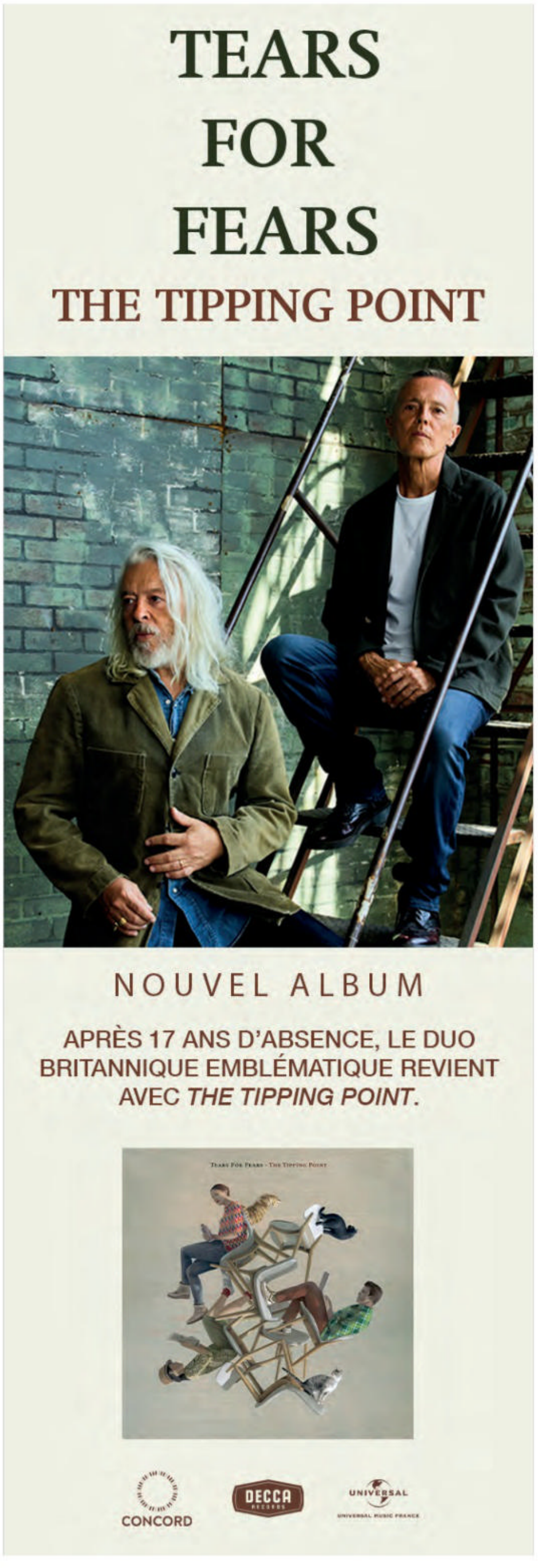
SORTIE LE 23 FÉVRIER

RÉALISATION
Patrice Leconte

CASTING
Gérard Depardieu, Jade Labeste, Mélanie Barnier, Aurore Clément

★★★½

DEPARDIEU-MAIGRET… La rencontre devait forcément se faire, un jour ou l'autre. C'est donc chose faite. Et bien faite. Ainsi que l'on pouvait l'imaginer, c'est plus sur cette confrontation que l'on s'attarde, ce "choc des mondes" que l'on scrute. Avec le sentiment que, derrière sa caméra, Patrice Leconte s'est embarqué avec les mêmes… motivations ! Sans aller jusqu'à prétendre que l'intrigue est secondaire – puisée dans *Maigret et la jeune morte*, millésime 1954 de Simenon, cadre d'une enquête rondement menée… au petit blanc, comme il y en a d'autres à la bière ou au calva –, c'est bien ce Maigret-Depardieu un brin revenu de tout, insomniaque, en mauvaise santé physique comme mentale car jamais remis de la disparition de sa fille, cynique à souhait et s'imprégnant des lieux sur lesquels il investigue, que l'on suit, dans son économie de gestes, à travers les ombres de sa massive silhouette. L'hommage au cinéma d'antan n'est jamais loin par ailleurs, et pas seulement le temps d'une scène aux "studios de Billancourt". Tout juste peut-on regretter que ces mêmes années 1950 soient ici parfois trop propres, trop "reluisantes", à l'instar des chromes et carrosseries qui accompagnent leur rendu… **X.B.**



Super-trend

Pantalon Mr Marvis “Coolerdays”
Fait main au Portugal, ce pantalon est conçu avec un tissu 40 % plus épais que les chinos traditionnels. Le bien nommé “Coolerdays” est donc adapté aux journées encore fraîches. Outre le coton bio, il est composé de 3 % d’élasthanne, pour plus de confort. **109 €**

Kiss x Eastpak
Eastpak s’est associé à Kiss pour proposer une capsule exclusive. Sacs à dos, banane et sac de sport en nylon “Built to resist” arborent ainsi les logos et éléments graphiques emblématiques du célèbre groupe.
À partir de 42 €

Montre Gustave & Cie “24H André”
Rendant hommage à André Citroën, cette montre peut être personnalisée grâce à un large choix de bracelets interchangeables. Deux tailles sont disponibles pour elle et pour lui, et le cadran mono-aiguille fait aussi office de boussole. **189 €**

Hi-gadget

Mazda 2 e-Skyactiv 115 ch
Une citadine polyvalente et attachante

Moins connue que ses concurrentes telles que la Clio, la Mazda 2 profite d’une version optimisée du quatre cylindres atmosphérique 1.5 l Skyactiv-G. Outre la version de 90 ch, un 115 ch arrive au catalogue, qui profite d’une micro-hybridation. En abaissant les émissions de CO_2 à 113 g/km, celle-ci échappe au malus. Associé à une boîte manuelle 6 rapports à débattement court, ce bloc permet de s’amuser au volant de cette sympathique citadine. Il faut encore monter dans les tours pour profiter des 151 Nm de couple, mais la consommation s’est montrée contenue, malgré un rythme soutenu sur routes vallonnées. Les 5 l/100 km annoncés seront donc atteignables lors d’un usage plus classique. Si la présentation intérieure est toujours aussi soignée, elle commence à accuser le poids des années. En témoigne le système d’infodivertissement, qui profite tout de même de CarPlay sans fil, d’Android auto ou encore de la caméra à 360° et de l’aide au stationnement avant. Mais il faudra se contenter d’un petit écran de 8 pouces seulement. Dans tous les cas, les équipements de série ne manquent pas, justifiant ainsi le positionnement premium de la voiture. Confortable, sobre et suffisamment polyvalente, la Mazda 2 affiche donc de sérieux arguments sur son segment. **À partir de 18950 €**

Volkswagen Taigo
Coupé de ville

Pour son premier SUV coupé, Volkswagen se la joue compact. À mi-chemin entre le T-Cross, avec lequel il partage sa plateforme, et le T-Roc, plus haut de gamme, il rappelle les coupés Premium avec son pavillon fuyant. Plus accessible que ces derniers, il bénéficie néanmoins d’un niveau d’équipement que l’on retrouve généralement sur les segments supérieurs. L’habitacle, emprunté à la Polo, s’articule autour d’une instrumentation entièrement numérique, avec son tableau de bord de 8 pouces de série ou 10,25 pouces sur notre modèle d’essai en finition R-Line, et l’écran tactile d’infodivertissement de 8 à 9,2 pouces. Malgré son gabarit de coupé, le Taigo ne néglige pas les passagers à l’arrière, qui profitent d’une garde au toit correcte. De la même façon, le coffre pourra accueillir guitares et amplis avec ses 438 l. Malgré son look et sa monte de 18 pouces, notre version 1.5 TSI de 150 ch en boîte DSG 7 est plus confortable que sportif. Les performances restent toutefois correctes, d’autant que la consommation (entre 6,5 et 7,3 l/100 km) est raisonnable compte tenu du parcours compliqué entre Grimaud et Monaco. Et si le tarif de plus de 32000 € est relativement élevé, on pourra s’orienter vers les 1.0 TSI de 95 ou 110 ch, qui offrent également style et polyvalence. **À partir de 23850 €**

© DR

Quoi de neuf?

Malgré un contexte marqué par la pénurie de semi-conducteurs, les nouveautés ne manquent pas en matière de produits high-tech. Voici une nouvelle sélection audio bien sûr, mais pas que.

Sendy Apollo
Du bois massif, du cuir véritable, de l'acier et un diaphragme magnétique de 68 mm. Ce sont quelques-uns des composants de ce casque Hi-Fi circum-auriculaire, qui promet des graves profonds et de très hautes fréquences. **499 €**

Yamaha YH-L700A
Outre son réducteur de bruit, ce casque profite d'un DSP qui lui confère un champ sonore immersif en 3D. De plus, la technologie Listening Optimizer effectue des mesures d'étanchéité toutes les 20 secondes, pour restituer un son optimisé en fonction de la morphologie de l'utilisateur. Outre le Bluetooth, l'écoute au câble est possible. **499 €**

B&O Beolit 20
Séduisante avec sa grille en aluminium et sa poignée en cuir, cette enceinte Bluetooth peut aussi recharger un smartphone sans fil. Elle autorise un niveau d'écoute élevé avec des graves profonds et une distorsion minime. Le tout pendant 15 h lors de notre test. Dommage qu'elle ne soit pas compatible AirPlay. **549 €**

Logitech Litra Glow
Cette solution d'éclairage est à la fois utile pour du streaming et des vidéoconférences. Elle est alimentée par un simple port USB C et s'installe sur n'importe quel support. Elle diffuse une lumière dont on peut facilement régler l'intensité et la température. Un accessoire abordable, pratique et efficace. **69 €**

Fujifilm Instax Mini Evo
Un look vintage pour un appareil photo numérique doublé d'une imprimante. Les clichés peuvent ainsi être partagés sous forme d'instantanés ou enregistrés sur smartphone via l'app dédiée. Dix modes de prise de vues sont disponibles, ainsi que les incontournables filtres. **199,99 €**

Muse MT-501
La platine vinyle n'a pas dit son dernier mot! Dotée d'un bras en aluminium, d'une cellule Audio Technica MM et de deux haut-parleurs (5 W chacun), la MT-501 est un modèle portable pour écouter des 33,45 et 78 tours. Modernité oblige, elle bénéficie du Bluetooth et d'un port USB, en plus des prises casque et RCA. **129,95 €**

© DR

Hot gadget

TCL X92
Un téléviseur Mini LED presque abordable

Le X92 est un téléviseur QLED 8K qui repose sur la technologie Mini LED. Celle-ci a l'avantage d'offrir un excellent taux de contraste face à l'OLED, et de réduire l'effet de blooming (le halo qui entoure les éléments lumineux sur fond sombre). Dans la pratique, ce téléviseur affiche bel et bien un contraste exceptionnel, avec un pic de luminosité très élevé et des noirs profonds. L'OLED garde l'avantage en matière de colorimétrie, même si le X92 est fort capable dans le domaine, et dans le haut du panier pour un modèle LCD. Tous les formats HDR sont gérés et le système Google TV permet de profiter de multiples fonctionnalités et applications. La partie audio n'est pas en reste, avec une barre de son Onkyo de 60 W intégrée en bas du X92. Et si ce dernier n'est pas donné, il reste plus abordable que les modèles 8K OLED et Neo QLED concurrents, surtout avec les différentes promos sur le web. **2390 €**

Apple HomePod Mini
Une petite enceinte maligne

Bien plus compacte, cette version mini se décline dans cinq coloris plus gais que le premier HomePod. Comme ce dernier, la qualité de fabrication est irréprochable et l'appareil étonne en écoute musicale. Malgré sa taille, le HomePod Mini délivre un son puissant à 360°, avec une belle dynamique. Les graves restent présents à volume élevé, et la distorsion contenue. Il est aussi possible d'associer deux enceintes pour profiter de la stéréo et d'une scène plus large, le tout à un prix raisonnable. Toutefois, en l'absence de Bluetooth, il est réservé aux utilisateurs d'Apple Music, d'Amazon Music et d'appareils Apple. Ces derniers pourront se connecter via AirPlay 2 pour diffuser de la musique sans fil. Enfin, l'assistant vocal Siri est pratique, mais encore limité face à Google Assistant. **99 €**

Slash

Le dieu de la guitare nous parle de sa quête d'identité et de la paix dans les Guns N' Roses.

Vous avez réintégré les Guns il y a cinq ans, mais vous en êtes à votre deuxième album solo en autant de temps. Qu'est-ce que cela vous apporte d'avoir votre propre groupe aujourd'hui ?
Il n'y a pas toutes ces conneries qu'il y a dans les groupes de rock'n'roll, la quête de reconnaissance, ceci-cela, toutes ces choses qui préoccupent tellement les gens. Rien de tout ça n'existe dans ce groupe. Tout ce que tout le monde a envie de faire, c'est être ensemble, jouer, enregistrer, partir en tournée. Je continue parce qu'on s'amuse bien, il n'y a aucun stress.

L'album *4* de Slash, avec Myles Kennedy & The Conspirators, est sorti le 11 février dernier.

Le rock'n'roll n'est plus aussi populaire qu'avant. Avez-vous déjà été tenté de changer un peu ?
Je suis 100 % rock'n'roll, j'ai ça dans le sang. Je me fous de ce qui se passe ailleurs : moi, c'est ça que je fais. Maintenant que le rock'n'roll ne rapporte plus autant qu'avant, j'ai vu l'intégrité du genre tomber en ruines. Après les années 1990, quand on a commencé à partager des fichiers, tout le monde s'est mis à vouloir être vu, sans nécessairement se soucier de ce que les gens entendaient. Maintenant qu'il n'y a plus d'argent, les gamins font ça par pure passion. Et c'est génial. Ça, c'est excitant pour moi.

Votre mère était noire et votre père est blanc. Comment avez-vous trouvé votre identité en grandissant ?
J'étais vraiment un marginal. Quand j'ai déménagé *[aux États-Unis]*, j'avais un fort accent britannique. J'avais les cheveux longs. Je portais des T-shirts avec écrit "merde" et des jeans troués. Je ne cadrais pas avec les autres. À l'école, j'étais surtout avec des Blancs. La partie noire de ma famille vit à South Central Los Angeles, et je me sentais trop blanc *[rires]*. C'était dur. Je ne me suis jamais senti parfaitement bien dans ma peau.
Et puis j'ai commencé la guitare en cinquième ou en quatrième, et ça a changé les choses. Soudain, j'étais "cool" parce que j'étais distant et réservé. À partir de là, la couleur des gens n'avait plus vraiment d'importance, sauf quand vous commencez à chercher d'autres gens avec qui jouer et que votre peau est plus sombre que la leur. Mais ça fait juste partie de la vie, et on fait avec. Je n'ai jamais pris ça trop personnellement. Je me suis juste identifié au fait de ne rien être de particulier *[rires]*.

À ce moment de votre vie, où se termine Slash et où commence Saul Hudson ?
J'ai commencé à être appelé Slash en troisième. Maintenant, ça me fait bizarre quand on m'appelle Saul, parce que la dernière personne qui m'a vraiment appelé Saul, c'est ma grand-mère, qui est morte. Mais j'ai gardé le nom sur mon permis de conduire, mon passeport et tous mes documents légaux. Parce qu'il vaut mieux ne pas être "Slash" dans ce contexte.

Quel est le secret pour préserver la paix au sein des Guns N' Roses aujourd'hui ?
Garder les choses pour nous. Le principal problème, c'est qu'on n'était pas aussi malins que j'aurais aimé le faire croire. Au fur et à mesure que le groupe devenait énorme, *[les businessmen de la musique]* se sont insérés dans nos relations et ont eu un effet vraiment négatif sur les choses. Ça a fini par me faire partir. Étant buté, je ne suis pas revenu en arrière.

Qu'est-ce qui vous plaît le plus dans votre retour chez les Guns ?
Je crois que l'essentiel, ça a été de dépasser cet horrible nuage noir perpétuel entre Axl et moi. Beaucoup de nos problèmes étaient issus de personnes tierces. C'était très insidieux, et moins on parlait, plus ça prenait des proportions ridicules. Mais le plus important, c'est que lorsqu'Axl, Duff et moi, on s'est retrouvés dans une pièce pour jouer, c'était un truc que je ne peux même pas décrire verbalement. C'était : *"Waouh, alors c'est ça !"* Quand on joue ensemble, je me demande comment on a pu se retrouver empêtrés comme on l'était dans les années 1990.

KORY GROW

© ILLUSTRATION DE MARK SUMMERS

RÉSTORÉ & RÉÉDITÉ

EN 2019 À PARTIR DES BANDES MASTERS ORIGINALES

PINK FLOYD

· · · P · U · L · S · E · · ·

COFFRET DELUXE AVEC

LA LUMIÈRE ICONIQUE PULSÉE

DISPONIBLE EN

COFFRET DELUXE 2 BLU-RAY • COFFRET DELUXE 2 DVD

Concert filmé, vidéos musicales, films de projection des écrans de concert, documentaires, répétitions, livre de 60 pages

PINK FLOYD RECORDS

Facebook.com/pinkfloyd • Twitter.com/pinkfloyd • Instagram.com/pinkfloyd • Pinkfloyd.com

You are in the Concert Hall...

AT HOME

BETTER SOUND

SINCE 1946

KLIPSCHORN® DEBUT | 1946

Klipsch

75 YEARS

LEARN MORE AT KLIPSCH.COM

©2021. Klipsch Group, Inc. is a wholly-owned subsidiary of Voxx International Corporation. Klipsch is a trademark of Klipsch Group Inc. registered in the U.S. and other countries.